

Le Typhon du Tiers monde

**Richard Sapir
Warren Murphy**

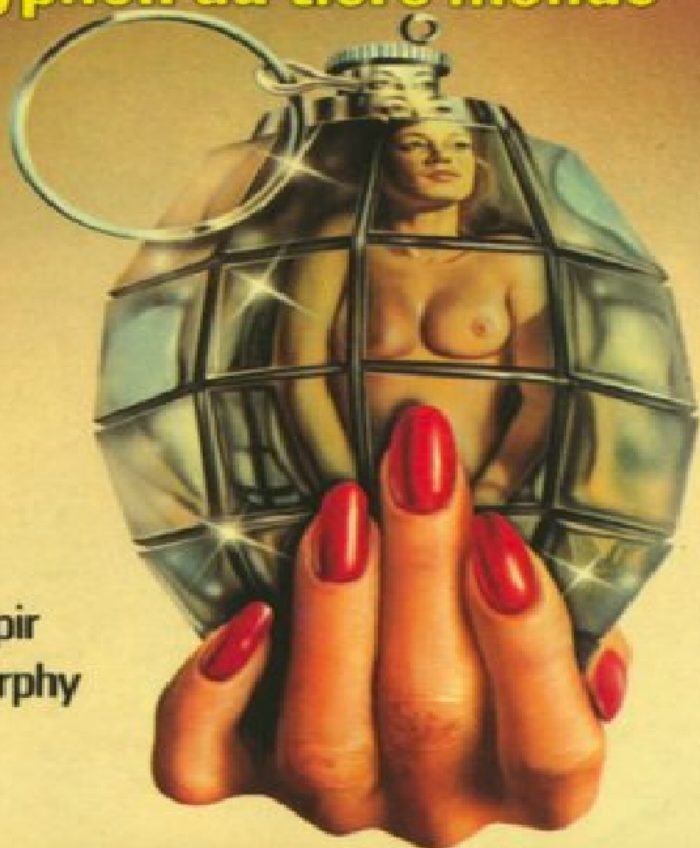
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Le typhon du tiers monde



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VÔTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ À MORT
7. RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8. CONFÉRENCE DE LA MORT
9. LES FOUS DE LA JUSTICE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

N° 10

LE TYPHON
DU TIERS MONDE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRIGITTE SALLEBERT

PLON

Titre original : TERROR SQUAD

Maquette de couverture : Loris

© 1973 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie Plon/GECEP 1978
pour la traduction française.

I.S.B.N. : 2-259-00421-0

Édition originale :

I.S.B.N. : 0-523-00370 6
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York. N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

— L'avion est un poste indéfendable qu'on ne peut consolider ni réapprovisionner.

Assise dans le 747 qui l'emmenait de New York à Athènes, Mme Kathy Miller écoutait son voisin, un homme charmant, approchant de la quarantaine, au regard doux et au teint hâlé par le soleil et le vent. Elle était terrorisée à l'idée d'un détournement d'avion ; lui essayait sans succès de la rassurer. Il parlait d'une voix posée avec un léger accent guttural qu'elle ne réussissait pas à identifier.

— Il est bien moins dangereux de nos jours de prendre l'avion qu'il ne l'était de se rendre d'un village à un autre au Moyen Âge, expliquait-il. Avec les nouvelles mesures de sécurité, il est aujourd'hui pratiquement impossible de détourner un vol. Et puis, s'emparer d'un avion n'est plus un moyen d'obtenir ce que l'on veut. Il faut bien, à un moment ou à un autre, atterrir faute de carburant. L'appareil devient alors un poste très vulnérable que les pirates enfermés dedans ne peuvent consolider.

Il s'arrêta un instant pour lui sourire. Kathy Miller serra son bébé contre son cœur. Elle était toujours aussi angoissée.

— Au pire, nous ne ferions qu'une longue virée dans les airs pour nous poser au Caire ou en Libye. Puis nous serions libérés, car aujourd'hui même les gouvernements les plus révolutionnaires sont fatigués des pirates de l'air. Bien sûr, je ne sais pas si pour vous ce petit détour improvisé serait très plaisant, mais quant à moi, je le considérerais comme une promenade d'agrément grâce à votre charmante compagnie et celle de votre bébé.

— J'ai horreur des détournements. Rien qu', y penser me fait peur, me révolte.

— Ah, nous y voici, madame Miller. Vous n'avez pas vraiment peur du détournement en lui-même, mais de l'idée qu'il traduit. Ce qui vous effraie, c'est de vous retrouver dans une situation sans défense.

— Vous avez peut-être raison, mais de quel droit ces gens-là osent-ils mettre ma vie en danger ? Je n'ai jamais fait de mal à personne.

— Un chien enragé, madame Miller, ne pratique pas la justice. Soyons reconnaissants que ses crocs soient faibles...

— Comment pouvez-vous dire qu'ils sont faibles ?

— Comment pouvez-vous dire qu'ils sont forts ?

— Très facilement. Ils tuent des gens ! Ils ont quand même assassiné des athlètes à Munich, et des diplomates je ne sais plus où.

Ils tirent sur les gens, plastiquent des magasins, s'en prennent à des innocents. Je ne trouve pas que cela soit de la faiblesse !

Le passager, sur le siège d'à côté, se mit à glousser.

— Mais ce sont justement là des signes de faiblesse. La force c'est tout autre chose. C'est irriguer un champ, construire un immeuble, découvrir un vaccin. Descendre des gens ici et là, au hasard, n'est pas un acte de force. De toute façon, les chances d'être touchés par ces fous sont minimales.

— Mais elles existent ! répliqua Kathy Miller.

L'attitude de son voisin la mettait mal à l'aise. Pourquoi considérerait-il le terrorisme avec cette légèreté ? Maintenant elle n'avait plus peur. L'irritation avait pris le dessus.

— Il peut nous arriver beaucoup de choses, reprit-il, des avalanches en montagne, des requins au cours d'une baignade, un accident sur la route. Pour vraiment vivre sa vie, on doit apprendre à accepter ces incidents comme faisant partie de l'existence. Vous voyez, ce qui vous dérange, c'est votre fragilité, et non pas le fait que ces accidents existent. Ce qui vous gêne, au fond, c'est que ces terroristes vous rappellent quelque chose que vous aimeriez enfouir profondément dans l'oubli : que vous êtes mortelle. La réponse à ces fous est de vivre, d'aimer. Regardez, vous avez un magnifique bébé, vous partez rejoindre votre mari à Athènes. Votre vie, et l'amour qu'elle contient, est une forte réfutation de tous les actes terroristes jamais commis. Vous prenez bien l'avion aujourd'hui ? Cela démontre la faiblesse des terroristes, ils n'ont pas pu vous en empêcher.

— Il y a quelque chose qui ne va pas dans votre raisonnement, dit Kathy Miller. Je ne sais pas quoi exactement, mais il y a quelque chose qui cloche.

Sur ce, une hôtesse de l'air au sourire plastifié se pencha vers eux pour leur proposer une boisson. M^{me} Miller demanda un Coca-Cola, son voisin secoua négativement la tête.

— Ce n'est que du sucre et de la caféine. Ce n'est bon ni pour vous ni pour le bébé que vous nourrissez.

— Comment savez-vous qu'il n'est pas au biberon ?

— À la façon dont vous le tenez, madame Miller. Ma femme faisait pareil. Je le sais, c'est tout.

— J'adore le Coca-Cola.

Trois hommes en complet sombre passèrent brusquement, bousculant l'hôtesse. Le passager, qui avait eu, jusque-là, des gestes lents et détendus, leva brutalement la tête, examinant les trois hommes, comme une proie en alerte observerait un tigre.

— Auriez-vous un Coca-Cola immédiatement ? demanda-t-il nerveusement à l'hôtesse.

— Oui, bien sûr, j'en ai sur la table roulante.

— Vite, donnez m'en un tout de suite, s'il vous plaît.

— Deux Cocas donc, reprit l'hôtesse.

Ce passager, qui était si gentil et si préoccupé des états d'âme de sa voisine depuis qu'ils avaient quitté New York, arracha violemment des mains de l'hôtesse le verre destiné à Kathy Miller et le porta rapidement à sa bouche fixant d'un air angoissé l'avant de l'appareil. Kathy remarqua qu'il serrait également un long comprimé blanc entre les lèvres. Sans détourner son regard, il murmura :

— Je veux que vous vous rappeliez une chose, madame Miller, l'amour est toujours le plus fort, il est la vraie force. La haine n'est que faiblesse.

Kathy Miller n'eut pas le temps de philosopher, car les haut-parleurs diffusèrent une nouvelle qui lui tordit l'estomac.

— Ici le Front de libération révolutionnaire pour une Palestine libre. Grâce à notre action courageuse, nous avons glorieusement occupé cet outil de l'oppression capitaliste sioniste. Nous venons de libérer cet avion qui est maintenant entre nos mains. Pas de mouvements inconsidérés, et il ne vous sera fait aucun mal. Que tout le monde mette les mains sur la tête. Pas de gestes brusques. Ceux qui ne mettront pas les mains sur la tête seront abattus.

Pour exécuter cet ordre, Kathy Miller était obligée de lâcher son enfant. Elle décida donc de ne mettre que sa main gauche sur la tête et serra le bébé contre elle de sa main droite. Peut-être une main suffirait... Elle ferma les yeux et pria. Elle pria comme on le lui avait appris aux cours de catéchisme à Eureka, Kansas. Elle parla à Dieu, lui expliquant qu'elle n'avait rien à voir dans cette histoire, et qu'ils ne devraient pas leur faire de mal, à elle et à son enfant. Elle supplia le Seigneur de les protéger tous deux.

— Docteur Geleth, docteur Isadore Geleth, où êtes-vous assis ? Demanda la voix amplifiée par les haut-parleurs.

Kathy entendit des gens descendre l'allée centrale. Elle sentit quelque chose de mouillé à ses pieds. Probablement le Coca qu'elle

avait dû renverser. Pas question de vérifier. Elle voulait garder les yeux fermés en serrant Kevin très fort. Le cauchemar ainsi finirait bien par passer. Elle n'avait rien à voir dans tout ça. Elle n'était qu'une simple passagère. Au pire, l'avion volerait pendant plusieurs heures, puis finalement elle ouvrirait les yeux, et ils atterriraient sur un aéroport quelconque : c'est exactement ce qui allait se passer si elle gardait les yeux bien fermés. Les pirates de l'air seraient obligés de poser l'appareil à un moment ou à un autre. Elle et Kevin descendraient et embarqueraient avec les autres voyageurs dans un autre avion pour Athènes.

— Docteur Geleth, nous savons que vous êtes à bord. Vous ne pouvez nous échapper. Docteur Geleth, ne mettez pas les autres passagers en danger, reprit la voix.

Kathy entendit plusieurs murmures, puis une femme hurla qu'elle avait une crise cardiaque, et un jeune garçon se mit à pleurer.

Une hôtesse répétait sans cesse qu'ils devaient tous rester calmes.

Kathy sentit que l'avion perdait de l'altitude.

Elle se souvint d'avoir lu quelque part qu'une balle traversant la carlingue d'un avion à haute altitude risquait de causer une explosion. Ou était-ce une implosion ? Non, une explosion. Tout serait happé par le vide, la pression de l'air transformant l'appareil en une bombe.

— Docteur Geleth, nous vous trouverons. Nous demandons aux passagers de nous signaler s'ils sont assis à côté du docteur Geleth, ou s'ils savent où est le docteur. Nous ne voulons vous faire aucun mal. Nous sommes pacifiques. Nous ne voulons faire de mal à personne.

Kathy sentit quelque chose de dur et métallique contre sa tempe.

— Je ne peux pas mettre l'autre main, je ne peux pas lâcher mon bébé.

— Ouvrez les yeux.

La voix était douce et menaçante, la douceur soyeuse du serpent. Kathy fit ce qu'elle avait décidé de ne pas faire avant que tout soit terminé. Elle ouvrit les yeux. Debout dans l'allée, un jeune homme en complet sombre, aux traits tirés, tenait un revolver contre sa tête. Le passager qui lui avait affirmé qu'un détournement d'avion était tout à fait improbable dormait paisiblement, les yeux fermés, les mains reposant sur ses cuisses. Le bout de sa langue sortait d'entre ses lèvres comme une petite bulle de chewing-gum. C'est alors que Kathy réalisa qu'elle serrait toujours son verre de Coca dans la main placée sur sa tête. Son voisin avait laissé tomber le sien, et c'était probablement ce qu'elle avait senti de mouillé à ses pieds. Mais elle n'osait pas regarder.

— Vous le connaissez ? demanda l'homme au pistolet, en indiquant le dormeur de la tête.

— Non, non. Nous n'avons fait que bavarder un peu.

— Nous, nous le connaissons, lâcha le pirate.

Puis il lança une série d'invectives en langue étrangère. On aurait cru qu'il crachait. Rapidement un de ses compagnons arriva en renfort. Il était plus jeune et plus basané.

— Puis-je poser mon verre ? demanda Kathy.

Le nouveau venu lui fit oui de la tête. Kathy laissa tomber son verre par terre et saisit son fils dans ses bras.

— Quel est votre nom, s'il vous plaît, demanda le jeune homme basané.

— Miller. M^{me} Katherine Miller. Mon mari est ingénieur dans une compagnie de construction. Il travaille en ce moment à Athènes, je vais le rejoindre.

— Très bien. Et que vous a raconté le docteur Geleth pendant votre conversation ?

— Oh, rien de spécial, on parlait de tout et de rien.

Elle attendait avec impatience que l'homme se réveille pour qu'il dise quelque chose et détourne l'attention dirigée vers elle.

— Je vois, fit le pirate. Vous a-t-il remis quelque chose ?

— Non, non, répondit Kathy, secouant négativement la tête. Il ne m'a rien donné.

L'homme basané lança un ordre bref dans sa langue gutturale. Le revolver braqué contre la tempe de Kathy disparut et, les mains libres, le pirate entreprit d'enlever la veste du docteur Geleth. Le corps ne réagissant pas, Kathy comprit que son voisin était mort. Le comprimé qu'il avait avalé était du poison. Avec des gestes précis et rapides, le pirate déshabilla et fouilla le docteur Geleth.

— Rien, lâcha-t-il finalement.

— C'est sans importance, dit l'autre, c'était son cerveau que nous voulions. Madame Miller, êtes-vous certaine que le docteur Geleth ne vous a rien dit d'important ?

Kathy secoua la tête.

— Essayez de vous souvenir. Quelles furent ses dernières paroles ?

— Que l'amour est plus fort que la haine.

— Vous mentez. Il vous a dit quelque chose, insista le jeune homme basané, les lèvres frémissantes.

— Nous avons échoué, s'écria celui qui avait fouillé le docteur Geleth. Qu'aurait-il bien pu lui dire en une minute ? Et même s'il lui avait communiqué ses découvertes, ce qui comptait c'était lui, sa personne. Il savait que mort il ne représentait plus rien pour nous. Nous avons été battus, nous avons échoué.

De la bave apparut aux commissures des lèvres du jeune basané qui avait fait, jusqu'à présent, preuve d'un glacial contrôle de lui-même.

— Nous n'avons pas échoué, cette Américaine a aidé le juif. Si les Américains ne les aidaient pas, nous aurions réussi. Elle est responsable ! hurla-t-il.

— Mais, mon frère, ce n'est qu'une mère de famille !

— Elle sait quelque chose. Elle fait partie du complot capitaliste-sioniste qui nous a volé la victoire.

— C'est le Dr Geleth qui nous a eus, pas elle.

Le jeune pirate rougit, et ses yeux foncés s'allumèrent de haine :

— Tu parles comme un agent sioniste... Encore une parole défaitiste et je t'abats. Emmène-la avec l'enfant à l'arrière, je vais l'interroger.

— Oui, camarade chef.

Kathy essaya de se lever, mais quelque chose la retint. Le pirate au teint plus clair tendit un bras. Elle crut qu'il allait toucher ses parties intimes, mais il ne fit que lui défaire sa ceinture de sécurité. Il aida Kathy à se mettre debout, et quand elle sortit dans l'allée elle trébucha sur les jambes du docteur Geleth.

— Je ne le connaissais vraiment pas, pleurnicha-t-elle.

— Ça n'aurait rien changé si vous l'aviez connu, répliqua-t-il. Ce n'était pas un militaire. Il n'avait de valeur que par lui-même.

— Qui était-il ? demanda Kathy.

— Un chercheur, et nous ne voulons pas que les Israéliens soient les premiers à trouver un remède contre le cancer. Ce serait bien trop bon pour leur propagande. Nous aurions quand même consenti à échanger Geleth contre certains de nos frères prisonniers en Israël.

— Silence, interrompit brutalement la voix du chef.

Arrivé dans le mini-salon, à l'arrière de l'appareil, il arracha Kevin à sa mère tout en ordonnant :

— Fouillez-la !

Il suivit une série de mots qui semblaient crachés et que Kathy conclut être de l'arabe. C'était le plus clair de peau qui parlait. Il

parlait avec les paumes en l'air, comme s'il discutait le bien-fondé d'un tel ordre. Une phrase violente du chef lui fit baisser les mains.

— Déshabillez-vous, je vais vous fouiller, dit-il en se tournant vers Kathy.

Pleurnichant, Kathy retira son blazer écossais, son chemisier blanc et sa jupe tout en évitant leurs regards.

— Il vous a dit de vous déshabiller, reprit le chef. Ça veut bien dire ce que ça veut dire. Entièrement !

La tête baissée, Kathy passa ses mains dans son dos pour dégrafer son soutien-gorge. Elle avait maintenant bien trop peur pour avoir honte. Elle se tortilla en se dégageant de son slip et se retrouva nue, ses vêtements aux pieds.

— Fouille tout son corps. Avec tes mains, ordonna le chef.

— Oui, Mahmoud ; répliqua l'homme au teint clair.

Les yeux fermés, Kathy sentit des mains vives glisser sur ses épaules, dans son dos, sous ses aisselles.

— Partout j'ai dit, reprit Mahmoud.

Kathy sentit les mains frôler ses seins qui réagirent malgré elle. Les mains descendirent sur son ventre, puis l'une d'elles l'envahit, durement d'abord, puis doucement. Alors que sa tête disait non, son corps, lui, disait oui. On la bouscula sur le canapé du mini-salon. Les yeux toujours fermés, Kathy se laissa prendre, disant silencieusement à son mari qu'elle était navrée. Elle resta raide, refusant le rythme de son ravisseur ce qui lui procura une sensation de triomphe. Puis l'homme se retira pour être immédiatement remplacé par un autre. Cette fois, cela lui fit mal. Arrivée au troisième, elle souffrait. Quand ils en eurent fini avec elle, ils l'enfermèrent dans les toilettes. Elle titubait de droite à gauche contre les parois glaciales de l'appareil, se disant qu'à un moment ou à un autre il faudrait bien que l'avion atterrisse. Elle essaya de se couvrir avec les serviettes en papier pour se réchauffer. Elle se sentait brisée, méprisante et usée, tout en sachant qu'elle n'avait rien fait de mal. Cela avait été plus fort qu'elle. Elle frappa contre la porte de sa prison. Rien. Elle recommença plus fort. Toujours rien.

— Mon bébé, s'il vous plaît, rendez-moi mon bébé ! cria-t-elle.

Rien, elle frappa de plus en plus fort sans s'arrêter.

— Silence, ordonna une voix.

— Mon bébé, mon bébé, gémit-elle.

— Silence !

Elle entendit pleurer un enfant. C'était le sien.

— Mon bébé ! hurla-t-elle. Rendez-moi mon bébé, sales brutes !

Subitement les pleurs s'arrêtèrent, la porte s'ouvrit, et un paquet blanc lui arriva en pleine figure. Instinctivement, elle l'évita et le regretta aussitôt. La boule blanche s'écrasa contre le rebord du lavabo et tomba à terre. Désespérée, Kathy la ramassa, mais, lorsqu'elle vit la tête de Kevin, elle sut que c'était trop tard. C'était déjà trop tard lorsque la porte s'était ouverte. La tête blonde de l'enfant pendait lamentablement sur sa poitrine. Ils lui avaient rompu la nuque avant de le lui jeter.

*

* *

Lorsque finalement le « poste indéfendable » atterrit, M^{me} Kathy Miller serrait toujours dans ses bras le corps de son enfant.

Les pirates de l'air furent accueillis par une garde d'honneur arabe, et on loua longuement leur héroïsme. Ces hommes venaient d'ajouter « un nouveau chapitre au courage, à la bravoure et à l'honneur de l'histoire glorieuse des peuples arabes à travers les siècles. Cet acte audacieux de la lutte pour la libération des frères arabes restera un exemple magnifique de l'esprit même de ce peuple et de son insatiable poursuite de la gloire, de l'honneur et de la justice. »

Lorsque tous les passagers arrivèrent finalement à Athènes, les porte-parole arabes et leurs supporters donnaient déjà des explications sur la mort du bébé Miller. Certains dirent que la mère avait tué son propre enfant dans une crise d'hystérie provoquée par le pilote, d'autres, refusant de dire si oui ou non ils approuvaient cet infanticide, expliquèrent à voix basse qu'ils comprenaient les raisons pour lesquelles « certains hommes sont poussés à de telles extrémités ».

Dans d'innombrables foyers à travers le monde, des téléspectateurs écoutèrent ces explications, le regard fixé sur les visages hagards et tirés des passagers débarquant enfin à Athènes.

*

* *

Trois hommes, assis dans un petit salon avec, en musique de fond, le bruit des vagues, suivaient l'émission. Leurs visages ne reflétaient pas la moindre émotion. Ils avaient tous largement dépassé la quarantaine, étaient vêtus de complets sombres et avaient le grade de colonel, mais dans des pays différents. Il y avait un Américain, un Soviétique et un Chinois. Ils regardèrent M^{me} Miller raconter d'une

voix monocorde son viol et la mort de son bébé.

— De la merde, de la vraie merde, s'exclama l'Américain. Un viol et le meurtre d'un enfant !

— C'est bien ce qui m'inquiète, rétorqua le Chinois.

— Quoi ! La mort d'un enfant et le viol d'une bonne femme vous dérangent ? reprit le Russe.

Il n'en croyait pas ses oreilles. Il savait que le colonel Huang avait assisté à d'innombrables scènes d'atrocités commises par les Japonais et par les « Seigneurs » de la guerre. Et, bien que tous les trois trouvaient le meurtre de civils déplaisant, ce n'était quand même pas une tragédie irrémédiable pour le monde ! Ce n'était même pas une situation qui méritait qu'on s'y arrêtât, ne serait-ce qu'un instant. Toute cette affaire n'avait pas plus d'importance qu'un chien écrasé sur une autoroute. Déplorable, d'accord, mais on n'allait pas pour autant remettre en question la conception de toutes les autoroutes du monde !

— Oui, ça m'inquiète, répéta le colonel Huang.

Il éteignit la télévision et jeta un regard à travers le hublot sur la mer calme qui s'étendait à l'infini. Il n'y a rien de mieux qu'un bâtiment de la marine américaine en haute mer, pour mettre sur pied de délicats arrangements internationaux sans être dérangé.

— Oui, ça m'inquiète, reprit pour la troisième fois le colonel Huang, s'asseyant à la table de travail avec ses deux compagnons, quand un commando indiscipliné réussit aussi facilement un détournement d'avion.

— Il a raison, souligna le colonel Anderson, on avait déjà un problème pas facile à résoudre, Petrovich, mais maintenant on a peut-être sur les bras un truc sans solution.

— Allons, vous exagérez. D'abord, comment êtes-vous certain que les terroristes étaient indisciplinés, comme vous dites ? Lorsque nous sommes entrés dans Berlin, nous aussi avons ce genre de problème.

— Mais pas venant de vos meilleures unités, Petrovich. Avec vos traînants, oui, mais les troupes d'élite ne violent pas et ne tuent pas des bébés !

— Et alors ? Ce n'est qu'un incident isolé, reprit Petrovich.

— Non ce n'est pas un incident isolé, rétorqua Anderson, on trouve le même schéma ailleurs. Des éléments dissidents de l'IRA plastiquent toute une aile du quartier général de l'armée britannique et s'arrêtent ensuite pour dévaliser un grand magasin. Un sous-groupe des Tupamaros devient dingue dans une école de filles, mais réussit quand

même à se frayer un chemin à travers une division blindée de l'armée vénézuélienne.

— Vous êtes sûr que c'était une division blindée ? demanda le colonel Huang subitement intéressé.

— Oui, répliqua rapidement Anderson. Je le sais, c'est un fait. Maintenant ce qui compte c'est la conférence sur le terrorisme aux Nations unies, la semaine prochaine. D'ici là, nous devrions avoir réussi à établir les accords internationaux. Car, c'est clair, nous ne serions pas là, réunis tous les trois, si nos gouvernements respectifs ne pensaient pas qu'il est dans leur intérêt d'arrêter une bonne fois pour toutes le terrorisme.

Les deux autres colonels approuvèrent solennellement de la tête, puis Petrovich prit la parole :

— Nous avons bien avancé. Nous avons surmonté toute une série de difficultés techniques au cours de ces dernières semaines. La semaine prochaine nos gouvernements présenteront notre projet, et il sera accepté par tout le monde, les autres nations étant persuadées qu'elles y auront contribué en participant aux débats. Alors, pourquoi se faire du souci ?

— Colonel ! répliqua sèchement le colonel Anderson. Nous avons en effet travaillé sur des réglementations plutôt strictes en ce qui concerne les armes, les enlèvements politiques, les détournements d'avions et la violence gratuite, mais cette nouvelle vague de terrorisme risque, par ses aspects inattendus, de rendre notre travail inefficace.

Le colonel Huang approuva de la tête, le colonel Petrovich, lui, haussa les épaules. Mais qu'avaient-ils donc tous les deux ?

— Tout notre travail est basé sur l'hypothèse que, pour arrêter le terrorisme, il faut le couper de ses bases, poursuivit l'Américain. Nous avons donc présumé qu'ils ont besoin d'entraînement, d'argent et d'un pays-refuge. Mais qu'arrivera-t-il s'ils se passent de tout ça ?

— Impossible, dit Petrovich.

— Non, ce n'est pas impossible, rétorqua Anderson.

— Il a raison, approuva Huang. Ce dernier détournement a été effectué par des terroristes qui, de toute évidence, n'avaient pas le moindre entraînement, ni la moindre discipline. Le quartier général britannique a été rasé par des individus qui ne valaient guère mieux que des voyous, les guérilleros au Venezuela n'étaient que des paysans en virée. Je ne sais pas comment, mais le terrorisme a changé de visage depuis ces deux dernières semaines. Ne voyez-vous pas, Petrovich, qu'il n'est plus dépendant d'un pays ? Et si c'est bien le cas,

tous nos accords et toutes nos mesures ne serviront à rien. Strictement à rien.

Huang se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Anderson hocha la tête puis dit :

— Est-ce que vous réalisez que ces pirates ont réussi à embarquer leurs armes en déjouant nos mesures de sécurité extrêmement sévères, pour ne pas parler des détecteurs ultra-sophistiqués que nous venions de mettre en place ? Sans oublier qu'ils se sont saisis de l'avion en trente-sept secondes ?

— Parce qu'ils étaient compétents, c'est tout.

— C'est justement là le danger : la compétence militaire instantanée à la portée de tout le monde, fit Huang songeur.

— Et contre cette compétence-là, ajouta Anderson, nos sanctions ne servent à rien, parce que cette nouvelle vague de terrorisme n'a plus besoin d'un pays pour s'entraîner.

« Eh bien, messieurs, voilà ce que j'ai l'intention d'exposer à mon gouvernement. Et je ne peux que vous suggérer d'en faire autant. Je leur expliquerai que nous croyons qu'un nouveau mouvement est en train de naître et que la conférence ne servira à rien à moins que nous puissions identifier cette nouvelle force, et trouver comment la combattre.

*

* *

Le colonel Anderson était persuadé que le gouvernement américain apprécierait son raisonnement. Il avait de bonnes introductions jusqu'aux plus hauts échelons. Ce fut donc un vrai choc lorsque, deux jours plus tard, il apprit comment le Pentagone avait réagi à son rapport :

— La politique de notre gouvernement est de continuer comme si rien de nouveau n'existait, expliqua le lieutenant-général Charles Whitmore, conseiller personnel du Président pour les affaires militaires.

— Allons, Chuck, soyons sérieux. Tu plaisantes !

— Colonel, le gouvernement américain soumettra, en accord avec la Chine et l'URSS, un projet de lutte contre le terrorisme. Tout doit être prêt pour la semaine prochaine. Vous et vos associés continuerez donc à régler les derniers détails.

Anderson bondit sur ses pieds.

— Es-tu devenu complètement fou, Chuck ? s'écria-t-il en frappant

violemment du poing sur la longue table en acajou, sur laquelle reposait un petit drapeau à trois étoiles.

« La conférence aura autant de poids qu'un crachat dans un orage si nous ne trouvons pas un moyen efficace de contrôler cette nouvelle vague ! Vous pourrez instaurer toutes les sanctions, faire tous les discours, cela ne servira à rien et nous serons rendus exactement au point de départ. Ce sera même pire d'ailleurs, car, après notre échec contre le terrorisme, nous aurons beaucoup de mal à faire accepter une politique encore plus sévère ».

— Colonel, je ne sais pas au juste ce qu'il vous reste de vos leçons de West Point. Je me permets de vous rappeler qu'un colonel qui frappe du poing sur le bureau d'un lieutenant-général n'est pas respectueux du protocole.

— Protocole mon cul, Chuck ! C'est bon pour les troupes. Nous sommes confrontés à un sérieux problème, et tu fais l'autruche.

— Colonel, vous serez peut-être content de savoir que j'ai transmis votre message, que j'ai également crié. J'aurais pu évidemment gueuler jusqu'à ce qu'on me flanque dehors, mais croyez-moi, j'ai défendu vos arguments avec vigueur. Or, on m'a ordonné de vous transmettre que nous procéderons comme prévu en ce qui concerne la conférence, comme si ce nouvel ennemi n'existait pas. C'est un ordre *direct* du chef des armées. *Direct* !

Le colonel Anderson se rassit. Il resta silencieux quelques secondes, puis sourit.

— D'accord, Chuck. Alors qu'est-ce que c'est ? La CIA ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, colonel.

— Nom d'un chien, Chuck, arrête de jouer au con ! Je vais devoir discuter avec Petrovich et Huang, j'ai besoin de savoir. Écoute, le Président n'est pas fou. Tu lui as tout expliqué, et il répond : « on continue ». Pour moi ça ne peut signifier qu'une chose : il croit qu'il aura détruit cette nouvelle vague de terrorisme avant l'échéance de la conférence. Alors, maintenant, je te demande si c'est la CIA qui va s'en occuper ?

— Colonel, je vous assure que je n'en ai pas la moindre idée.

— Comme tu veux, Chuck, dit Anderson en se levant. J'aimerais quand même que tu leur transmettes un dernier message si tu veux bien. Je ne crois pas que la CIA soit capable de gagner, mais ça, c'est le problème du Président, pas le mien. Tu n'auras qu'à dire à ceux qui seront chargés de cette affaire qu'ils ont intérêt à travailler vite, bien... et sans faire d'erreur. Ceux d'en face ne pardonnent pas.

— Merci, colonel, laissa tomber sèchement le lieutenant-général Whitmore, indiquant ainsi que l'entretien était terminé.

Il resta assis à sa table, regardant la porte se refermer sur Anderson. Le chef de l'État ne lui avait même pas semblé concerné par la nouvelle force terroriste et, lorsque Whitmore avait suggéré d'en charger la CIA, il lui avait pratiquement sauté dessus en s'écriant :

— Pas de CIA ! Je vais m'occuper de ça !

Le Président lui avait paru vraiment bizarre. Sûr de lui. Il se comportait comme s'il disposait de moyens dont Whitmore ignorait tout. Le général crayonna sur son buvard. Il était d'accord avec Anderson. Ces nouveaux terroristes étaient une affaire sérieuse, et la solution du Président avait intérêt à être quelque chose de tout à fait extraordinaire.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et ne se sentait pas du tout extraordinaire. En ce beau matin de Californie, il se trouvait même tout à fait ordinaire, debout au bord de la piscine d'une luxueuse villa, semblable à toutes celles du coin, dans ce quartier très chic, où tout le monde parlait de spéculations boursières, du dernier film qu'ils étaient en train de produire et surtout de ces saloperies d'impôts.

« Remo risquait-il d'être touché par les dernières mesures fiscales ? » C'était là une question qu'on lui posait souvent au cours des cocktails qui étaient monnaie courante dans le secteur. Question répétée à l'infini et qui donnait la mesure de ces gens qui se prenaient pour des individus palpitants.

Non, Remo ne se sentait pas concerné par la nouvelle législation fiscale.

« Remo désirait-il un verre ? Un joint ? Une pilule ? »

Non, Remo ne s'adonnait pas à ce genre de distraction.

« Dans ce cas, Remo prendrait bien un hors-d'œuvre ? »

Non. Il risquait de contenir du glutamate monosodique, et puis, de toute façon, Remo ne mangeait qu'une fois par jour.

« Remo était-il un fanatique de produits naturels ? »

Lui, non. Mais son corps, oui.

« Son visage était familier. N'avait-il pas joué dans un film tourné à Paris ? »

Non. Mais peut-être avait-il le même chirurgien esthétique que l'acteur ?

« Que faisait au juste Remo, dans la vie ? »

Il supportait les imbéciles avec sagesse.

« Remo voudrait-il le répéter dehors sur la terrasse ? »

Pas vraiment.

« Remo savait-il qu'il s'adressait à l'ancien champion de boxe amateur, catégorie poids lourds qui était aussi ceinture noire de judo, sans parler des contacts étroits qu'il avait avec le milieu. »

Non. Remo ne s'en était pas rendu compte.

« Remo tenait-il à répéter ce qu'il venait de dire sur les imbéciles ? »

Ce n'était pas la peine, l'imbécile venait de le faire pour lui.

« Remo aimerait-il recevoir un hors-d'œuvre en pleine gueule ? »

Ce serait tout à fait impossible, car le plateau en argent qui contenait les fameux hors-d'œuvre allait se transformer en jolie collerette autour du cou de la ceinture noire, ancien champion amateur de boxe poids lourds.

Remo était en train de revivre cette dernière réception à Beverly Hills. Il revoyait les deux serveurs découper le plat à la scie à métaux pour libérer la tête du gros bonnet de l'industrie cinématographique. Ce dernier s'était plaint directement à Washington, se servant de ses influences pour obtenir des renseignements sur Remo. Ils ne trouvèrent rien sur lui. Pas même un numéro de Sécurité sociale. Ce qui était bien naturel, les morts n'ayant ni dossier de Sécurité sociale ni empreintes digitales répertoriées.

Remo trempa le bout de son orteil gauche dans l'eau tiède de la piscine. Il jeta un regard sur la maison d'où, par la baie vitrée du salon entièrement ouverte, s'échappait l'indicatif du premier feuilleton télévisé de la journée.

— Es-tu prêt ? Je t'écouterai, fit une voix aiguë d'Oriental, provenant de la villa.

— Je ne suis pas encore prêt, petit père, répondit Remo.

— Tu devrais toujours être prêt.

— Ouais. Eh bien, je ne le suis pas ! cria Remo.

— Quelle merveilleuse réponse ! Voilà une explication intelligente, rationnelle et bien explicite !

— Je ne suis pas encore prêt. C'est tout.

— ... pour un Blanc, ajouta la petite voix haut perchée.

— Pour un Blanc, répéta Remo, entre ses dents.

Il plongeait timidement l'autre orteil dans l'eau. Il y avait eu évidemment des répercussions après l'incident des hors-d'œuvre. On s'était plaint :

« Remo, se rendait-il compte de l'insoutenable situation dans laquelle il avait plongé l'Agence en attirant l'attention sur lui ? »

Remo s'en rendait parfaitement compte.

« Remo savait-il quel effet désastreux pourrait avoir sur la nation tout entière la nouvelle de leur existence ? »

Remo savait très bien.

« Remo connaissait-il le coût et les risques courus pour faire de lui un mort-vivant ? »

Si le docteur Harold W. Smith faisait ici allusion à tout le mal que s'était donné CURE pour se l'attacher, il pouvait être rassuré, Remo ne voyait que trop bien où Smith voulait en venir. Il se souvenait parfaitement de l'époque où, simple policier, Remo Williams se retrouva accusé, puis condamné à mort pour le meurtre d'un pourvoyeur de drogue(1). Il n'était pas coupable.

Ce scénario grotesque monté par CURE avait permis la suppression de son dossier de Sécurité sociale, la destruction de sa fiche d'état civil et de ses empreintes. Remo devenait un mort-vivant. Car au cours de l'électrocution publique, les circuits électriques, soigneusement trafiqués, ne donnèrent pas à fond. Il se réveilla donc dans un lit d'hôpital, membre de CURE malgré lui. Il fut par la suite soumis à un entraînement intensif et inhabituel afin de transformer cet homme jusqu'alors ordinaire en un bras exécuter unique en son genre. Tout cela ne se fit pas sans peine. Remo, entraîné par le Maître de Sinanju, crut succomber plusieurs fois aux mille souffrances qu'il endura au cours d'un apprentissage sans merci. Sa première mission fut terrible. On l'envoya tuer l'homme qui l'avait recruté, ce dernier, gravement blessé au cours d'une mission, risquait, sous l'effet de la drogue, de révéler l'existence de CURE. Remo se retrouva seul bras exécuter. Pourquoi était-il seul ? demanda l'ancien policier Remo Williams. Parce qu'ainsi CURE ne risquait pas, un jour, de retourner ses armes contre la Maison-Blanche.

Oui, en effet, Remo se souvenait très bien de tout le mal que CURE s'était donné pour lui. Mais si entourer la tête d'un imbécile d'une jolie collerette en argent risquait de tout remettre en cause, eh bien tant pis, c'est la vie, chérie ! pensait Remo.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire, Remo : c'est la vie ? avait répliqué le docteur Smith au cours de l'un de leurs rares tête-à-tête.

— C'est tout ce que je peux dire.

— De toute façon le mal est fait, répliqua le docteur Smith, le teint plus jaune que jamais. Passons au problème présent. Que savez-vous sur le terrorisme ?

Suivit un après-midi entier d'exposés en vue de sa prochaine mission.

Remo se pencha en avant et agita sa main gauche dans la piscine.

— Je n'entends pas le bruit d'un corps se déplaçant à travers les eaux, dit la voix nasillarde.

— Je n'entends pas le bruit d'un corps se déplaçant à travers les eaux, répéta Remo tout bas, imitant la petite voix aiguë.

Il était toujours en maillot de bain au bord de la piscine. De taille moyenne, les traits durs et les yeux très foncés, il ressemblait à n'importe quel homme de trente ans. Seuls ses poignets anormalement épais pouvaient à la rigueur indiquer qu'il s'agissait d'un être différent. Mais la vraie force meurtrière de cet individu reposait dans son cerveau.

— Je n'entends pas le bruit d'un corps se déplaçant à travers les eaux, répéta la voix nasillarde.

Remo pénétra dans l'eau. Il ne sauta, ni ne plongea, mais s'incorpora au liquide comme on le lui avait appris. Il n'était qu'essence de gravité retournant au centre de la terre. Même un novice en arts martiaux sait que s'affaisser est la façon la plus rapide pour atteindre le fond. Remo appliquait ce principe. Il était debout au bord de la piscine, l'instant d'après, il se retrouva, toujours debout, ses pieds sur le carrelage du fond, totalement immergé. Un spectateur aurait pu croire que l'eau venait de l'aspirer. Immobile, il laissa ses yeux s'habituer à l'irritation provoquée par le chlore, son corps s'adapter à une moindre quantité d'oxygène. Bras flottants, il concentrait son poids sur ses pieds et ses jambes pour conserver son équilibre sous l'eau.

Il était dans un monde tiède de jade bleu et il s'y intégrait peu à peu au lieu de le combattre. Au début de son apprentissage, il se déplaçait dans l'eau en utilisant de la force, et chaque fois il échouait. Le Maître de Sinanju l'avait prévenu. Il ne réussirait que lorsqu'il cesserait d'essayer de lutter, car c'était son arrogance et son orgueil qui lui faisaient croire qu'il pouvait vaincre. Alors que la sagesse était de se laisser aller, de se soumettre.

— En te soumettant tu conquerras, avait dit Chiun, puis il le lui avait démontré.

La frêle silhouette de l'Oriental avait pénétré l'eau en ne laissant comme trace de son passage que quelques bulles à la surface, comme l'aurait fait un caillou déposé délicatement. Puis, sans avoir l'air de se propulser, le corps de Chiun se déplaça dans l'eau, tout comme les requins que Remo avait observés un jour dans un aquarium géant. Sans à-coups, sans effort, Chiun était déjà à l'autre bout de la piscine, ressortant comme si l'eau le recrachait.

C'était l'entraînement et les secrets de la Maison de Sinanju qui faisaient que ses Maîtres donnaient l'impression, non pas de se propulser, mais au contraire de céder à une aspiration.

Remo avait souvent essayé d'en faire autant, sans succès, jusqu'au jour où il se sentit soudain intégré au milieu liquide. Son corps fit un mouvement en avant, en accord avec l'eau ; cela lui parut trop facile pour être vrai. Lorsqu'il essaya à nouveau, il n'y réussit pas.

Chiun avait alors saisi la main de son élève et l'avait obligé à frapper la surface de l'eau. Remo ressentit l'impact. Puis Chiun avait tiré la main de Remo sous l'eau. Le mouvement fut rapide, efficace, sans effort. L'eau l'acceptait.

C'était là le secret.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas montré ça dès le départ ? avait demandé Remo.

— Parce que tu ne savais pas encore que tu ne savais pas. Tu devais commencer par l'ignorance.

— Petit père, avait répondu Remo, vous êtes aussi limpide que les Écritures.

— Vos Testaments ne sont pas toujours limpides, avait répliqué Chiun, mais, moi, je suis tout à fait clair. Malheureusement, un aveugle ne voit pas la lumière. À présent tu sais comment te mouvoir dans l'eau.

Chiun avait eu raison. Remo n'échoua plus jamais.

Maintenant qu'il allégeait le poids sur ses pieds, il comprenait la vraie nature de l'eau. Il fallait avancer sans la fendre et au contraire, bien fondre les mouvements du corps dans la masse liquide qui l'environnait.

Remo jaillit de la piscine, en fit tranquillement le tour, laissant des empreintes mouillées sur le dallage. Il ne s'agissait pas pour lui d'un exercice, mais d'un entraînement. S'exercer demande qu'on fatigue le corps, et il n'en était pas question. Remo retourna au bord de l'eau et recommença une seconde fois. Un petit tour sur les dalles et, pour la troisième fois, il s'apprêta à retourner à l'eau, mais auparavant il jeta un œil vers le salon. Sa propre perfection l'ennuyait profondément. « La barbe », se dit-il, et en entrant dans l'eau, il fit un grand plouf ».

— Parfait, s'exclama la voix nasillarde. Parfait. C'est la première fois que tu as atteint la perfection. Celle d'un Blanc, bien sûr...

Ce ne fut que plus tard, lorsque Chiun eut fini de regarder ses feuilletons télévisés et que Remo, ayant affiché tout au long de la soirée un petit sourire d'autosatisfaction, que le Maître de Sinanju rompit son silence :

— Ta troisième traversée sous l'eau était faussée.

— Qu'est-ce que vous dites, petit père ?

— Faussée, tu as triché.

— Moi ! Comment oserais-je faire une chose pareille ? s'exclama Remo indigné.

— Le riz du printemps boit-il la rosée de l'oiseau couroucou ?

— Peut-être. J'en sais rien, répondit Remo. Je n'ai jamais entendu parler du couroucou.

— Tu le sais bien, tu as triché. Tu as l'air trop heureux pour avoir payé le prix correct de tes exercices matinaux. Mais je te préviens, qui vole ses propres efforts se vole lui-même. Dans notre art, le prix du voleur peut être la mort.

Le téléphone retentit, interrompant le vieil Oriental. Chiun jeta un regard méprisant vers l'instrument bruyant et se tut : il refusait de lutter contre cette chose insolente qui osait l'interrompre. Remo décrocha.

— Western Union à l'appareil, fit une voix, votre tante Alice vient vous rendre visite, et demande que vous lui prépariez la chambre d'amis.

— D'accord, répondit Remo, mais laquelle ?

— Ce n'est pas précisé.

— Vous êtes certain ?

— Oui, monsieur, répliqua l'employé de Western Union avec l'arrogance de celui qui a remarqué la gêne d'autrui.

— Elle dit seulement « chambre d'amis », sans préciser s'il s'agit de la bleue ou de la rouge ?

— C'est cela monsieur, je vais vous le re...

Remo raccrocha. Il attendit les quelques instants nécessaires pour obtenir à nouveau la tonalité, puis composa l'interurbain 800, suivi d'un numéro. Puisque le télégramme ne comportait pas de précision sur la chambre d'amis, il devait appeler. Le premier coup de sonnerie n'eut pas le temps de s'achever que déjà quelqu'un décrochait.

— Remo, nous avons de la chance. Nous les tenons à soixante mille mètres au-dessus de l'Utah. Au fait, Remo, c'est bien vous ?

— Oui c'est moi, encore une chance ! Ce serait quand même plus prudent de vérifier avant de vous lancer sur une ligne ouverte. Qu'est-ce qui vous arrive, Smitty ?

Remo était profondément choqué. D'habitude Smith était d'un sang-froid digne d'un maître coréen.

— On a toute une bande au-dessus de l'Utah. Ils veulent une

rançon en liquide. Les agences fédérales sont en train de négocier. La remise de l'argent se fera à l'aéroport de Los Angeles. Voyez un représentant du FBI du nom de Peterson. C'est un Noir. Vous serez le négociateur. Remontez tout de suite au sommet. C'est la première ouverture que nous ayons. Répétez pour vérification.

— Voir Peterson à l'aéroport de Los Angeles. Monter à bord de l'avion et essayer de découvrir qui sont les chefs. Je suppose qu'il s'agit d'un détournement d'avion, lança sèchement Remo.

— Merveilleux. Partez tout de suite. Vous n'avez pas de temps à perdre.

Remo raccrocha.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Chiun.

— Le docteur Harold Smith, notre employeur, vient de sauter mentalement du haut d'une falaise. Je ne sais pas ce qui lui arrive, répondit Remo, le visage préoccupé.

— Tu vas donc travailler ce soir ?

— Hummmm, marmonna Remo, signifiant que oui. Je dois partir maintenant.

— Attends. Pourquoi ne viendrais-je pas avec toi ? Ça pourrait être une soirée agréable.

— Il y a Barbara Streisand à la télévision ce soir, Chiun.

— Ce que tu pars faire ne peut pas attendre demain soir ?

— Non.

— Dans ce cas, bonne chance et n'oublie pas, quand tu seras tenté de prendre des risques, de songer à toutes les heures que j'ai investies en toi. Pense au « rien du tout » que tu étais, et à quel niveau j'ai réussi à te hausser !

— Je ne suis pas mauvais, hein, petit père ? fit Remo, regrettant aussitôt de l'avoir dit.

— Pour un Blanc, compléta joyeusement Chiun.

— Votre mère est une *Wasoo*, hurla Remo en quittant précipitamment la pièce.

Il avait déjà traversé le jardin quand il réalisa que le Maître de Sinanju ne le poursuivait pas. Remo ne savait pas ce qu'était une *Wasoo*, mais Chiun avait employé ce terme dans un de ses rares moments de colère.

Parmi ses voitures, la Rolls Royce Silver Cloud était garée le plus près de la porte du garage. Il lui était franchement égal de conduire

telle ou telle voiture. Rien ne lui appartenait vraiment. Il ne faisait que se servir des choses. Même son visage ne lui appartenait pas, car régulièrement, et surtout si accidentellement quelqu'un l'avait photographié, on le lui modifiait par une chirurgie plastique.

Il mit le moteur en route et passa la marche arrière. La Silver Cloud semblait remuer sa carcasse imposante sans le moindre effort. Cette voiture était une sacrée réussite en son genre, tout comme lui, Remo, l'implacable. Un témoignage de talents fabriqués, acquis.

Comme d'habitude, la circulation pour se rendre à l'aéroport était épouvantable. Mais ça c'est l'Amérique, et il existe des choses que même l'entraînement ne peut pas contourner, à moins bien sûr qu'il ne veuille sauter sur les toits des voitures jusqu'à l'aérogare. Il admira le soleil, boule de feu incandescente au travers de la pollution, sachant que, quelque part au-dessus de lui, un avion se dirigeait vers l'aéroport de Los Angeles, avec, à son bord, des passagers terrifiés, otages de pirates de l'air. Pour certains, ce moment est un instant de terreur. Pour un professionnel, c'est une mission. Cette fois-ci, elle consistait à se frayer un chemin jusqu'au sommet d'une organisation terroriste en éliminant tous ceux qu'il rencontrerait.

Remo actionna le klaxon de la Rolls, ce qui eut pour seul résultat de déclencher une crise de « klaxonite » aiguë sans pour autant faciliter la circulation. Ah, l'Amérique ! Par moments Remo ne comprenait pas très bien pourquoi Smith montrait tant d'ardeur à la sauver. Mais l'état actuel de surexcitation dans lequel se trouvait Smith l'inquiétait davantage. Parler comme ça sur une ligne ouverte ! Que lui arrivait-il ? Car si vraiment le danger était aussi grand que Smith avait l'air de le croire, ce n'était sûrement pas le moment de commettre des erreurs pareilles qui risquaient de mettre en cause l'existence même de CURE. Il fallait au contraire garder son calme. Quelque chose lui semblait néanmoins très bizarre dans cette affaire de terrorisme. Quelque chose d'indéfinissable.

CHAPITRE III

Donald Peterson, agent du FBI, était soucieux. Il était fatigué, tourmenté, inquiet, et voilà que, pour tout arranger, un individu clamant qu'il avait des relations officielles avait réussi à franchir le cordon de protection de la police locale, celui du service d'ordre de l'aéroport et, pour finir, le barrage du FBI. Il tenait absolument à s'adresser à Peterson en personne. Mais ce dernier avait bien d'autres soucis en tête avec l'arrivée imminente de l'avion détourné et de ses passagers, otages aux mains du Front de libération noir. Sans compter qu'il avait déjà eu suffisamment de mal à éloigner les cameramen des différentes chaînes de télévision, et que la foule des curieux, qui augmentait, lui faisait craindre, de surcroît, de nombreuses victimes si jamais une fusillade éclatait.

Pour comble, l'inconnu, sans laissez-passer, l'avait pris par le bras pour attirer son attention. Les gardes de la tour de contrôle semblaient impuissants à l'éloigner. Ils avaient beau le pousser et le tirer, l'autre ne bougeait pas d'un millimètre. En plus, il eut le culot de dire à Peterson d'appeler son quartier général.

— Monsieur ! s'écria Peterson en pivotant furieusement, ou vous quittez immédiatement la tour de contrôle ou je vous fais arrêter pour obstruction à la justice.

— Ce qui vous fera expédier à Anchorage, Alaska, répliqua froidement l'individu. Cet avion a été détourné exprès sur Los Angeles, afin que moi, je puisse personnellement monter à bord remettre la rançon.

Nom d'un chien, mais pour qui se prenait-il ? Peterson avait été brusquement expédié de Chicago pour prendre en charge l'aéroport de Los Angeles en situation : « Bleu », c'est-à-dire détournement politique, et voilà que cet étranger prétendait en savoir plus long que lui. Peterson craignait qu'il dise vrai, car, au fond, l'avion n'avait aucune raison de se poser à Los Angeles. C'était un vol de la côte Est, et les aéroports ne manquaient pas dans la région. À Chicago, Peterson avait demandé pourquoi on avait choisi Los Angeles pour procéder à l'échange et verser la rançon. Et d'ailleurs pourquoi payait-on ? Puisque la politique actuelle était de ne pas céder au chantage des pirates de l'air.

— Je croyais que les dernières instructions étaient de ne pas négocier, fit alors remarquer Peterson à son supérieur.

— Les instructions sont les suivantes : vous vous rendez à l'aéroport, l'argent vous y attend.

Les ordres, comme toujours, sont les ordres. Un avion militaire le déposa quelques heures plus tard sur l'aéroport de Los Angeles. À peine arrivé, il avait disposé ses hommes et mis en place le dispositif d'urgence de l'aéroport, ce qui avait attiré les badauds. Les journalistes, avec leur sixième sens toujours à l'affût, s'étaient rués sur place et annonçaient sur toutes les ondes l'arrivée de l'avion détourné sur l'aéroport de Los Angeles.

— Appelez votre quartier général, répéta l'inconnu.

Peterson le jaugea. Son regard dur et fixe avait un vague air oriental. Peterson avait vu ce même regard durant la guerre de Corée au cours d'une exécution. Mais, étrangement, l'individu devant lui était blanc.

— Votre nom ? demanda Peterson.

— Remo.

— Monsieur Remo, pour qui travaillez-vous ? Que faites-vous ici ?

— Remo est mon prénom, et vous devriez avoir des instructions me concernant. Je suis désolé qu'elles ne vous aient pas encore été communiquées.

— Bon, répliqua Peterson, nous allons nous mettre d'accord. Je vais appeler le quartier général et, s'ils ne me transmettent aucune instruction vous concernant, je vous arrête ; si vous résistez, je vous descends.

— Passez votre coup de fil, et lorsque vous aurez terminé, enlevez vos tireurs d'élite de devant l'entrée du hangar. Ils sont bien trop en vue. Ils risquent de tuer quelqu'un, et je ne tiens pas à ce que des balles se promènent n'importe où, n'importe comment. Je déteste le laisser-aller !

Les tireurs en question étaient à quatre cents mètres de là, bien dissimulés par des bâches. Remo nota l'expression d'incrédulité qui envahit le visage de Peterson. Comment quelqu'un avait-il pu repérer ses hommes cachés à une telle distance ? Peterson fit signe qu'on lui apporte le téléphone. Debout, devant les écrans de contrôle-radar, fixant Remo, il composa un numéro. Peterson était un bel homme noir, au visage fort, marqué, à ce moment, par la frustration.

— Est-ce notre bip bip, là, à gauche ? demanda Remo désignant un point lumineux se déplaçant sur l'écran radar.

Peterson l'ignora. Remo sentit un des gardes renforcer sa prise sur son biceps. Tout en observant Peterson, Remo gonfla son muscle,

l'emplissant peu à peu de pression comme on le lui avait appris, puis soudainement, comme un ballon gonflé à bloc que l'on crève avec une épingle, il relâcha la tension. Il ne regarda pas le garde, mais sentit sa main tâter son bras, désespérément, à la recherche du biceps évanoui. Il s'amusa ainsi quelque temps avec le garde tout en observant la suite d'expressions diverses qui défilaient sur le visage de l'agent du FBI.

— Vous êtes sûr ? disait Peterson dans l'appareil, pourriez-vous répéter. Oui. Oui. Oui. Mais dans quel département ? Bien, monsieur.

Peterson raccrocha et soupira. Il leva les yeux vers Remo.

— C'est bon. Avez-vous des suggestions ou des ordres ?

Le garde, qui avait senti le transfert d'autorité, lâcha immédiatement Remo.

— Non, répondit Remo, rien de bien spécial. Gardez tout le monde à distance. Donnez-moi l'argent ; je monterai à bord discuter avec les pirates de l'air.

— Mais les passagers ? Nous devrions négocier leur liberté.

— Allons, pourquoi vous faites-vous du souci ?

— Des tas de gens risquent de se faire tuer, répliqua Peterson furieux.

— Et alors ? répondit Remo.

— Ce serait un désastre. Si des gens se font tuer, c'est une catastrophe au cas où vous ne le sauriez pas.

— Ça pourrait être pire.

— Ah oui ? Comment ?

— Nous pourrions être incompetents, c'est bien pire. Nous ne pouvons contrôler notre destinée, mais nous devons être maîtres de notre compétence.

— Bon Dieu ! décidément tous les dingues sont pour moi aujourd'hui.

Peterson dut retirer tous les tireurs d'élite qu'il avait placés le long du Tarmac. Remo et l'argent attendraient l'avion en bout de piste. Il remettrait la rançon, qui attendait dans deux grands sacs en jute blanc à l'arrière d'un fourgon blindé.

— Vouliez-vous éviter que la presse soit au courant de l'incident ? demanda Remo.

Peterson approuva de la tête.

— Faire venir un fourgon à l'aéroport n'était pas le meilleur moyen.

— Alors c'est comme ça que les journalistes ont su ! Eh bien, j'ai appris quelque chose pour la prochaine fois.

— Vous avez donc l'intention d'institutionnaliser les détournements d'avions ?

Alors qu'ils attendaient tous deux dans une voiture, les deux sacs de la rançon bien en évidence sur le toit, Peterson résuma la situation :

— Il s'agit d'un tout nouveau genre de pirates de l'air. Nous ne connaissons pas encore leur destination finale. Et saviez-vous qu'ils ont réussi à faire monter à bord une mitrailleuse calibre 50 ? Vous vous rendez compte ! Nous pensons qu'ils l'ont installée à l'entrée du cockpit pour mieux contrôler les passagers. Non, mais vous réalisez ? Une mitrailleuse calibre 50, ce n'est pas un joujou !

— Ça fera un procès intéressant, répliqua Remo scrutant le ciel.

— Ils sont arrivés à faire passer cette arme au travers de nos derniers systèmes de détection. Alors que ce foutu système est capable de détecter un plombage dentaire, eux, ils camouflent une mitrailleuse sans problème ! C'est comme faire passer un éléphant dans un tourniquet sans que personne s'en aperçoive.

— Un éléphant ? demanda Remo.

— Oui, c'était une comparaison, expliqua Peterson.

— Ah ! s'exclama Remo.

— Je ne crois pas que vous vous en sortirez vivant.

— J'en sortirai vivant, ne vous en faites pas.

— Vous êtes plutôt sûr de vous !

— Quand vous nouez vos lacets le matin, avez-vous peur de vous casser les pouces ?

— Vous êtes aussi confiant que ça ?

— Presque. Parlez-moi de cette mitrailleuse. Est-ce vraiment extraordinaire d'avoir réussi à la passer ?

— Vous plaisantez ! Avant, j'aurais juré que c'était impossible.

Remo hocha la tête. C'était donc ça. Il comprenait maintenant pourquoi Smith n'avait pas hésité à tirer toutes les ficelles pour le faire monter dans l'avion. Smith devait être persuadé que ce groupe faisait partie de cette nouvelle vague de terrorisme qui depuis quelque temps lui faisait tourner la tête. Il lui en avait parlé tout un après-midi, lui expliquant que les nouvelles mesures de sécurité étaient aussi efficaces qu'un pipi de chat devant ce nouveau style de terrorisme, qu'il avait surnommé « Compétence instantanée ».

— Vous savez quelque chose que je ne sais pas ? demanda Peterson.

Remo approuva de la tête.

— Vous êtes de la CIA ?

— Non.

— Dans l'aéronautique ?

— Non.

— Au Pentagone ?

Remo secoua la tête.

— Mais alors, avec qui êtes-vous ?

— Avec l'Association des assurances d'Amérique. Saviez-vous que si, huit cent mille personnes trouvaient subitement la mort, les actions en bourse des compagnies d'assurances s'effondreraient ? Épouvantable n'est-ce pas ?

— Vous êtes un petit malin, répliqua Peterson, et j'espère qu'ils auront votre peau.

Remo plissa les yeux.

— Je crois que voilà notre bébé.

— Où ?

Remo pointa son index vers le nord.

— Je ne vois rien.

— Attendez.

Ce ne fut que cinq minutes plus tard que Peterson put distinguer un point à l'horizon.

— Vous avez des jumelles dans le crâne ou quoi ?

— Vous savez, nous autres, dans les assurances, nous sommes obligés de...

— Oh, la ferme !

L'avion descendit en ligne droite, il n'eut pas besoin d'exécuter une approche circulaire, le champ d'atterrissage ayant été entièrement libéré pour lui. Remo regarda l'énorme machine argentée se poser comme une maison que l'on descendrait doucement, puis rouler rapidement vers eux. L'appareil s'arrêta dans un dernier toussotement de ses moteurs. Remo entendit des bruits à hauteur de la porte principale. À l'intérieur on malmenait le système d'ouverture à grands coups impatients. Les pirates étaient capables de s'emparer d'un avion, mais ils ne savaient pas en ouvrir les portes. Ce qui ne les empêchait

pas de monter une mitraillette à bord. Ils étaient sans doute experts en armement. Mais c'était sans importance.

La porte s'ouvrit brutalement, découvrant un grand bonhomme noir en boubou, coiffé à l'afro, une Kalashnikov dans sa main droite, un mégaphone dans sa main gauche. Il fallait donc ajouter quelques armes personnelles à la mitrailleuse calibre 50. Tout ça étant passé au nez et à la barbe des derniers détecteurs infailibles. Peut-être avaient-ils même réussi à faire passer l'éléphant, qui sait ?

— Vous là, dans la voiture, sortez, les mains sur la tête. Ouvrez les portes et le coffre pour qu'on puisse voir l'intérieur, ordonna une grosse voix à travers l'amplificateur.

Pas mal, pensa Remo, ils sont prudents. Il fit signe à Peterson d'obéir.

— Je n'ai pas la clé du coffre, hurla Peterson vers l'avion.

— Faites sauter la serrure, lui répondit l'homme en boubou.

Très astucieux, se dit Remo, un bon moyen de vérifier si Peterson était armé.

— Je n'ai pas de revolver, répliqua Peterson.

— Eh bien, envoyez l'argent.

Remo jaillit de la voiture, saisit les deux sacs contenant la rançon et, en les tenant devant lui, il s'écria :

— J'apporte l'argent, mais je veux que vous relâchiez les otages. Bien entendu, je ne m'attends pas à ce que vous les libériez avant que je vous remette l'argent, mais je tiens à ce que vous le fassiez après. Alors, laissez mon ami repartir en voiture chercher une passerelle pour que les passagers puissent descendre une fois que vous aurez la rançon.

— Non. L'argent tout de suite ou nous abattons un otage.

— Je vous préviens, si vous faites ça, aucun d'entre vous ne quittera vivant cet avion, hurla Remo. Réfléchissez ; si vous tirez sur un passager, on ne vous fera pas de cadeau.

— Nous sommes prêts à mourir et à vivre au paradis d'Allah !

— Surtout, n'hésitez pas.

— Je pourrais vous tirer dessus.

— Si je meurs, tout le monde saute.

— Vous mentez !

— Essayez.

— C'est une ruse, je connais vos manières.

— Surtout, n'hésitez pas. Allez-y.

— Une minute.

Le boubou disparut à l'intérieur de l'avion. Bon, ce n'était donc pas le chef, se dit Remo. Le Noir réapparut peu après et lança :

— D'accord. Mais si vous essayez de nous jouer un tour, on tuera un otage, et vous aurez sa mort sur la conscience.

— C'est très blanc de votre part, comme raisonnement !

Il regarda son adversaire s'affoler. Bien, un peu d'énervement n'a jamais fait de bien à un ennemi. L'homme tenait sa Kalashnikov adroitement, un doigt légèrement au-dessus de la détente, sans appuyer.

Peterson regarda Remo.

— Ramenez la voiture et envoyez une passerelle, dit Remo ayant soin de garder le dos tourné à l'aéroport. (Les photographes devaient être en train de fusiller la scène à qui mieux mieux, et l'un d'entre eux risquait de le prendre avec son téléobjectif. C'était d'ailleurs peut-être déjà fait).

Pendant que la plate-forme s'acheminait lentement, Remo conversa avec l'homme debout dans l'encadrement de la porte.

— Vous avez fait bon voyage ?

— Notre voyage vers la liberté est le plus beau des voyages.

— Je parlais de la nourriture. Première classe ou touriste ?

— Quand vous emmenez des armes, vous voyagez toujours en première !

— Vous avez bien raison.

Lorsque la rampe d'accès s'approcha de l'avion, Remo vit le doigt du Noir se rapprocher de la détente, le canon pointé là où des hommes auraient pu se dissimuler, sous les marches. La passerelle s'appuya contre l'avion. Le Noir s'y avança, la Kalashnikov prête, et regarda en bas. Il fit signe à Remo. D'un pas alerte et insouciant, comme un passager en route pour un week-end de détente, Remo monta à bord avec les deux sacs de la rançon.

— J'ai apporté un petit quelque chose pour réchauffer l'ambiance, dit-il en arrivant sur la plate-forme.

— Oh ! du calme mon vieux, fit le Noir, va poser les sacs à l'avant de l'appareil !

Des visages effrayés et anxieux se tournaient vers Remo alors qu'il descendait l'allée principale vers la cabine de pilotage. À l'avant,

comme prévu par Peterson, il se trouva nez à nez avec la mitraillette calibre 50.

Remo renifla la peur qui régnait dans la carlingue, un mélange d'adrénaline, de transpiration et d'urine.

— Têtes droites, ordonna une femme noire vêtue d'un boubou jaune et coiffée d'un turban.

Les passagers obéirent. Remo avança, s'arrêtant devant le museau du canon directement pointé sur son bas-ventre. Un homme était accroupi derrière l'engin, la femme le surplombait.

— Posez les sacs, ordonna-t-elle.

Remo s'exécuta.

— Ferme la porte, Karim ! cria-t-elle, s'adressant au Noir qui gardait l'arrière.

— Une seconde, interrompit Remo, vous n'avez plus besoin des otages.

La femme fixa Remo. Son visage, quoiqu'empâté, était dur.

— Ce n'est pas à vous de me dire ce dont j'ai besoin ou pas.

— Vous n'avez pas besoin de soixante-dix individus morts de peur qui risquent de faire quelque chose de stupide. Surtout quand vous m'avez, moi, le pilote et le copilote.

— Sans oublier les hôteses, ajouta-t-elle.

Son accent était sophistiqué avec des intonations de Boston.

— Vous n'avez pas non plus besoin des hôteses. Un otage est un otage, tout le reste n'est que bagages encombrants.

— Vous semblez vous intéresser beaucoup à mon problème.

— J'aimerais voir les passagers et les hôteses libérés, et je vous démontre que c'est également votre intérêt.

La femme pesa le pour et le contre. Remo pouvait suivre ses hésitations dans ses yeux.

— Ouvrez les sacs, ordonna-t-elle.

Remo ouvrit les sacs et ramena deux mains pleines de billets.

— Des petites coupures, pas de séries.

— Remettez-les. Vous n'êtes pas un otage aussi valable que soixante-dix personnes.

— Si. Je suis le vice-président de la First Trust Company de Los Angeles, expliqua Remo en désignant de la tête le nom imprimé sur les sacs en toile. Et vous savez ce que les capitalistes pensent des

banquiers.

Un sourire glacial traversa le visage sévère.

— Vous ne ressemblez pas à un banquier.

— Vous ne ressemblez pas à un terroriste.

— Vous serez le premier à mourir si quelque chose ne va pas, prévint-elle, puis, faisant signe du bras vers l'arrière de l'avion, elle cria un ordre.

Karim ouvrit la porte. Elle n'annonça pas aux passagers qu'ils étaient libres. Mais ordonna aux rangs les plus près d'elle de se lever les premiers, puis leur fit signe de sortir. Elle était suffisamment rusée pour éviter la panique.

L'avion se vida en moins de trois minutes. Un petit garçon noir voulut retourner à son siège chercher sa voiture de pompiers qu'il avait oubliée, mais sa mère ne voulut rien entendre.

— Laissez-le reprendre son jouet, lâcha la femme en boubou.

Une des hôtesses refusa de partir.

— Je ne partirai pas sans les pilotes.

— Vous descendez comme tout le monde, fit froidement la femme noire.

Sur ce, Karim saisit le petit cou blanc et poussa l'hôtesse jusqu'à la porte qu'il referma derrière elle.

La femme terroriste se retourna et frappa à la porte du cockpit. Elle s'ouvrit sur un petit homme noir avec un grand front et des lunettes à monture métallique. Remo aperçut le canon d'un Magnum 357.

— Vous n'auriez pas également un éléphant à bord par hasard ? demanda Remo.

— Qui est-ce ? interrogea le petit homme au Magnum.

— Un banquier. Notre nouvel otage. Nous avons l'argent, nous pouvons partir maintenant. A-t-on assez de kérosène ?

— Oui.

— C'est bon, alors décollons, dit la femme.

Les moteurs se mirent à gronder, et Remo sentit les vibrations quand l'avion s'engagea sur la piste.

— Dois-je rester debout ou puis-je m'asseoir ?

— Restez debout.

— S'il y a des secousses, je risque de perdre mes couilles.

— Nous sommes prêts à courir ce risque.

— En effet, si vous avez l'intention de sauter en parachute pourquoi vous faire du souci pour moi ?

L'expression de la femme demeura impénétrable.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que nous voulons sauter ?

— Le kérosène. Vous n'auriez pas détourné un jet, si vous deviez quitter le pays. Par conséquent vous retournez probablement vers la côte Est. L'avion n'ira pas très loin. Donc j'en déduis que vous allez vers le centre du pays, ce qui est un bon endroit pour sauter en parachute. Loin des grandes métropoles, vous ne risquez pas d'atterrir sur les grands boulevards...

— Vous n'êtes pas banquier, n'est-ce pas ?

Remo haussa les épaules.

— J'espère pour vous que vous ferez l'affaire comme otage, menaça la femme.

Lorsque l'avion arriva à quatre mille mètres d'altitude, Remo sourit au tireur accroupi derrière la mitrailleuse.

— Devine ce qui se passe ?

— Quoi ? demanda le tireur.

— Vous avez perdu, laissa tomber Remo.

Il abattit ses doigts, faisant éclater les poignets du tireur. Sous le choc, la tête noire se propulsa en avant. Remo lui appliqua deux mains sur les oreilles, serrant assez violemment le crâne pour faire jaillir les yeux de leurs orbites.

Le tireur mourut.

Tout se passa si vite que la femme n'eut même pas le temps de sortir son arme des plis de son boubou. D'abord Remo lui broya le poignet, puis il la souleva comme si elle avait été un sac à provisions. La tenant devant lui comme un bouclier, il s'élança dans l'allée vers Karim, ce dernier cherchant fébrilement l'occasion de tirer. Trop tard ; il reçut la femme de plein fouet, et, ensemble, ils allèrent percuter la porte des toilettes.

À l'avant, la porte du cockpit s'ouvrit, Remo eut juste le temps de saisir à nouveau son « bouclier » et de remonter l'allée en vitesse. Cette fois-ci, il n'expédia pas le corps de la femme évanouie ; mais arrivé à la hauteur de la cabine de pilotage, il assena simplement une manchette sur le poignet du petit homme au grand front. Son revolver lui échappa, et le malheureux s'effondra sur la mitrailleuse.

— Vous allez bien ? cria Remo à l'intérieur du cockpit, s'adressant

à l'équipage.

— Ouais, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le pilote en se retournant.

— Rien, répondit Remo en détournant la tête pour dissimuler son visage. Tout va bien maintenant.

— On peut donc retourner sur Los Angeles ?

— Non, pas encore. Donnez-moi dix minutes avant de changer de cap. J'ai quelques questions à poser. Coupez la radio.

Remo referma la porte du cockpit, puis transporta la femme au boubou et le petit homme aux lunettes cassées vers l'arrière de l'appareil pour rejoindre Karim qui revenait à lui. Il les aspergea de plusieurs verres d'eau pour bien les réveiller. Le petit homme essaya de bouger sa main, ce qui le fit grogner de douleur.

— Qu'est-il arrivé ? gémit Karim.

Remo les avait alignés tous les trois contre la cloison des toilettes.

— Nous allons jouer à un jeu, annonça Remo. Ça s'appelle « la vérité ou les conséquences ». Je vous pose des questions, vous répondez la vérité ou vous payez les conséquences.

— Je demande la présence de mon avocat, aboya la femme au boubou. Je connais mes droits constitutionnels.

— Ça me semble difficile, répliqua Remo, car, à cause de gens comme vous, notre gouvernement a dû créer une agence qui travaille en dehors de la Constitution. Cette organisation emploie un des êtres les plus méchants que vous aurez jamais l'occasion de rencontrer. On ne lui a pas appris les subtilités légales. En réalité il n'applique que la loi de la jungle.

— Et c'est toi, espèce de salaud, n'est-ce pas ? répliqua la femme. Je te préviens, si tu te laisses aller à des brutalités policières, on déclenchera une manifestation contre toi, d'ici à Washington. T'as compris, ordure ? Fais gaffe !

Remo sourit et, d'un geste gracieux de la main, lui fractura la rotule gauche.

— Aaah, hurla la femme, saisissant son genou.

— Il s'agit d'une simple petite introduction. C'est ma carte de visite. Je suis le plus vicieux des salauds. Passons aux choses sérieuses : d'abord vos noms, et, croyez-moi, quand j'aurai terminé vous accueillerez avec soulagement les brutalités policières.

— Khalila Waled, lâcha la femme, le visage déformé par la douleur.

— Ton vrai nom.

— C'est mon vrai nom.

— Attention, il te reste un autre genou.

— Leronia Smith.

— Bon. Maintenant à toi, Karim.

— Tyrone Jackson.

— Et toi ? demanda Remo à l'homme qui était dans le cockpit au début.

— Mustafa El Faquir.

— Je te laisse une seconde chance.

— Mustafa El Faquir.

— Non, pas le nom du type qui a vendu ton arrière-grand-père au marché... Ton nom à toi.

— Mustafa El Faquir.

Remo haussa les épaules. Que voulez-vous ? Il les avait pourtant prévenus. Il saisit l'homme par les replis de son cou et le traîna à deux pas de la porte qu'il ouvrit de sa main gauche. L'air les frappa de plein fouet.

Le bonhomme tremblait de tous ses membres.

— C'est bon, Mustafa, t'auras tout le temps d'y réfléchir en allant t'écraser au sol.

— Tu ne ferais pas ça. Tu bluffes !

— Mais, nom d'un chien, qu'est-ce que je dois faire pour vous convaincre que je ne suis pas votre gentil flic de quartier.

— Tu bluffes, sale Blanc !

— *Ciao*, chéri, dit Remo en balançant dehors le corps de Mustafa El Faquir.

Khalila Waled et Karim affirmèrent soudain qu'ils ne se souvenaient pas avoir subi une quelconque oppression durant ces trois cents dernières années, et trouvèrent tout d'un coup que Remo était un copain. Un ami vrai. Ils n'avaient jamais vraiment voulu détourner cet avion, on les avait trompés, et ils s'étaient laissé faire. Mais qui donc les avait trompés ? Un radical, une vraie salope. Ils aimeraient bien le tenir maintenant. Ils auraient des choses à lui dire, car Khalila et Karim adoraient l'Amérique. Ils se sentaient profondément frères de toutes les races. Ils adoraient l'humanité.

— Au fond, Martin Luther King avait bien raison, conclut Khalila Waled.

— Ah bon ? Moi je n'ai jamais pu comprendre Martin Luther King, mais vous, par contre, je vous comprends parfaitement. Dites-moi le nom de votre chef et où on vous entraîne ?

Ils ne connaissaient pas son nom, mais ils s'entraînaient à l'université de Patton, près de Seneca Falls, New York.

— Allez, vous pouvez tout me dire... Le nom de votre chef !

— On ne l'a jamais vu. C'est vrai, insista Tyrone.

Remo le crut, car ce furent les derniers mots que prononça Tyrone quand l'implacable le conduisit jusqu'à la porte, et même encore quand il la franchit.

— C'est bon, à toi maintenant, Khalila. Je veux un résumé rapide, mais complet sur votre entraînement, sa durée, ses méthodes.

— Un après-midi, répondit la femme, les yeux mouillés par la douleur de son genou.

— Je vais être contraint de te faire un compliment, vous étiez bien trop efficaces pour un seul après-midi d'entraînement. Alors on recommence ?

— Je vous jure, un après-midi, rien de plus. Vous n'allez pas me tuer, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que si.

— Alors, va te faire enculer, salaud !

Remo lui dit au revoir et l'accompagna galamment jusqu'à l'arrière de l'avion. La jeune femme s'envola, son boubou tourbillonnant autour d'elle, et il referma la porte. Elle avait déjà disparu dans un nuage quand Remo claqua ses doigts d'énervement. Il avait oublié de leur demander quelque chose. Comment avaient-ils réussi à faire passer les armes à bord ? Smith lui poserait sûrement la question. Merde et merde !

Remo retourna vers le cockpit annoncer au pilote qu'ils pouvaient retourner à Los Angeles.

*

* *

Ils étaient attendus à l'aéroport par une équipe d'avocats contestataires venus accueillir leurs clients. Peterson fut le premier à monter à bord. Remo l'informa que les avocats auraient mieux fait de laisser leurs dossiers à la maison et d'apporter des éponges. Les terroristes avaient essayé de s'échapper, mais les parachutes ne s'étaient pas ouverts.

Remo disparut dans la foule, et le lendemain, lorsque Peterson informa son supérieur qu'un type de Washington avait éliminé les pirates de l'air, on le traîna devant un tribunal secret. Car, comme l'expliqua un agent du FBI, Washington n'avait envoyé personne. En privé, on promit à Peterson qu'il s'en tirerait avec dix ans seulement, à Anchorage, Alaska.

CHAPITRE IV

Remo quitta le Palisades Parkway en compagnie de Chiun, et lança la Rolls sur le New York Thruway. Il ne s'était pas arrêté depuis leur départ de Los Angeles, et cela faisait une heure que Chiun n'avait cessé de se plaindre. Maintenant, il se taisait, confortablement installé sur le siège arrière, pour suivre son premier feuilleton de la journée « Lorsque tournent les planètes ». Seul à l'avant, Remo pouvait passer pour le chauffeur du Maître de Sinanju. Ils avaient eu une discussion au sujet de Barbara Streisand. Tout avait commencé lorsque Chiun avait appris que Seneca Falls se trouvait dans l'État de New York. Il avait alors demandé d'un air naïf :

— Seneca Falls, n'est-ce pas à côté de Brooklyn ?

— Non, ce n'est pas à côté de Brooklyn.

— Mais c'est bien dans la même province ?

— Oui, mais à l'autre bout.

— Nous passerons bien par Brooklyn pour aller à Seneca Falls, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment, il faudrait faire un grand détour.

— Un petit arrêt à Brooklyn serait donc trop demander ?

— Mais qu'il y a-t-il donc de si important à Brooklyn, Chiun ? avait fini par demander Remo.

— Je souhaite visiter le monument élevé en l'honneur de Barbara Streisand qui y est née.

— Je ne pense pas qu'il y ait un monument érigé en l'honneur de Barbara Streisand à Brooklyn.

Chiun prit l'air étonné.

— Mais enfin vous avez bien un *Washington Monument* n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et un *Lincoln Memorial* ?

— Oui.

— Sans oublier *Colombus Circle*.

— Oui.

— Par conséquent nous allons visiter le *Streisand Monument*, car si les Américains ont rendu honneur à un libertin, un raté et à un navigateur qui s'est égaré, ils doivent certainement en faire de même pour l'une de leurs plus belles âmes.

— Mais enfin, Chiun, Barbara Streisand n'est pas un héros national !

— Ce pays ne vaut pas la peine d'être sauvé ! s'était exclamé Chiun.

La conversation en était restée là, car le feuilleton commençait. Remo, qui écoutait vaguement les dialogues, aurait pu jurer que l'intrigue n'avait pas avancé d'un pouce depuis l'année dernière où, par curiosité, lors d'un séjour en Floride, il en avait suivi un épisode. C'était au moment où le Dr Ramsey Duncan hésitait à annoncer à Rebecca Wentworth que William Vogelmann (qui avait découvert une cure contre la malnutrition des Indiens Auca) n'était pas son beau-père, mais en fait l'amant de sa demi-sœur qui avait tenté de se suicider. Or, un an après, dans la Rolls, Remo entendait les mêmes élucubrations solitaires du Dr Duncan se demandant toujours si oui ou non il devait éclairer Rebecca sur son faux beau-père.

Lorsque l'épisode prit fin, Chiun demeura à l'arrière de la voiture, silencieux, les yeux fermés, comblé.

*

* *

Smith aurait voulu que Remo prenne l'avion pour se rendre à Patton College, mais ce dernier avait craint d'être reconnu à l'aéroport, car, bien entendu, toute la presse ne parlait que du mystérieux individu qui était monté à bord de l'avion détourné et qui avait peut-être poussé les malheureux pirates de l'air vers une mort horrible. Bien que Remo n'eût été photographié que de dos, tous les aéroports possédaient le signalement d'un homme mesurant un mètre quatre-vingt, brun aux yeux foncés et aux poignets anormalement épais. Or Smith continuait à être singulièrement excité au sujet de cette histoire de terrorisme. Il s'agissait pourtant de ce même docteur Harold Smith que l'on avait mis à la tête de CURE pour ses qualités de pondération et d'équilibre !

Malgré tous, les risques que cela impliquait pour CURE, ce modèle de sérénité s'était précipité à Los Angeles pour rencontrer Remo et s'assurer une nouvelle fois que son bras exécuteur avait bien compris l'affaire.

— Vous serez à Patton Collège ce soir. Je vais vous demander un Phantom de la marine. Ils mettent trois heures d'une côte à l'autre.

— Alors que le pays entier ne parle que de l'homme mystérieux ! Non, mais, imaginez que quelqu'un apprenne qu'un type me ressemblant est monté à bord d'un jet de la marine ? Smitty, soyons sérieux. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Remo, vous ne vous rendez pas compte à quel point cette histoire doit être rapidement réglée.

— Raison de plus pour faire particulièrement attention et ne pas prendre de risques stupides.

— Voilà que vous parlez comme Chiun maintenant, remarqua Smith.

— Non, je parle comme vous aviez l'habitude de le faire.

— Remo, nous devons les écraser immédiatement.

— Je les aurai et je procéderai comme il faut. Ne vous en faites plus et détendez-vous un peu.

— N'oubliez pas que la conférence internationale sur le terrorisme aura lieu la semaine prochaine à New York. Cette nouvelle force doit être éliminée avant. Est-ce que vous avez bien saisi ce qui est en jeu ?

— Oui, répondit Remo, parfaitement, et nous sommes en train de nous en occuper.

— C'est bon, dit Smith, et subitement son teint jaunâtre tourna au pourpre.

— Ça ne va pas ? Vous ne vous sentez pas bien ? lui demanda doucement Remo.

— Non, non. Je suis parfaitement bien.

— Voulez-vous un verre d'eau ?

— Non, non. Tout va bien.

Cette entrevue avait eu lieu l'avant-veille, et Remo en était encore perturbé. Non pas qu'il se soucie tellement du bien-être de Smith, mais de la voir comme ça, complètement déboussolé, lui semblait une véritable violation de l'univers tel qu'il le connaissait.

*

* *

Remo ralentit pour prendre un ticket au péage. Le soleil couchant diffusait une lumière rougeâtre au travers d'un voile de pollution qui lui rappela qu'ils approchaient d'une grande ville.

— Nous avons dépassé Brooklyn, lâcha Chiun quand Remo accélérât en empruntant la file du milieu.

— Oui.

— J'aurais bien aimé voir la rue où elle est née.

— Qui ça ? Streisand ?

— Oui. Ç'aurait été là une joie sans pareille pour un vieillard qui a tant donné à un individu qui n'en vaut pas la peine.

— Tant pis, Chiun, nous ne retournons pas à Brooklyn.

— Je sais, reprit tristement Chiun, je sais que Brooklyn n'est pas sur ton chemin, que cela te ferait faire un détour, te dérangerait. Et qui suis-je pour te causer le moindre dérangement, même si mon cœur aspire à un peu de joie ? Après tout, je ne suis que l'homme qui a transformé de la bouse de vache sans intérêt en...

— Oui ? interrompit Remo, l'oreille attentive à un compliment.

— ... en quelque chose de tout juste convenable, poursuivit Chiun. Or il n'existe aucune récompense en ce bas monde pour la bonté. Ce que donne un homme, il le donne et ne peut espérer quoi que ce soit en retour de la part d'un ingrat.

— Chiun, nous n'irons pas à Brooklyn.

— Je le sais, Remo, car je te connais.

Remo comprit immédiatement qu'il devait à tout prix éviter de s'approcher trop près des autres voitures. Chiun, lorsqu'il était vexé, avait l'habitude de se venger sur les voitures doublées. Ses mains aux ongles longs jaillissaient par la fenêtre et fauchaient au passage une antenne ou un rétroviseur. Puis il souriait aimablement au conducteur tout en lui faisant un petit signe de la main.

Remo sentit le vent sur sa nuque, Chiun s'apprêtait donc à se défouler. Il réussit à sauver une Volkswagen et une Buick, mais ne put rien pour une Cadillac beige dont le conducteur rendit gracieusement à Chiun son sourire et son geste. Cela eut pour effet de priver Chiun de son plaisir. Il remonta la vitre.

— Petit père, dit Remo d'un ton sérieux, Smith m'inquiète beaucoup.

— Ça part d'un bon sentiment que de se préoccuper de la santé de son employeur. Mais il est inutile de se faire du souci, il faut simplement comprendre.

— Je pense qu'il est en train de perdre la tête, et je ne sais pas quoi faire.

— Tu dois faire la seule chose que tu saches faire, mon fils, exercer ton art.

— Mais...

— Mais ci, mais ça, il existe toujours un mais pour excuser une bêtise. Il n'y a qu'une chose que tu fasses mieux que n'importe quel autre Blanc. Tu n'es pas doué pour la diplomatie ou la fonction publique ni pour entraîner des centaines d'hommes. Tu es un assassin. Satisfais-toi de cela, car si tu faillis dans ton métier, tu failliras en toutes choses.

— J'aimerais bien pouvoir faire quelque chose, nom d'un chien !

— Quant à moi, j'aimerais bien être un petit moineau.

— Pourquoi un moineau ?

— Pour pouvoir m'envoler visiter Brooklyn avant que sonne mon heure.

— Vous ne laissez jamais tomber, hein, Chiun ? Jamais ! C'est bon, je vous promets que quand nous aurons liquidé cette affaire je vous emmènerai visiter Brooklyn et nous retrouverons la maison où est née Barbara Streisand. D'accord ?

— On pourrait faire demi-tour tout de suite, suggéra Chiun, et y aller maintenant, comme ça tu serais tranquille.

— J'abandonne, soupira Remo.

— Alors on y va ?

— Non.

— Tu as vraiment une manière tout à fait particulière d'abandonner, lâcha le Maître de Sinanju, qui ne dit plus un mot jusqu'à ce que la voiture pénètre dans Seneca Falls vers le milieu de la nuit.

CHAPITRE V

Remo était persuadé qu'il n'aurait aucun mal à repérer rapidement le terrain d'entraînement dont avaient parlé les terroristes. Il ne pouvait que se situer à proximité du campus. Il serait, en effet, difficile de dissimuler un champ de tir dans un studio, surtout quand on y apprend à se servir d'une Kalashnikov ce qui demande au moins une centaine de mètres. De plus, Remo savait que, pour un terroriste, il est primordial d'avoir des nerfs d'acier. Or, la méthode d'entraînement la plus répandue pour y arriver restait l'épreuve du feu. Il devrait donc facilement retrouver des traces. Ils se servaient également d'un parcours d'obstacles, et probablement d'une maquette d'avion. Tout cela lui faisait conclure que si on s'entraînait sérieusement dans le coin il trouverait l'endroit sans trop de difficultés.

Une fois remis de l'état de choc dans lequel l'avait plongé l'aveu de Remo qui avait oublié de demander aux pirates comment ils avaient réussi à faire passer leurs armes malgré les détecteurs de l'aéroport, Smith l'avait prévenu que cette nouvelle force terroriste avait probablement une méthode d'entraînement différente de celle à laquelle pourrait s'attendre un esprit militaire.

— De toute façon, ils sont forcés de laisser des traces. Allons, Smitty, détendez-vous. C'est comme s'ils étaient déjà morts. Ça va mieux ?

Le campus de Patton Collège n'était pas très grand. Remo le parcourut seul, Chiun lui ayant annoncé que le voyage l'avait exténué. Remo savait que si Chiun avait cru trouver la moindre chose digne d'intérêt sur un campus de collège américain, il serait resté éveillé une semaine entière sans aucun mal. Il ne s'agissait pas de pouvoirs exceptionnels, mais le Maître avait tout simplement la faculté de dormir fréquemment par courts instants, utilisant ainsi des secondes au lieu d'heures.

Patton Collège ressemblait à tous les collèges du pays, avec sa bibliothèque, son centre administratif, et son bâtiment principal en brique rose qui enfermaient une grande pelouse.

Remo était persuadé que l'entraînement n'avait pas lieu sur les pelouses, mais il en fit quand même consciencieusement le tour. Il n'y remarqua rien si ce n'est quelques filles qui lui souriaient en le dévisageant au passage. Sourires qu'il leur rendit, non pas pour les encourager, mais en remerciement pour leur marque d'intérêt. Il

songeait qu'il aurait bien aimé aller dans un collège semblable à celui-ci. D'ailleurs, lorsqu'il était quelqu'un comme tout le monde, policier à Newark, il s'était inscrit à des cours du soir à l'université de Rutgers. S'il avait pu se permettre d'assister à des cours à plein temps, peut-être n'aurait-il jamais rencontré CURE et serait-il aujourd'hui marié, avec des enfants.

Au fond de lui-même il savait que, si la vie familiale lui paraissait aussi charmante, c'était justement parce qu'il n'était pas obligé de la subir. Quand même, pensa-t-il, ça lui aurait bien plu d'avoir des enfants pour perpétuer son nom. Quelle bêtise ! Il n'avait même pas de nom, seulement un prénom et, étant orphelin, il n'était pas sûr d'ailleurs que Remo, pas plus que Williams, soit vraiment à lui.

Il pénétra dans le gymnase, endroit rêvé pour s'entraîner. Un homme avec une bonne brioche et un sifflet suivait une cinquantaine d'athlètes grassouilleux exécutant une série d'exercices. L'homme devait tourner autour de la cinquantaine et portait une casquette de joueur de base-ball. Ce devait être l'entraîneur. Seule explication valable pour une telle casquette.

— L'entraînement de printemps ? demanda Remo.

— Ouais, grogna-t-il, qui êtes-vous ?

— Journaliste. Je fais un reportage sur les petits collèges, l'utilisation des gymnases, l'entraînement sportif, etc.

— Toi là-bas, hurla l'homme à la casquette, veux-tu avancer nom d'un chien ! Du nerf, espèce de flemmard !

Puis, se tournant vers Remo, il reprit :

— Nous ici, on aime bien venir au gymnase. Ça forme le caractère. C'est d'ailleurs la philosophie de Patton Collège. Hé, Johnson ! Ou tu fais tes pompes correctement ou tu retournes au ghetto. T'es pas à Harlem ici !

L'entraîneur prit un instant pour expliquer à Remo qu'il n'y avait pas le moindre problème racial dans l'équipe et qu'il tenait absolument à ce que Remo l'écrive.

C'étaient tous de gentils garçons. Remo se lança dans une série de questions.

— Se sert-on du gymnase vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

L'entraîneur secoua négativement la tête.

— Y a-t-il une équipe de tir ?

— Non.

— Des cours d'arts martiaux ?

— Non, ça fait pédé. Rien de tel qu'un bon coup à la tête, c'est bien plus efficace. Vous voyez ce que je veux dire, un bon coup de poing, boum ! Je n'aime pas ces trucs de Jaunes. Ce n'est pas la peine de l'écrire, bien sûr ! Vous n'avez qu'à dire que nous estimons que l'entraînement physique est un moyen d'élargir la compréhension. Hé, Ginsberg ! Qu'est-ce que tu attends ? Que ta mère vienne faire tes pompes à ta place ? Petrolli, du nerf ! C'est mou tout ça, bouge un peu ton gros cul...

« L'athlétisme, comme vous devez certainement le savoir, n'est qu'une prolongation de la philosophie grecque. "Un esprit sain dans un corps sain. » Ce qui compte ce n'est pas si vous gagnez ou si vous perdez, mais comment vous jouez le jeu. »

— La saison dernière a donc été mauvaise ?

— C'est-à-dire... je vais vous expliquer. D'ailleurs, si vous regardez les statistiques on n'a pas vraiment perdu.

Remo observa les graphiques au mur pendant que l'entraîneur se lançait dans une explication statistique qui rendrait justice aux plus grandes fantaisies d'un économiste gouvernemental.

— Donc, comme vous pouvez le voir, nous avons eu en réalité une saison gagnante.

— En effet, approuva Remo. Au fait, si par hasard vous rencontrez un vieil Oriental en kimono, soyez gentil, ne lui parlez pas de vos impressions sur les arts martiaux et les sales Jaunes. D'accord ?

— Pour qui me prenez-vous ? Je sais parfaitement bien me conduire. Justement il y en avait un la semaine dernière, de Jaune, je lui ai parlé comme à tout le monde.

— Très noble de votre part. Était-il Coréen, Chinois, Vietnamien ou Japonais ?

— Un Jaune, c'est un Jaune, c'est tout...

— J'espère qu'on ne vous expliquera jamais la différence. Je déteste ramasser les corps.

Le concierge, pour vingt dollars, confirma qu'il n'existait pas de champ de tir, pas de cours de karaté, et qu'il n'avait pas vu d'armes ni d'explosifs. Le collègue était calme, avec quelques mouvements radicaux, mais qui ne se réunissaient pas dans un endroit précis.

Remo fit le tour des sous-sols, des dortoirs, qui ne lui révélèrent rien d'intéressant. Pas plus que le laboratoire de chimie et le bâtiment de physique. Il se promena sur les berges du lac Cayuga et le long du vieux canal qui bordait le campus sur deux côtés, mais ne découvrit rien.

Il fallait pourtant bien qu'ils s'entraînent quelque part. On n'envoie pas des terroristes détourner un avion sans préparation ! Sans compter que pour arriver à faire passer une mitrailleuse à travers les détecteurs des aéroports il faut au minimum un bon plan. Or, si ce groupe faisait partie, comme le pensait Smith, d'un large réseau de nouveaux terroristes, il leur fallait bien un grand espace pour entraîner leurs groupes actifs.

Remo rentra dans le centre étudiant en jetant au passage un œil sur le menu de la cafétéria. Il contenait suffisamment d'amidon pour raidir les vivants ! Il prit un verre d'eau et s'assit sur une banquette à côté d'un groupe d'étudiants qui, comme la plupart de leurs semblables et certains vieux fous, possédaient les solutions à tous les problèmes de l'univers. Invariablement, elles dénotaient une vision simpliste du monde, sans compter que ces conceptions, pour être immédiatement adoptées, commençaient généralement par des expressions telles que « si seulement » ou « y-a-qu'à », comme par exemple « si seulement la police cessait de considérer les lanceurs de pavés comme leurs ennemis » ou « si seulement les gens arrêtaient de ne s'intéresser qu'à eux-mêmes » et « les Noirs n'ont qu'à s'unir et penser comme un seul homme ». Remo dégustait son verre d'eau à petites gorgées. Les jeunes d'à côté avaient ramené les problèmes de l'humanité à un seul : « Il suffirait que chaque être se considère comme faisant partie de la grande famille des hommes. » Pour y arriver, le premier pas, on ne sait trop pourquoi, consistait à aller renverser les poubelles devant le bâtiment réservé au corps enseignant.

Remo ferma un instant les yeux. S'était-il trompé sur Patton Collège ? Les trois pirates de l'air lui auraient-ils menti ? Il revint en arrière, se revit dans l'avion et tenta de reconstituer la scène : soixante-dix hommes, femmes et enfants terrorisés aux mains de quatre bandits armés. Il revoyait la cabine dans sa tête. Rien de particulier, des rangées de sièges, un vieux fauteuil roulant d'infirme replié contre la paroi vers le fond de l'appareil, des hôtes nerveuses aux traits tirés. Il aurait quand même dû leur demander comment ils avaient réussi à faire monter leurs armes à bord, et pourquoi ils avaient choisi Los Angeles ! Bien sûr, Smith avait voulu que ce soit Remo qui remette l'argent de la rançon. Mais les terroristes auraient pu choisir un autre aéroport. Ils n'avaient qu'à dire au pilote : « Vous atterrissez à tel endroit ou on vous fait sauter la cervelle. » Il aurait certainement obéi. Pourquoi avaient-ils accepté Los Angeles ? On dirait que ça faisait partie de leur plan. Mais pourquoi ? Oui, il aurait dû le leur demander. D'ailleurs il y avait beaucoup d'autres questions qu'il avait oublié de poser. Enfin il était certain au moins d'une chose,

ils n'avaient pas menti en ce qui concernait Patton Collège. La peur reste le meilleur sérum de vérité. Nom d'un chien où était donc le terrain d'entraînement ? Remo laissa son esprit vagabonder, et peu à peu la paix universelle lui parut plus facile. Peut-être pourrait-il même en hâter la réalisation dans ce bas monde en envoyant un œuf pourri à la tête du doyen ! Ça serait pas mal, ça ! Ses réflexions furent troublées par le choc de quelqu'un s'asseyant à ses côtés.

— Les salauds ! Quelle bande de salopards ! reniflait une jeune fille.

Remo ouvrit les yeux pour découvrir une fille au visage mutin, cheveux blonds, qui s'était installée en face de lui. Elle pleurait à gros hoquets.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Les salauds ne me laissent pas placer un mot.

— C'est dommage, répondit Remo sans enthousiasme.

— Je ne peux jamais donner mon avis. Même quand j'ai une bonne idée. C'est toujours Robert, Carole et Théodore qui parlent. Moi, ils me donnent jamais l'occasion de m'exprimer ! Cette fois-ci j'avais une excellente idée, mais personne ne m'a laissé la placer. Il m'ont même pas demandé si j'avais quelque chose à dire, alors qu'ils auraient pu se rendre compte, s'ils avaient fait attention, que ça me démangeait de prendre la parole.

— Ah ! fit Remo.

— Oui, reprit la jeune fille prenant une serviette en papier dans un distributeur en métal, posé sur la table entre eux. J'avais un plan fantastique : pour faire la Révolution, il suffit de tuer les millionnaires et les flics. Sans flics, plus de brutalités policières. Sans millionnaires, plus de capitalisme.

— Ah ! Et qui va se charger de cette tuerie ?

— Le peuple, prononça cérémonieusement la jeune fille.

— Je vois. Mais qui plus précisément ?

— Mais le peuple, je vous dis ! répliqua la jeune fille sur un ton excédé, comme si tout le monde savait qui était le peuple. Les Noirs et les pauvres.

— Et ça se limitera à l'Amérique ?

— Non, nous l'étendrons également au Tiers monde.

— Je vois. Et vous, personnellement, que ferez-vous ?

— J'aiderai à diriger l'offensive, mais par la suite je saurai me retirer en faveur d'un dirigeant du Tiers monde. Je serai le catalyseur

qui aura aidé le Tiers monde à venir au pouvoir.

— Mais qu'allez-vous faire si eux non plus ne vous laissent pas placer un mot ?

— Oh non, pas eux. Les gens du tiers monde sont gentils. Ils ne sont pas comme Robert, Carole ou Théodore.

— Vous croyez vraiment qu'un chef zoulou va vous laisser décider de son avenir ?

— Les chefs coutumiers d'Afrique ne sont qu'un vestige de l'exploitation néocolonialiste. Nous devons donc également les faire disparaître.

— Je vois. Mais qu'apprenez-vous ici, à Patton, si vous y apprenez quelque chose ?

— Je fais de l'histoire et des sciences politiques. Mais c'est au fond sans importance. Je potasse uniquement au moment des examens pour obtenir un diplôme qui me donnera le droit d'enseigner. Ce morceau de papier ne fera pas de moi un meilleur professeur, mais cela permet d'apprendre comment fonctionne la société.

Remo tripota son verre d'eau.

— Vous devez être très fière des pirates de l'air ? Je parle de ceux qui viennent d'être tués récemment.

— Vous en faites partie ? demanda la fille, les yeux écarquillés par l'excitation.

Remo lui lança un clin d'œil.

— Ça alors. Je ne pensais pas que quelqu'un savait qu'ils venaient d'ici. Je veux dire qu'ils étaient étudiants ici. Vous n'êtes pas un flic au moins ?

— Ai-je l'air d'un flic ? demanda l'ex-policier de Newark Remo Williams.

— Ben, je sais pas trop, vous pourriez. Je veux dire... vos cheveux sont pas très longs.

Subitement Remo s'intéressa vivement à la jeune fille. Elle s'appelait Joan, Joan Hacker. Remo dit que ça ne lui allait pas du tout et la surnomma Clair-de-Lune. Joan trouva ça un peu bête. Remo lui mit sa main sur l'épaule et sourit. Elle lui trouva un joli sourire, mais il risquait d'être un flic. Il l'écouta avec intérêt.

Le père de Clair-de-Lune était un ingénieur chimiste. C'était un sale phallocrate qui lui avait retiré sa carte de l'American Express et qui maintenant demandait qu'on le remercie pour l'instruction coûteuse qu'il offrait à sa fille dans cette institution bourgeoise sans intérêt.

Quant à sa mère, c'était une femme aliénée qui, en plus, refusait de se libérer malgré tous les efforts de Clair-de-Lune.

La camarade de chambre de Clair-de-Lune était une sale petite curieuse qui ne pensait qu'à se maquiller pour séduire des phallos. Tous ses professeurs, à l'exception du prof de sociologie, étaient des bourgeois arriérés. Le prof de socio lui avait donné une excellente note à sa dissertation de fin d'année où elle exposait comment réussir une révolution. La grande ambition de Clair-de-Lune était d'aller se battre aux côtés du Vietcong, mais, comme son père lui avait retiré sa carte de crédit, elle ne pouvait plus payer le prix du billet d'avion.

En résumé, Clair-de-Lune était pour tous les opprimés, contre les oppresseurs. Ce qui ne l'empêchait pas de prendre la pilule depuis l'âge de seize ans et – Remo ne l'avait peut-être pas remarqué – elle avait quatre-vingt-dix centimètres de tour de poitrine.

Dans sa chambre, plus tard, Clair-de-Lune exposait toujours les vrais besoins de l'Amérique et du monde, alors que Remo satisfaisait ses besoins à elle.

Il le fit trois fois, puis, serrant le jeune corps dans ses bras, il attendit une expression de gratitude. Au lieu de cela, il sentit une main descendre le long de son corps, réactiver ce qui lui avait donné du plaisir. Elle en voulait encore, elle en eut à nouveau. Deux fois.

— Vous savez vraiment vous y prendre pour créer une bonne ambiance, lui dit-elle alors.

— Une ambiance ?

— Pourquoi, vous allez vous arrêter ?

— Non, répliqua Remo et, à la tombée de la nuit, Clair-de-Lune fut convaincue que Remo n'était pas un policier.

Elle s'installa confortablement dans ses bras au creux de son épaule.

— Je crois en la Révolution, lui susurra Remo à l'oreille.

— Vraiment ?

— Oui, affirma Remo. Je trouve que ceux qui sont morts dans l'avion pour libérer les peuples opprimés représentent la plus grande contribution de Patton College envers la civilisation.

— Ils n'étaient pas vraiment inscrits, dit Joan Hacker. Y en avait bien un qui suivait les cours du soir, mais les autres n'étaient pas réellement des étudiants.

— Continue, insista Remo surpris, tu ne les connaissais pas ?

— Mais si. C'est moi qui apportait le café et la bouffe. J'ai même

payé le déjeuner.

— Le déjeuner ?

— Ouais, j'ai pris sur mon argent de poche, mais je considère ça comme un grand honneur, j'ai souffert pour la Révolution !

— Ils n'ont déjeuné qu'une fois ?

— Et combien de fois veux-tu déjeuner en une seule journée ?

Remo s'assit.

— Ils se sont entraînés ailleurs et n'ont passé qu'une journée ici, c'est ça, n'est-ce pas ?

Joan Hacker secoua la tête et tira Remo par le bras pour qu'il revienne contre elle.

— Réponds-moi d'abord, dit Remo.

— Ils se sont entraînés dans l'après-midi, après le déjeuner, et sont partis le soir même. Moi, et quelques étudiants libérés leur avons servi à manger, puis on a fait un peu le guet. On n'a pas entendu ce qui se passait, mais c'était quand même excitant. Ensuite on a appris par les journaux ce qu'ils avaient fait.

— Où avez-vous monté la garde ?

— À côté du canal. Aucun d'entre nous n'a pu voir l'entraîneur, et nous ne savions pas pour quelle action ils se préparaient. Mais hier, quand tous ces types ont débarqué sur le campus en posant des tas de questions, on a compris qu'ils étaient remontés jusqu'ici. Qu'y a-t-il ? J'ai senti ton épaule se raidir.

— Rien, répondit Remo. Rien du tout. Je suis seulement subjugué par ton ardeur révolutionnaire.

Remo était bel et bien subjugué, mais par un soupçon tenace envers Smith.

— Ces gens hier, qui posaient des questions, ils étaient de la police ? Du FBI ?

Joan Hacker secoua la tête.

— Non, au fond c'était assez bizarre. Y en a pas un qui s'est dit être de la police. Tu vas bien ?

— Oui, oui, la rassura Remo.

Plus de doute, c'était des hommes de CURE, des éléments de l'énorme réseau qui ne savent pas vraiment pour qui ils travaillent. Smith n'avait pas pu attendre. Il n'avait pu patienter les deux jours que Remo avait mis à traverser le continent. Remo se souvint du conseil de Chiun. Ne pas se faire du souci pour Smith, continuer à

exercer son art. Il demanderait au Maître de Sinanju si l'on pouvait entraîner un individu en une demi-journée. Il emmènerait Chiun à l'emplacement décrit par Joan Hacker et lui demanderait ce qui s'y était passé.

— Tu es sûr que tu vas bien ? Peut-être aimerais-tu une prise ? proposa Joan Hacker en désignant du doigt une petite boîte en métal posée sur son bureau.

— Non merci, répondit Remo. Mais que cela ne t'empêche pas, je t'en prie, vas-y, amuse-toi.

— Oui, je vais en prendre. Après tout ça, un peu de cocaïne, ça sera le pied.

CHAPITRE VI

Chiun ne voulait absolument pas sortir de l'hôtel ce soir-là. Il expliqua que le vent du nord qui soufflait dans cette région de Finger Lakes était bien trop dur pour un Coréen.

— Mais vous m'avez dit vous-même qu'à Sinanju, en hiver, il arrivait que la température descende en dessous de zéro, lui rappela Remo, et nous sommes actuellement au printemps !

— Ah, mais à Sinanju c'est un froid propre.

— Je ne comprends pas, répliqua Remo qui comprenait trop bien qu'il commençait à payer pour avoir refusé de faire un détour par Brooklyn.

— Je ne suis pas responsable de ton ignorance, lâcha Chiun de haut, et il ne voulut plus rien dire.

Réponse typique, pensa Remo fulminant.

À l'aube, Remo demanda à Chiun s'il avait quelque chose contre les matins brumeux. Le Maître de Sinanju avait-il besoin d'un lever de soleil de toute pureté pour accompagner son froid propre avant d'envisager de sortir ?

Chiun ne daigna pas relever ces insolences, preuves d'un esprit bien mesquin, et consentit à se rendre sur les lieux pour examiner les alentours du canal.

— Petit père, reprit Remo calmé, alors qu'ils se dirigeaient vers le pont qui traversait le canal, je suis perplexe.

— Ce n'est que le début de la sagesse.

— Tout ce que vous m'avez enseigné a pris du temps.

— Beaucoup de temps, renchérit Chiun.

— Mais serait-il possible d'arriver à un minimum de compétence en une seule journée ?

Chiun secoua la tête. Une brise légère s'étant levée souleva sa maigre barbe.

— Non, c'est impossible.

Le pont se terminait par un trottoir. Ils avançaient maintenant sous de larges arbres encadrés par de petites maisons aux pelouses détrempées par l'orage de la nuit.

— Alors, comment se fait-il que des individus sans expérience aient réussi à faire passer des armes importantes au travers des systèmes de détection et à en apprendre la manipulation en une seule journée ? demanda Remo.

— Il te semble qu'il y a une contradiction, n'est-ce pas ? répondit Chiun en souriant.

— En effet.

— Mais il n'y en a pas, rétorqua Chiun qui s'expliqua : il y a longtemps, la Maison de Sinanju fut convoquée par un empereur. C'était un homme rusé et riche, doté d'une grande perception, mais d'aucune sagesse. Il avait remporté de grandes victoires militaires, mais n'avait guère de vrai courage. En bref il n'était pas Coréen par ses vertus.

« Cet empereur, donc, loua les services de la Maison de Sinanju. Il ne s'agit pas de celui qui oublia de régler les services rendus, mais de l'arrière-arrière-grand-père de celui qui, un jour, s'étant attaché un Maître de Sinanju, ne le rétribua pas, privant ainsi de nourriture les enfants de Sinanju. »

— Oui, oui, allez, continuez, je connais l'histoire de l'empereur qui n'acquitta pas sa dette, dit Remo.

— C'est un élément important de l'histoire de Chine, insista Chiun.

— Petit père, je sais que le village de Sinanju est très pauvre et sans ressources et que pour nourrir les enfants et les vieillards, les Maîtres de Sinanju se louent à l'extérieur comme assassins, et celui qui ne les paye pas est l'assassin de vos enfants.

— Bien sûr, pour toi cela ne compte pas, car ce ne sont pas tes enfants !

— Mais cette histoire date d'il y a six cents ans !

— Tu devrais savoir que, contrairement à la douleur, le temps n'efface pas le crime.

— Bien sûr, acquiesça Remo, c'était un crime sordide, et plus aucun empereur chinois n'est digne de confiance.

— Exact. Mais il s'agit ici de l'arrière-arrière-grand-père, reprit Chiun. L'empereur avait, comme je disais, un problème. Il souhaitait s'emparer du trésor d'un roi très puissant qui se trouvait au-delà de ses frontières, dont le palais était perché en haut d'une grande montagne. Or, une attaque entraînait inévitablement de lourdes pertes militaires, et l'empereur ne voulait pas décimer son armée. Et comme il avait de nombreux paysans qui, en cette année de grande disette, allaient de toute façon mourir de faim, il demanda si l'assassin le plus illustre et

magnifique, la perfection faite homme, le summum jamais atteint par un mortel, en bref le Maître de Sinanju, pourrait entraîner des paysans pour attaquer le château afin d'épargner ses soldats.

— L'empereur de Chine traita votre ancêtre de « perfection faite homme », demanda Remo incrédule.

— C'est ainsi que l'histoire m'a été rapportée, répondit Chiun.

— Mais vous dites toujours qu'un empereur chinois est synonyme de menteur.

— Même un menteur doit parfois dire la vérité.

« L'empereur voulait que l'assaut soit donné dans le mois, car le roi avait décidé de transporter son grand trésor hors du palais, vers des montagnes encore plus élevées. Mon ancêtre réfléchit longuement. Qu'est-ce qui fait qu'un homme est guerrier et qu'un autre est paysan ? Est-ce les yeux ? Non. Tous les hommes en ont. Est-ce les muscles ? Non. Tous les hommes en ont qui peuvent être plus ou moins rapidement développés. Alors pourquoi faut-il des années pour faire un bon soldat ? Le Maître de Sinanju médita longuement cette question.

« Qu'est-ce qui rend la Maison de Sinanju supérieure aux autres assassins ? Qu'est-ce qui fait de Sinanju la perfection au milieu de l'à-peu-près ? Pourquoi la Maison de Sinanju est-elle vénérée à travers le monde ? »

— Petit père, il n'y a pas plus d'une dizaine de personnes qui de nos jours connaissent la Maison de Sinanju, remarqua Remo.

— C'est ainsi que l'histoire m'a été rapportée !

« Puis un jour le Maître vit un soldat repousser un paysan sur une route. Le soldat était plutôt petit alors que le paysan était grand et fort, mais ce dernier ne se rebella point. C'est alors que le Maître comprit ce qu'il pourrait faire en peu de temps. La différence entre le soldat et le paysan se trouvait dans leur esprit. Uniquement là. Le paysan, sans aucun doute, aurait pu tuer le soldat, mais il ne se voyait pas le faire. Dans son esprit il ne se voyait pas attaquer le soldat.

Le Maître ordonna à des artistes de dessiner le palais du roi et ses abords. Puis il rassembla les paysans et leur parla devant les images. Pendant qu'ils regardaient, il demanda aux artistes de dessiner les paysans en train d'escalader la montagne. Ensuite de les représenter en train de tuer les soldats du roi. Il continua à leur parler jusqu'à ce qu'il puisse lire sur leurs visages qu'ils se voyaient dans leur esprit, accomplissant les actes qu'il leur décrivait. À la fin de la réunion, les paysans étaient non seulement persuadés d'être capables de faire ce qu'on leur demandait, mais qu'ils l'avaient déjà fait.

Ils se mirent donc en route vers les terres du roi qui vivait en haut de la montagne et, chaque jour, au cours de leur marche, ils se chantèrent des ordres et se virent en imagination escaladant la montagne.

Lorsqu'arriva le grand jour, ils approchèrent de la montagne avec l'assurance de vrais soldats, l'escaladèrent et prirent les fortifications perdant seulement quelques hommes. Tout ça grâce au plan du Maître de Sinanju.

Mais lorsqu'ils pénétrèrent enfin dans le château, ils tombèrent à genoux, car ils n'étaient que de simples paysans qui n'avaient jamais pénétré dans un tel lieu. Ils errèrent, effrayés et confus, et furent exterminés par la simple garde du palais, car ils ne s'étaient jamais imaginés à l'intérieur d'un palais. Ils s'étaient arrêtés à la vision de l'assaut ».

« Alors, termina Chiun, étaient-ils entraînés ou non » ?

— Ils l'étaient et ils ne l'étaient pas.

— Exact.

— Par conséquent, ces gens-là sont pareils ?

— C'est ça.

— Mais comment puis-je expliquer cela à Smith ? interrogea Remo, il est déjà suffisamment dérangé.

— Ça lui passera.

— Comment le savez-vous, petit père ?

— Je le sais. N'as-tu pas remarqué ses mains, ses yeux et sa façon de contempler le ciel ?

— Smitty n'a jamais regardé le ciel de sa vie. Il n'a jamais rien fait d'autre que de jouer avec ses ordinateurs. C'est un homme sans âme.

Chiun sourit.

— Peut-être, mais c'est un homme.

— Oh non ! lança Remo, ne me dites pas que c'est son heure de révélation.

— C'est en effet son heure, répondit Chiun. Actuellement il souffre, car la vie est en train de lui apprendre que c'est le début de la fin. Que c'est presque fini et qu'il n'en a jamais vraiment profité. Mais tout ceci passera bientôt, et il retournera à l'illusion qui berce la majorité des hommes : qu'ils ne mourront jamais, et sous l'emprise de cette illusion il redeviendra normal.

— Vous en faites une machine sans cœur.

— En effet, dit Chiun, mais il y a des empereurs bien pires.

Le trottoir se termina derrière la dernière maison, ils continuèrent sur le bord de la route, côte à côte.

L'Américain marchait d'un pas glissant calqué sur celui de l'Oriental, leurs bras et leurs épaules se balançant à l'unisson comme des jumeaux. Ils avançaient sans effort. Ils bifurquèrent sur la droite, empruntant un chemin qui traversait un petit bois de bouleaux et descendait ensuite en pente douce.

— Dites-moi, quelle fut la conclusion de l'assaut du palais ? demanda Remo.

— La fin fut bonne. Le Maître emmena un petit groupe dans la salle du trésor et leur donna des ordres pour l'emporter. Ils redescendirent la montagne et apportèrent leur butin à l'empereur.

— Et les paysans ?

— Ils furent tués.

— Comment pouvez-vous dire qu'il s'agit d'une bonne fin ?

— Parce que l'empereur paya pour les services rendus.

— Puisqu'il était seulement question d'argent, pourquoi le Maître n'a-t-il pas gardé le trésor du roi ?

— Parce que nous ne sommes pas des voleurs ! s'écria Chiun indigné.

— Mais vous avez volé le roi, hurla Remo.

Sur ce, Chiun lâcha une série d'invectives en coréen, Remo en reconnut quelques-unes au passage : idiot, homme blanc, ingrat, ignorant irrécupérable et il termina par un dicton que Remo connaissait très bien : « On peut retirer de la boue d'une rivière, mais on ne peut espérer en faire un diamant. Il faut se contenter d'en faire une brique. »

Une grande clairière s'étendait au devant d'eux. Remo pressa le pas, puis réalisa soudain qu'il était seul. Il se retourna et vit Chiun à soixante mètres derrière lui, arrêté auprès d'un rocher. Remo lui fit signe de la tête pour qu'il le rejoigne, mais le vieil homme ne broncha pas.

— Venez, cria Remo, le terrain d'entraînement doit être un peu plus loin. La fille m'a dit qu'il était au pied de la colline.

Chiun leva un doigt :

— La clairière vers laquelle tu vas n'est pas l'endroit que tu cherches, dit-il, c'est ici.

Remo revint au pas de course et s'arrêta devant le rocher. C'était un simple rocher grand comme deux fois un homme et entouré de terre boueuse comme si le chemin à cet endroit était un peu plus large. Rien de bien particulier.

— Comment le savez-vous ? demanda Remo perplexe.

Chiun désigna du doigt un angle de rocher à hauteur de son épaule, plat et lisse, de la taille d'un couvercle de boîte d'allumettes, comme si quelqu'un avait fait sauter un éclat du rocher à l'aide d'une pierre.

— L'heure est venue de quitter le service de cet empereur, dit Chiun. Viens. Je pourrai trouver du travail pour nous deux. Nous devons partir, il y a toujours du travail pour des assassins. Ne te fais pas de soucis pour ton avenir.

Il approcha son ongle long et effilé de la partie aplatie du rocher et expliqua :

— Ceci indique, pour qui a la chance de le savoir, que l'heure de chercher un autre bienfaiteur à servir a sonné. Laisse l'Amérique à ses problèmes.

Remo sentit son estomac se nouer et la chaleur lui monter au visage.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Jamais je ne désertai lorsqu'on a besoin de moi !

Mais le Maître de Sinanju avait déjà fait demi-tour et contemplait le ciel.

CHAPITRE VII

Henri Pfeiffer remettait en place une étiquette sur le gigot d'agneau dans la vitrine de sa boucherie, de Ballard Street à Seneca Falls, lorsqu'une jeune fille de Patton Collège entra lui annoncer, en souriant, qu'il allait tuer deux hommes.

— Excusez-moi, je n'ai pas bien compris, dit-il avec l'accent guttural de Bremerhaven, en Allemagne, où il était né. Qui êtes-vous ? Et de quoi parlez-vous ?

— Je m'appelle Joan Hacker et je suis en dernière année à Patton. Vous allez éliminer deux hommes pour la Révolution. Vous n'y arriverez peut-être pas, mais vous êtes ce qu'on a de mieux sous la main pour le moment.

— Euh... soyez gentille, asseyez-vous là. Voulez-vous un verre d'eau ?

Henri Pfeiffer essuya ses grosses mains sur son tablier taché et conduisit la jeune fille vers une chaise.

— C'est excessivement simple, reprit Joan Hacker, on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs. Je renonce à un grand amour et ça me fait de la peine. D'ailleurs, je risque même de ne plus jamais rencontrer un homme aussi bien ; mais pour la Révolution, il ne faut pas hésiter !

— Peut-être préféreriez-vous un Alka Seltzer ? Ou de la bière ? Ensuite on appellera l'hôpital, *ja* ?

— *Nein*, répondit Joan Hacker, qui connaissait trois mots d'allemand. Nous n'avons pas le temps. Ils sont le long du canal maintenant, il vous sera donc facile de vous mettre à couvert avant qu'ils ne rejoignent la route. C'est moi qui les ai envoyés là-bas. Je veux dire que c'est moi qui ai fait le plus gros boulot. Je vous en aurais parlé avant, mais il ne fallait pas vous laisser le temps de réfléchir. Il fallait attendre qu'ils arrivent. Nous vous couvrirons, vous devriez en être reconnaissant.

— Petite fille, irez-vous à l'hôpital si je l'appelle ?

— Non, Capitaine Gruenwald. Capitaine S.S. Oskar Gruenwald, je n'irai pas à l'hôpital, je vous attends ici.

Le sang se retira du visage du boucher de Ballard Street. Il reprit son équilibre en s'agrippant au comptoir.

— Petite fille, savez-vous de quoi vous parlez ?

— Oui, Capitaine, je le sais. Vous étiez très beau dans votre uniforme de S.S. Ce n'est pas grave, ça ne me gêne pas que vous ayez été un nazi. Nous ne sommes plus contre les nazis, depuis Israël et tout ; le nazisme n'était au fond qu'un genre de colonialisme. L'Amérique est bien pire.

On ne l'avait pas appelé Oskar Gruenwald depuis cette journée d'hiver 1945 lorsque, revêtu d'un uniforme de la Wehrmacht pris sur un sergent mort, il se rendit à une patrouille anglaise, dans la banlieue d'Anvers.

Il se leva et verrouilla la porte de son magasin, puis se tourna vers la jeune fille et lui dit :

— Mademoiselle, laissez-moi vous expliquer.

— Nous n'avons pas le temps, répliqua Joan Hacker, et ne faites pas de bêtises, s'il m'arrive quoi que ce soit, votre femme et vos enfants vont payer.

— Mademoiselle, reprit Gruenwald laissant tomber sa lourde carcasse sur une chaise, à côté de la jeune fille, vous n'avez pas l'air d'une personne cruelle, vous n'avez jamais tué personne, n'est-ce pas ?

— La Révolution ne me l'a pas encore demandé, mais ne croyez pas que je me défilerais !

— Mademoiselle, j'ai vu des corps entassés les uns sur les autres, jusqu'à former de vraies collines. Des femmes avec leurs enfants morts de froid dans des tranchées. J'ai parcouru des champs où la terre était imbibée du sang de gens qu'on enterrait vivants. C'était horrible. Prendre tout cela à la légère, comme s'il ne s'agissait que d'une médecine sociale, est une injure à toute la souffrance de l'humanité. Écoutez-moi, s'il vous plaît, vous avez découvert mon secret, mais ne salissez pas vos mains avec le sang. C'est terrible, cette tuerie.

— Votre cas particulier est sans intérêt, rétorqua Joan Hacker ; non seulement nous connaissons votre identité secrète, qui intéresserait certainement le gouvernement d'Allemagne fédérale, mais nous savons également que votre fils et vos petits-enfants sont actuellement à Buenos Aires, et qu'ils ne seraient certainement pas beaux à voir si une bombe explosait dans leur salon. D'un autre côté, si vous faites ce qu'on vous demande pour la Révolution, tout sera oublié.

— Comment puis-je vous faire comprendre ? Je ne tuerai plus jamais, insista Gruenwald tout en sachant qu'une fois encore il était acculé au meurtre.

La première fois que cela lui était arrivé, il ne savait pas ce qu'il

faisait. Il avait dix-sept ans et son pays avait un chef qui leur promettait une nouvelle prospérité et un nouvel orgueil national. Il y avait des défilés militaires avec de la musique, et Oskar s'enrôla dans les Waffen S.S. C'est vrai qu'il avait fière allure dans son uniforme. Il était mince, blond, avec de belles dents régulières. Quand il eut vingt ans, c'était déjà un vieillard et un assassin. Oskar faisait creuser des tranchées qu'il remplissait avec ceux-là mêmes qui venaient de les creuser. Oskar fit brûler des églises remplies de fidèles. Et ce qui arrive pratiquement à tous ceux qui s'adonnent aux exécutions massives, lui arriva aussi, il ne se soucia plus de sa propre vie et commença à prendre d'incroyables risques. C'est ainsi qu'il devint capitaine et fut ensuite muté dans un corps d'élite. Plus tard il comprit que ceux qui tuaient gratuitement ne cherchaient que leur propre mort, et qu'on les considérait à tort comme des individus courageux. De nombreuses années plus tard, lorsqu'il eut réussi à se construire une nouvelle vie et qu'il regardait l'horreur des massacres collectifs qu'il avait derrière lui, il sut qu'il ne ferait plus jamais de mal à qui que ce soit. C'est très difficile de se pardonner à soi-même, mais en travaillant avec des enfants et en dédiant une grande partie de son temps à ceux qui ont besoin d'aide, peu à peu il est possible de redevenir humain et de réapprendre à construire et à aimer. Tout au long de ces dernières années, une chose le rassurait : la folie meurtrière de la Seconde Guerre mondiale ne se répéterait pas. Mais à son grand désarroi, Oskar Gruenwald vit le délire renaître comme une maladie latente qui, à nouveau, explose à la surface.

Beaucoup de gens, dont la plupart bénéficiaient d'un certain niveau d'éducation, avaient oublié la Seconde Guerre mondiale, et, par le simple jeu de l'esprit, étaient arrivés à la conclusion qu'un bombardement militaire qui tue mille personnes en dix jours est pire qu'une guerre qui en massacre cinquante millions.

Le plus grand holocauste de l'histoire est oublié, car il a eu lieu il y a plus d'un quart de siècle. Les nouveaux nazis ont jailli, ils appellent leur race supérieure « les libérés » et leur nouvelle guerre « la Révolution ». Leur stupidité est à pleurer.

— Petite fille, dit Oskar Gruenwald à l'adolescente hardie qui menaçait la vie de ses enfants, vous croyez bien faire, vous pensez améliorer les choses en tuant. Mais je vous le dis par expérience, vous ne ferez que massacrer ; moi aussi j'ai cru que j'améliorerais le monde et je n'ai fait qu'assassiner.

— Vous n'aviez pas pris conscience des choses, répliqua Joan Hacker, certaine de sa grande sagesse.

— Si. À l'époque nous appelions ça des rallyes, répondit tristement

Oskar Gruenwald. Dès que vous tuez pour d'autres raisons que pour protéger votre vie, dès que vous tuez pour un soi-disant nouvel ordre social, vous ne débouchez que sur la folie.

— Je ne peux pas vous raisonner, s'énerva Joan Hacker, souhaitant que ses amis soient là pour l'aider à discuter. Allez-vous faire ce qu'on vous demande ou allez-vous laisser tuer vos enfants et petits-enfants ?

Oskar Gruenwald baissa la tête. Son passé le submergeait à nouveau.

— D'accord, *Gauleiter*, dit-il, faisant allusion à un vieux grade nazi désignant les officiers politiques, je ferai ce que vous demandez.

— Qu'est-ce qu'un *Gauleiter* ? demanda Joan Hacker.

Oskar Gruenwald se mit à rire et à pleurer en même temps.

CHAPITRE VIII

Remo était stupéfait et furieux. Son regard allait du petit morceau de rocher aplani à Chiun. Ce qui le mettait en colère, c'était la confiance avec laquelle Chiun s'attendait à ce que Remo comprenne instantanément pourquoi ils devaient prendre la fuite. Chiun refusait de s'expliquer. Il se tourna vers Remo et comme s'il lisait dans ses pensées, lui dit :

— Je suis professeur et non nourrice. Tu as des yeux et tu ne sais pas voir. Tu as un cerveau, mais tu ne sais pas penser. Tu contemples l'évidence et tu demeures là comme un enfant bredouillant, demandant pourquoi nous devons fuir, et pourtant je t'assure que tu sais.

— Et, moi, je vous dis que je ne sais pas !

— Frappe le rocher, enlève un morceau.

Remo frappa avec le tranchant de sa main et détacha un fragment qui tomba au sol. Chiun lui montra de la tête l'endroit sur le rocher qu'il venait de frapper. Il était aussi lisse que celui qui l'avait au départ tellement surpris.

— Alors ! dit Chiun avec un air d'indulgence envers la stupidité de Remo, maintenant tu comprends ?

— Non, rétorqua Remo entre ses dents.

Chiun fit demi-tour et redescendit le chemin, marmonnant en coréen. Remo, qui saisit quelques paroles au vol comprit qu'il était encore question de l'impossibilité de transformer de la boue en diamant. Il lui emboîta le pas.

— Je ne pars pas, petit père, un point c'est tout.

— Oui, je sais, tu aimes l'Amérique. L'Amérique qui a été si bonne pour toi, qui t'a appris les secrets de Sinanju, qui a dédié ses meilleures années pour te hisser à un niveau que jamais aucun Blanc n'a pu atteindre. Seule une poignée d'hommes au cours de l'histoire ont été aussi doués que toi, et que fais-tu ? Tu aimes l'Amérique et non le professeur qui t'a révélé ton art. Qu'y puis-je puisque c'est ainsi ? Je ne suis pas blessé. Éclairé seulement.

— Il n'est pas question de savoir si c'est vous ou mon pays que j'aime, petit père, vous avez tous deux ma loyauté.

— Ça, c'est ce qu'on raconte à sa femme ou à sa concubine, pas au Maître de Sinanju.

Remo allait se lancer dans une explication lorsque Chiun leva une main squelettique :

— As-tu déjà tout oublié ?

Remo remarqua alors qu'en bas du chemin régnait un silence anormal. Qu'est-ce qui pouvait bien provoquer cette étrange pesanteur ? Ça se situait autour d'un buisson à une cinquantaine de mètres. Chiun fit comprendre qu'il l'attendrait ici même, laissant Remo faire le tour par-derrière. Remo savait que, pendant ce temps, Chiun ferait semblant d'avancer tout en ne bougeant pas, de pénétrer dans le buisson sans y aller, absorbant ainsi totalement l'attention de ce qui se dissimulait derrière les fourrés.

Remo se déplaça facilement vers la droite, aussi silencieusement qu'un soupir matinal, sauta des rochers, retombant sans faire craquer les brindilles ou bruisser les feuilles. Il ne se sentait pas très à l'aise dans la forêt, car comme les vrais assassins, c'était un homme de la ville, et c'était là que vivaient ses cibles. Remo perçut un éclair de chemise blanche à travers des branches. Il poursuivit son mouvement d'encerclement et distingua bientôt le haut d'un crâne rougeâtre et chauve, une nuque épaisse. La culasse d'un fusil appuyait contre une bajoue cramoisie, le canon visant le kimono à cinquante mètres. Remo s'approcha de l'homme. Ce dernier enfonça un genou dans la terre humide. La position n'était pas mauvaise pour tirer, mais encore meilleure pour perdre un doigt.

Oskar Gruenwald ne pensait pas à ses doigts pendant qu'il s'efforçait de centrer sa cible. Il se demandait pourquoi cela lui était si difficile. Il n'avait pas oublié ce qu'on lui avait appris, même après un quart de siècle. À l'époque de son entraînement, on lui répétait inlassablement que si l'on se trouve face à deux hommes, il faut d'abord choisir celui qui se trouve le plus en retrait : bang... les deux balles suivantes étant réservées à la cible la plus proche et, enfin, la quatrième est destinée à achever celui qui a été touché en premier.

Pour sa première journée d'apprentissage, son instructeur l'avait emmené à la sortie d'un petit village. Oskar s'était trompé, il avait tiré sur le premier des deux hommes qui revenaient du marché, le second avait eu le temps de s'enfuir. C'est alors que l'instructeur lui avait dit :

— Vois-tu, tu as commis deux erreurs, car non seulement tu as permis à l'un des deux de s'enfuir, mais tu t'es arrêté pour réfléchir. Tu ne dois jamais réfléchir, mais préparer ton tir à l'avance, comme ça il ne te reste plus qu'à viser.

Par la suite, cela avait très bien marché, aussi bien en Russie qu'en Pologne. Même de retour en Allemagne, jusqu'à sa dernière journée en uniforme de la Waffen SS avant de changer de tenue et de nom.

Maintenant ça ne marchait plus du tout. Il avait bien deux cibles, l'Américain et l'Oriental. Il allait donc tirer sur l'Oriental, mais voilà que cet idiot semblait quitter le chemin ; non, il reculait, et voici que de nouveau il avançait.

Mein Gott, que faisait-il ? Puis plus d'Américain, mais où était-il passé ? Et merde ! Il abattrait l'Oriental et s'occuperait ensuite de l'Américain. Il reprit son sang-froid, retrouvant ses réflexes de vieux professionnel.

Juste lorsqu'il s'apprêtait à appuyer sur la détente, il constata que ça lui était impossible. Il n'y avait plus d'index, seulement un moignon sanguinolent. Même pas de douleur, tout simplement plus de doigt.

— Salut, je vous serrerais bien la main, mais, vu les circonstances..., lança Remo en lui tendant un doigt. Il est à vous ?

— Aaah, hurla l'ancien capitaine Oskar Gruenwald, ressentant soudain une immense douleur.

— C'est bon. Si tu ne veux pas que je te dépèce petit à petit, dis-moi qui t'a envoyé.

Le tireur contempla son index droit qui reposait maintenant dans la paume de sa main gauche.

— Dépêche-toi, je n'ai pas beaucoup de temps.

— Une fille, une folle. C'est pas de sa faute.

— Son nom ?

— Je sais que vous allez la tuer, et il y a déjà eu assez de morts.

— Son nom, répéta Remo.

Gruenwald tenta de saisir son fusil de sa main gauche, mais déjà cette dernière ne lui obéissait plus. Il n'avait même pas vu l'Américain frapper. Le coup avait été plus rapide que l'éclair.

— Le nom de la fille ?

— Joan Hacker, répondit Oskar Gruenwald. Mais s'il vous plaît, ne la tuez pas.

— Je ne tue que si c'est nécessaire.

— Quand on commence, on finit par ne faire plus que ça.

— Peut-être pour vous qui êtes amateur. C'est pour cela que vous êtes très dangereux.

— Je n'étais pas amateur, protesta vivement Oskar Gruenwald,

puis il se présenta : capitaine Oskar Gruenwald de la Waffen S.S.

— Eh bien, je suis sûr que vous étiez un excellent Waffen machin chose, répondit Remo sur un ton apaisant, tout en l'assommant d'un coup sur la tête.

Chiun passa à côté de Remo en silence, jetant un vague coup d'œil au gros corps qui s'étalait sur le sol humide. Le coup sur la tête avait dû être parfaitement exécuté sinon son Maître n'aurait pas manqué de faire une réflexion, songea Remo.

— D'abord un gros ensuite un maigre, dit Chiun, puis les animaux morts, et tout mon travail pour rien à cause de ton impatience.

— Ah, maintenant je comprends tout ! C'est clair comme de l'eau de roche ! D'abord un gros ensuite un maigre, puis les animaux morts, et tout votre travail pour rien. Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt au lieu de parler par énigmes ?

— Même le lever du soleil est une énigme pour un inconscient, répliqua Chiun, maintenant viendra le maigre.

— Bien sûr, le maigre, répéta Remo, que peut-il y avoir d'autre après le gros ! Même moi j'aurais pu vous dire ça, le maigre ! C'est l'évidence même !

CHAPITRE IX

— Tu ne me trouves pas trop maigre ? demanda Rodney Pintwhistle surpris.

Joan Hacker ne le trouvait pas maigre. À son goût, il était même séduisant, car elle n'aimait guère les paquets de muscles, mais préférait les hommes minces et souples.

— Vraiment ? dit Rodney Pintwhistle dont le visage dévoré par l'acné juvénile rougit violemment. Tu ne me trouves vraiment pas trop maigre ? redemanda-t-il en bombant un torse pratiquement inexistant.

— Je vais te montrer ce que j'en pense, répliqua Joan Hacker, monte dans ma chambre, tu verras.

Rodney Pintwhistle s'étrangla sur son milk-shake à la fraise. Sa principale activité sexuelle se limitait à la masturbation en solitaire, tout en rêvant que des filles comme Joan Hacker l'invitent dans leur chambre. Son hoquet sonore attira l'attention de toute la cafétéria. Un garçon vint lui taper dans le dos pour l'aider à reprendre son souffle.

— Allez, Rodney, on fout le camp d'ici, lança Joan en se levant, faisant ainsi trembler sa poitrine appétissante.

— Je ferais peut-être bien de prendre un autre milk-shake.

— Tu ferais mieux de venir avec moi, répliqua Joan lui agrippant le poignet au passage.

Elle le tira, et il se décida à la suivre.

À mi-chemin vers les dortoirs, Rodney suggéra de faire plus ample connaissance au préalable.

— Je connais la meilleure façon d'apprendre à se connaître, répondit Joan qui le traînait toujours par le poignet.

Peut-être pourraient-ils s'arrêter dans un coin et parler plus longuement, insista Rodney.

— Il est plus agréable de parler après, dit Joan.

Rodney se souvint subitement qu'il avait un cours.

— Tu n'as qu'à sécher !

Rodney ne pouvait vraiment pas, car il l'avait déjà raté deux fois, et une troisième fois risquait de lui donner une note en dessous d'un B ce qui l'empêcherait d'être sur la liste des meilleurs élèves de l'année.

— T'as jamais été sur la liste de toute façon, lança Joan.

Oui, mais cette année Rodney avait une chance, sans rire. Il suivait des cours plus faciles et pouvait espérer y arriver. Cela lui tenait vraiment à cœur de figurer au moins une fois sur cette fichue liste. Au fond, c'était ça qu'il désirait réellement.

— T'es qu'un sale dégonflé, lui répliqua Joan, car s'il y avait une chose qui la mettait en colère, c'était la faiblesse des autres.

Ça réveillait la tigresse qui sommeillait en elle et qui se rendormait lorsque quelqu'un prenait la direction des événements. Elle entraîna Rodney dans le bâtiment des dortoirs, puis le poussa dans les escaliers qui menaient à sa chambre, deux étages plus haut. Sa camarade de chambre était assise sur son lit, à poil sous un long tee-shirt.

— Dehors, lui lança Joan avec beaucoup d'autorité.

Étonnée, la jeune fille sursauta, n'ayant jamais vu la tigresse en Joan. Elle se leva et se retira après s'être excusée d'avoir été là. Joan ferma la porte à clé, et Rodney se mit à rire nerveusement tout en reculant vers la fenêtre. Joan avança vers lui, et Rodney protégea, immédiatement son bas-ventre d'une main. La tigresse la lui retira violemment et se mit à le caresser, puis elle l'embrassa dans son cou squelettique. Rodney gémit, ça le chatouillait. Joan attira contre elle la tête du garçon et envahit sa bouche tout en lui massant la nuque d'une main et l'entrejambe de l'autre. Elle le manipula et le travailla jusqu'à ce qu'il soit prêt puis l'attira vers le lit. Ce fut terminé en moins de deux. Se laissant retomber sur lui, elle roucoula :

— Tu es magnifique, Rodney.

Rodney lui jura qu'il ne l'avait absolument pas fait exprès et en conclut que, chez lui, c'était inné.

— Tu plaisantes ! T'as dû avoir des milliers de femmes.

— Non, non, pas vraiment ; Joan le croirait-elle s'il lui disait qu'elle était la première ?

— Non je ne te crois pas ! Tu es tellement merveilleux. Mais tu ne m'aimes pas, ajouta-t-elle d'un ton triste.

Rodney ne ressentait pas de tendresse particulière pour cette séduisante jeune fille qui venait de réaliser ses fantasmes, mais, accusé de ne pas l'aimer, sa réaction fut instinctive et immédiate :

— Ce n'est pas vrai ! Je t'aime !

— Non, tu ne m'aimes pas.

— Si, je t'aime. Je te trouve... super, insista Rodney.

— Si tu m'aimais, tu me protégerais.

— Mais je te protégerai.

— Non ! Il n'y a que mon corps qui t'intéresse. Tu m'exploites.

— C'est faux, je te protégerai !

— C'est vrai Rodney ? Dis, tu me le promets ? Tu me mènes pas en bateau, dis ?

Rodney était tout à fait sérieux et se sentait lié par sa promesse. C'est ainsi que ce même Rodney Pintwhistle, qui était dispensé de gym pour cause d'asthme, de bronchite chronique, d'anémie et pour ce qu'un des profs de gym résuma comme une « étonnante absence totale de coordination », se retrouva en fin d'après-midi devant la porte d'une chambre d'hôtel menaçant d'un couteau le plus grand exécuter secret de l'Amérique et son Maître, le plus grand assassin jamais vu sur terre.

Rodney s'en prit d'abord au plus vieux qui paraissait plus faible.

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça ? lui hurla Rodney tout en agitant violemment le couteau en direction de l'Oriental en kimono.

— Ma chambre d'hôtel, répondit ce dernier. Veuillez avoir la gentillesse de me laisser passer.

— Pas question, vieux.

— Vous aurais-je offensé ? demanda Chiun.

— Ouais. Vous ennuyez Joan Hacker. Si vous n'arrêtez pas tous les deux je... je serai obligé de me servir de ça.

— Nous promettons d'arrêter, répondit le Maître de Sinanju.

— Ah ! Êtes-vous sincère ?

— Oui.

— Et votre copain ?

— Il le promet aussi.

— Dans ce cas, je suppose que l'affaire est réglée. Vous n'êtes pas aussi terribles que ça.

— Où est Miss Hacker ? demanda Remo.

— Ça ne vous regarde pas, répliqua Rodney, puis prenant le plus jeune en pitié, il ajouta : je veux dire qu'elle est sur le campus. Vous allez la laisser tranquille, n'est-ce pas ?

— Ai-je vraiment l'air de quelqu'un qui irait là où il n'est pas invité ?

Rodney dut reconnaître que non. Il retourna au campus sur un

nuage. Il était le nouveau Rodney Pintwhistle, un amant hors classe, un homme devant qui les femmes fondaient et les hommes pliaient.

Joan fut toute surprise de le revoir.

— Rodney, mais qu'est-ce que tu fais ici ? s'écria-t-elle alors qu'il pénétrait dans sa chambre.

— Je suis venu te rassurer. Ces deux types ne t'ennuieront plus.

— L'Oriental et le beau mec ?

— Il est pas si beau que ça.

— Tu es sûr d'avoir eu les bons ?

— Certain. Ils se sont d'ailleurs excusés.

Il enfonça ses mains dans ses poches, attendant une manifestation de gratitude. Joan Hacker bondit de son lit et lui assena un coup violent à la tempe. Rodney partit en arrière, culbuta contre une chaise et se retrouva assis par terre, tenant sa tête à deux mains.

— Tu vas voir, hurla Rodney, je vais tout raconter, que tu m'as donné un couteau et que tu m'as demandé de menacer quelqu'un, renifla-t-il.

— Tu m'as menti, minable, cria Joan le bourrant de coups de pied.

— C'est pas vrai, j'ai pas menti. Ils se sont excusés.

— Tu les as même pas vus, sale menteur !

— Arrête de me taper dessus, j'ai les os fragiles.

— Te frapper ? Je vais t'arracher le cœur si tu parles. Tu verras, ça sera ta fête.

Rodney promit de se taire. Le gars qui avait fait reculer le Maître de Sinanju et l'implacable jura de tenir sa langue si, en échange, Joan arrêta de le tabasser.

CHAPITRE X

Joan Hacker avait peur. Elle se traînait vers le stade de football comme un gosse qu'on a envoyé se coucher.

Elle estimait que ce n'était pas de sa faute. Honnêtement, Rodney était le seul type vraiment maigre qu'elle connaisse. Elle ne pouvait tout de même pas deviner qu'il reviendrait avec une histoire aussi ridicule. Elle avait fait tout son possible. D'ailleurs l'Allemand, lui, s'était comporté comme prévu. Tout le monde ne parlait que de ce pauvre Henry Pfeiffer attaqué par un étrange animal, qui lui avait arraché les doigts avant de lui fracturer le crâne. Toute la ville était au courant, or elle n'en avait soufflé mot à personne. Elle avait suivi les instructions à la lettre. On ne pouvait pas lui reprocher de ne pas avoir fait de son mieux.

Joan Hacker s'arrêta devant l'imposante structure en béton habituellement si bruyante les samedis après-midi en période de match. Le silence qui régnait aujourd'hui rendait impressionnant cet endroit pourtant familier.

Tout ce qu'on lui avait demandé, elle l'avait exécuté, et voilà qu'à cause de cette lavette de Rodney Pintwhistle elle ne pourrait probablement plus participer activement à la Révolution. C'était franchement déprimant, et dire que ce n'était même pas de sa faute. Elle sortit une petite boîte en métal de la poche de son imperméable, l'ouvrit, en retira une pincée de poudre blanche qu'elle déposa dans sa paume droite. Elle pris à fond. Une sensation de brûlure lui indiqua qu'elle avait inspiré un des cristaux de cocaïne avec la poudre. Ses yeux se mouillèrent. La douleur se dissipa peu à peu pour être remplacée par une nouvelle ardeur, un nouveau courage. Elle franchit résolument l'entrée principale et traversa l'arcade déserte vers le terrain. Il ne fallait pas se laisser abattre.

Joan pénétra dans la lumière du stade. Ses pas crissèrent sur la piste. Elle le repéra sur sa gauche. Ce n'est vraiment pas l'endroit idéal pour une réunion révolutionnaire, pensa-t-elle. La forêt près du canal, c'était beaucoup mieux, ou même une voiture au fond d'une impasse. Tout, mais pas ici. S'il pouvait commettre des erreurs aussi flagrantes, il ne pouvait pas lui en vouloir pour Rodney. D'ailleurs elle ne le trouvait guère aimable pour un homme du Tiers monde. Il s'était même emporté lorsqu'elle lui avait demandé s'il était vietnamien.

— Salut, euh, j'ai des nouvelles... pas très bonnes, hasarda Joan

lorsqu'elle eut rejoint l'individu.

Il était légèrement plus petit qu'elle, au type asiatique et aux yeux noisette. Il portait un costume d'homme d'affaires foncé, une chemise blanche et une cravate noire. Il avait tout du petit revendeur de machines à calculer japonais, sauf qu'elle éviterait de dire qu'il était japonais parce que, ça aussi, l'avais rendu fou furieux. L'homme lui fit un signe de la tête.

— J'ai bien essayé, mais si ça a loupé, j'y suis pour rien.

Le visage de son interlocuteur demeura impassible.

— Honnêtement, c'est pas ma faute, j'ai trouvé un maigre comme vous me l'aviez demandé. Le gros, lui, a très bien marché, il s'est attaqué aux deux réactionnaires à l'endroit même que vous m'aviez dit de lui indiquer, vous savez, là où nos frères d'armes se sont entraînés.

— Ils arrivaient ou ils repartaient ? demanda l'Oriental d'une petite voix glaciale.

— Ils repartaient puisque Gruenwald, ou Pfeiffer, comme vous voulez, les a rejoints après.

— Bien, dans ce cas ils ont vu le rocher.

Joan Hacker sourit.

— J'ai donc bien agi ?

— Comme une vraie révolutionnaire, répondit l'Oriental, lui adressant un sourire qui pour Joan avait plutôt l'air d'une grimace de dédain que d'encouragement.

Mais avec le Tiers monde c'est difficile à dire.

— Ensuite, j'ai recruté le garçon le plus maigre de tout le campus, il m'avait promis d'aller les menacer. C'est vrai, je vous le jure.

L'Oriental approuva de la tête.

— Puis il est revenu sans la moindre égratignure. Il m'a menti en me disant qu'ils s'étaient excusés.

— Vous avez très bien fait, dit l'Oriental.

— C'est vrai ? s'exclama Joan tout étonnée. J'ai cru qu'il ne les avait même pas approchés, puisque même moi je peux le mettre K.O., alors pourquoi les autres se sont-ils excusés ?

— Pourquoi pas, mon enfant ? Pardon, mon héroïne révolutionnaire. Le typhon déracine des arbres et ébranle des rochers, mais ne fait aucun mal à l'herbe.

— C'est de Mao ?

— Non, le Chinois n'a pas dit ça. Vous êtes une grande

révolutionnaire et, comme il reste encore des choses à faire, vous allez m'aider. Mais encore une chose, si le vieillard ou le jeune Américain viennent vous voir, vous devez leur dire que les animaux morts viennent ensuite.

— « Les animaux morts viennent ensuite », répéta consciencieusement Joan. Je ne comprends pas ce que ça signifie.

— C'est révolutionnaire, expliqua l'Oriental. Un bon révolutionnaire ne pose jamais de questions, il ne pense qu'à aider la cause.

— Mais pourquoi ne s'en débarrasse-t-on pas tout simplement ? demanda Joan.

— Parce qu'il est écrit que tout doit être tranquille lorsque rugit le typhon.

— Je sais que je ne dois pas poser de questions, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous avez fait du bon travail, je vais donc vous expliquer. Le typhon qui vient d'arriver est dangereux dans une rue, une chambre ou un immeuble, c'est pourquoi nous sommes actuellement dans un espace ouvert en plein soleil. Lorsqu'on parle à notre typhon on ne lui envoie pas un télégramme, on ne lui écrit pas une lettre, on ne lui téléphone pas. On s'adresse à lui de manière à ce qu'il comprenne en lui montrant les signes du passage d'un autre typhon, comme par exemple un éclat de rocher qui ne peut être obtenu que d'une façon précise. Ensuite on lui envoie un gros et un maigre pour montrer que les poids extrêmes ne sont pas un problème. Ils représentent également une sorte d'offrande.

— Et les animaux morts ? demanda Joan.

— Ça demeure un secret, répondit l'Oriental avec son sourire de supériorité, un secret révolutionnaire.

— Et je partage un vrai secret, avec un vrai révolutionnaire ! C'est plus de la plaisanterie maintenant, je suis vraiment dans le coup n'est-ce pas ?

— Oui, vous êtes vraiment dans le coup, confirma l'Oriental serein et distant.

CHAPITRE XI

C'est dans une vaste propriété bordant le détroit le Long Island que se trouve le sanatorium de Folcroft qui, pour tous les gens qui y travaillent, à l'exception de son directeur, le docteur Harold Smith, est un grand complexe de recherches médicales.

Assis derrière la console de son terminal d'ordinateur, le docteur Smith réfléchissait. En appuyant sur les touches du clavier, il pouvait faire apparaître toutes les données stockées sur n'importe quel crime, national ou international, qui risquait de mettre en danger la liberté constitutionnelle des États-Unis. En décrochant son téléphone, il pouvait déclencher un gigantesque déploiement d'agents afin de rassembler une multitude d'informations pour CURE, une organisation dont ils ne connaissaient même pas l'existence. Mais aujourd'hui que faire ? Smith ne savait pas sur quel bouton appuyer ni qui appeler. Il était perplexe. Allait-il bien ? Hier il avait lancé un cendrier à la tête de sa secrétaire et, chaque fois que Remo l'appelait, il devait le rassurer au sujet de sa santé. Et voilà qu'aujourd'hui Remo avait mis en question le bien-fondé de son action indépendante sur le campus de Patton Collège.

— Nom d'un chien, Smitty, pourquoi ne pouviez-vous pas attendre ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

C'était pourtant simple ; il n'avait pas pu attendre. Le monde était sur le point de franchir un pas décisif vers la paix en signant un accord antiterroriste. Il était donc essentiel qu'aucun nouvel acte de terrorisme ne vienne remettre les préliminaires d'accord en question. Smith, au nom de tout ce qu'il savait, de tout ce qu'il aimait, se devait d'assurer que la paix règne en ce bas monde.

Remo lui avait ensuite rapporté l'énigme. Ça venait évidemment de Chiun qui s'exprimait souvent de cette façon. Mais cette fois-ci c'était vraiment obscur : « Quand passe un typhon, l'autre demeure silencieux. » Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ?

Un téléphone sonna sur son bureau. Smith décrocha et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

— Oui, Monsieur le Président, dit-il.

— Les félicitations sont-elles à l'ordre du jour ? demanda la voix familière.

— Pourquoi, Monsieur le Président ?

— Votre homme spécial a-t-il remonté la filière des terroristes ?

— Oui, Monsieur le Président. Mais nous n'avons probablement pas pour autant éliminé la cause. Nous ne sommes peut-être qu'en période d'accalmie.

— Que voulez-vous dire ?

— On m'a fait savoir qu'il n'y aurait pas d'autres activités terroristes pour le moment parce que... Quand passe un typhon, l'autre demeure silencieux.

Il y eut une pause à l'autre bout de la ligne, puis la voix reprit :

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, Monsieur le Président. Mais ça vient d'un de nos hommes qui connaît bien ces choses-là.

— Hmmm. Bon, de toute façon nous avons une trêve ?

— Oui, Monsieur le Président, j'en ai l'impression.

— Je vais en informer notre négociateur. Il ne reste que quatre jours avant la réunion antiterroriste de l'ONU. Avec un peu de chance, ce sera une affaire vite réglée et l'espace aérien retrouvera sa sérénité.

— Oui, Monsieur le Président.

Ils raccrochèrent simultanément.

*

* *

Le colonel Anderson fut accueilli chaleureusement, à bord du contre-torpilleur de la marine américaine, par le colonel Huang et le colonel Petrovich qui le félicitèrent.

Anderson déposa sa mallette sur le feutre vert de la table de conférence et serra longuement les mains tendues.

— Nous réglerons les derniers détails aujourd'hui, dit-il, puis nous vérifierons la formulation exacte avec nos gouvernements respectifs. Après-demain nous nous retrouverons pour mettre la dernière touche.

— Il n'y aura plus aucune difficulté maintenant que cette nouvelle force terroriste est démasquée, expliqua Petrovich.

— En effet, confirma Huang.

Anderson soupira, puis plongeait son regard dans ceux de ses interlocuteurs.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que nous l'avons démasquée ?

Petrovich répondit en souriant :

— Ne jouez pas au plus fin avec nous. Vos gens les ont anéantis. C'était d'ailleurs probablement la première fois que vous appliquiez vos nouvelles méthodes. Nous avons nos sources.

Huang approuva de la tête.

— Dites-nous comment vous avez fait, insista-t-il.

— Me croiriez-vous si je vous disais que je ne sais pas ? demanda Anderson.

— Non, rétorqua Petrovich, pas une seconde.

— Je pourrais à la rigueur soupçonner que vous êtes sincère, dit Huang, mais je n'en croirais pas un mot.

Anderson haussa les épaules.

— Dans ce cas, laissez-moi vous raconter quelque chose que vous ne pourrez croire. Mes supérieurs m'ont chargé de vous rapporter ceci afin que vous compreniez mieux ce à quoi nous sommes confrontés. La force terroriste est actuellement en période de latence parce que quelque chose qui lui est similaire est entré en action. Ce n'est pas tout. Ne riez pas. Voici ce qu'on m'a dit : « Quand passe un typhon, l'autre demeure silencieux. »

Petrovich s'esclaffa bruyamment, tapant sur la table dans sa joie. Il se tourna vers Huang et vit que le colonel ne souriait même pas.

— Vous avez bien utilisé l'image de typhon silencieux ? demanda doucement ce dernier.

Anderson approuva et ne put s'empêcher de sourire. Mais Huang, lui, ne souriait pas. Ils terminèrent les derniers points techniques, se serrèrent la main en se félicitant mutuellement et se séparèrent en promettant de se retrouver le surlendemain avec les textes définitifs.

Huang restait préoccupé. Il prit un avion pour le Canada où il devait rencontrer des dirigeants de son pays. Au cours du vol il se lança dans des spéculations sur l'avenir de sa carrière. Pouvait-il se permettre de rapporter à ses supérieurs un vieux conte de fées remontant à l'époque de la Chine impériale ? Huang n'était pas, à cause de ses origines, au-dessus de tout soupçon. Il serait dangereux pour lui de rappeler comment les empereurs s'y prenaient pour faire régner la crainte au sein de leurs armées.

Son regard se perdit dans l'immensité bleue. « Quand un typhon passe, l'autre demeure silencieux », se répéta-t-il. Oui c'était bien ça. Il s'en souvenait très clairement.

Il existait un village en Corée d'où provenaient les plus grands assassins du monde. Ceux-là mêmes à qui les empereurs chinois confiaient leurs armées. De tout temps la coutume chinoise a voulu

que d'autres se battent pour eux. Les empereurs jouaient leurs ennemis les uns contre les autres et recrutait des professionnels qui savaient qu'une autre force les détruirait s'ils échouaient. Mais comment s'appelait donc ce village ? Il se situait dans la partie alliée de la Corée, sur la mer, face à la Chine. Ah oui : Sinanju ! C'était bien ça. Les grands assassins de Sinanju.

Son grand-père avait été le premier à lui parler de Sinanju dans son enfance. Huang se souvenait lui avoir demandé ce qui se produirait si un assassin de Sinanju s'en prenait à un de ses concitoyens. Son grand-père lui avait alors répondu : « Quand un typhon passe, l'autre demeure silencieux. »

Le jeune Huang avait réfléchi un moment puis avait demandé ce qui se passerait si l'autre typhon ne demeurerait pas silencieux.

— Dans ce cas, éloigne-toi bien des animaux morts, car aucun mortel ne peut survivre à un tel holocauste, avait répondu son grand-père.

Huang se plaignait de ne pas comprendre. Pour toute explication, son grand-père lui avait dit :

— C'est écrit.

Bien sûr, son aïeul, oppresseur de paysans et ennemi du peuple, avait tout intérêt à propager des mythes réactionnaires.

Aujourd'hui, les masses laborieuses ont tué les vieux mythes pour faire place à une nouvelle Chine dont le colonel Huang faisait partie. Mais le colonel Huang ne put s'empêcher de penser combien de mystères demeuraient au-delà de la portée du petit livre rouge du grand Timonier.

CHAPITRE XII

— Regardez-moi ce bordel ! C'est incroyable !

La jeune rousse aux formes rebondies, vêtue d'un seul tee-shirt décoré d'un grand Mickey, était au bord des larmes. Remo contempla donc la chambre qui était en effet sens dessus dessous. Des pages arrachées jonchaient le sol et le bureau. Les livres mutilés recouvraient le lit.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Remo.

— C'est Joan qui a fait ça, répondit amèrement la jeune fille. Elle est revenue avec la grosse tête pour m'annoncer qu'elle s'était inscrite dans la putain d'armée révolutionnaire, qu'elle laissait tomber cette école de cons et que moi j'avais qu'à aller me faire foutre. J'ai quitté la chambre une minute et, quand je suis revenue, elle avait foutu ce bordel et annonçait qu'elle se tirait.

— Où est-elle allée ?

— Lancée sur ses grands chevaux elle m'a expliqué qu'elle déchirait les livres à la con pour qu'ils n'empoisonnent plus l'esprit des élèves avec leurs sales mensonges fascistes, continua la rouquine, ignorant la question de Remo.

Debout, au milieu du champ de bataille, elle tapait rageusement du pied comme un enfant, ce qui faisait trembloter ses seins d'une manière troublante.

— Mais où est-elle partie ?

— Ce n'était pas seulement ses livres, c'était aussi les miens. Maintenant il va falloir que je les rachète. La salope !

— La salope, accorda Remo.

— Elle a dit qu'elle allait à New York.

— Oh ! La salope est partie pour New York, reprit Remo. Mais plus précisément où ?

— J'en sais rien et je m'en fous. Regardez ce qu'elle a fait de ma chambre. J'espère que sa rage de dents va lui flanquer un abcès.

— Je vais vous aider à ranger, proposa Remo.

— C'est vrai ? C'est vraiment gentil de votre part. Vous n'auriez pas envie de tirer un coup par hasard ?

— Non merci, je me garde pour mon mariage, répondit Remo en ramassant par brassées les pages déchirées qu'il enfournait dans la corbeille à papiers.

— Voulez-vous m'épouser ? demanda-t-elle.

— Pas aujourd'hui, il faut que j'aille chez le coiffeur. D'ailleurs je pensais que, de nos jours, les filles ne croyaient plus au mariage ?

— Ça y est, vous parlez des « filles », comme si on était un groupe. Au fond, pour vous, nous ne sommes rien d'autre qu'un symbole sexuel. Vous avez oublié des papiers sous le lit.

Elle posa ses fesses nues sur le bureau et releva ses jambes pour le laisser passer. Il se pencha et alla récupérer des papiers noyés dans un moutonnement de poussière.

— Où, à New York, peut bien être la salope responsable de ce bordel ? reprit Remo.

— J'en sais rien. En partant, elle a encore dit une connerie.

— Laquelle ?

— Elle a dit : « Fais attention aux animaux morts », et elle se marrait. Elle avait dû prendre une bonne dose.

— Oh, la vilaine !

— La salope !

— La belle salope, consentit Remo, si je la retrouve je le lui ferai payer.

— C'est vrai ?

— Et comment !

— Je suis sûre que vous pourriez la retrouver grâce à la nouvelle organisation qu'elle vient de rejoindre.

— Quelle organisation ?

— C'est un groupe du genre révolutionnaire antiproduit, il fallait qu'il soit antiproduit pour qu'elle y adhère.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Peuples unifiés face au fascisme, PUFF.

— Où sont-ils ?

— Quelque part dans Greenwich Village je sais pas exactement où.

— Quel est votre nom ?

— Millicent Van Dervanders.

— De la famille Van Dervanders des aliments pour chiens !

demanda Remo.

— Oui.

— Je ne pourrai jamais voir un biscuit pour chien sans penser à vous.

— Trop gentil.

— Je suis comme ça, fit Remo. Dites-moi, si j'ai encore le temps après m'être fait couper les cheveux, vous voudrez toujours m'épouser ?

— Non, vous avez déjà rangé la chambre. Ce n'est plus la peine.

— En effet.

*

* *

Dans leur chambre d'hôtel, Chiun, confortablement installé en lotus, regardait son dernier feuillet de la journée.

— Chiun, dépêchez-vous, on retourne à New York.

— Pourquoi ? Je trouve cette ville tout à fait charmante. On pourrait même s'y installer. L'hôtel est équipé de télévision par câble, je reçois plus de chaînes qu'à New York.

— Peut-être, mais New York n'est pas loin de Brooklyn.

— Brooklyn n'est plus tellement important, répondit tristement Chiun, il y a d'autres choses.

— Comme par exemple ?

— Les animaux morts.

— Bien sûr, répliqua Remo, j'oubliais !

Les animaux morts ! Mais vous oubliez PUFF.

— PUFF ?

— Oui, rétorqua Remo, vous ne le saviez pas ? Ça vient avant les animaux morts. D'abord le gros, puis le maigre, ensuite PUFF et après les animaux morts.

Il se détourna pour masquer un sourire malicieux. Chiun soupira.

— Eh bien, allons à Brooklyn.

CHAPITRE XIII

Une fois à New York, Remo eut du mal à retrouver la trace de PUFF. Il ne découvrit rien dans les fichiers du *New York Times*, aucun avis de réunion sur les panneaux d'affichage de la New School for Social Research, pas même un entrefilet dans les petites annonces du *Village Voice*. Après avoir consacré une bonne partie de la journée à ses recherches stériles, Remo abandonna et appela le numéro spécial :

— Smith à l'appareil, est-ce vous Remo ?

— Si vous m'en laissez le temps, je vous dirais qui vous appelle, fit Remo. Vous vous sentez bien ?

— Oui, oui, répondit nerveusement Smith. Qu'avez-vous découvert ?

— Rien, mais j'ai besoin de renseignements. Avez-vous quelque chose dans vos ordinateurs à la con sur une organisation appelée PUFF ?

— PUFF ? Comme dans la chanson ? {2}

— Oui PUFF : Peuples unifiés face au fascisme, un truc dans ce goût-là.

— Attendez une seconde.

Remo entendait Smith grommeler pour lui-même, puis le bruit du terminal crachant les informations. Smith reprit le combiné et lut :

— PUFF : Peuples unifiés face au fascisme : groupe révolutionnaire marginal. Quelques douzaines de membres, la plupart étudiants d'origine bourgeoise. Pas de leaders connus, pas de réunions fixes. La dernière eut lieu il y a six semaines dans une salle inutilisée au-dessus du *Bard*, bar-restaurant du Village du côté de la Neuvième Avenue. Posant la feuille, Smith demanda :

« Pourquoi cela vous intéresse-t-il ? »

— J'ai l'intention de m'y inscrire. Il paraît que les cotisations sont déductibles des impôts, répondit Remo, puis il raccrocha avant que Smith puisse réagir.

Remo ne voulait pas à nouveau être gêné par les initiatives intempestives de son supérieur.

Smith, quant à lui, fit pivoter son siège et contempla les eaux du détroit. Ce petit futé de Remo, qui ne voulait jamais rien comprendre,

commençait à l'énervé sérieusement ! Plus que trois jours avant la conférence internationale sur l'antiterrorisme. La pression montait. Qu'arriverait-il si, malgré l'incompréhensible charabia de Chiun sur les typhons, les pirates de l'air agissaient à nouveau ? Le Président l'appelait tous les jours pour le relancer. La tension devenait insupportable. Mais Smith savait quoi faire devant une telle situation. Tout au long de sa vie, il avait su s'occuper de situations au moins aussi délicates que celle-ci. PUFF, hein ? Smith retourna à sa table de travail et s'empressa de noter des instructions qui déclencheraient l'impressionnant réseau de CURE contre cette dangereuse organisation au nom grotesque. Il y mettrait le plus d'hommes possible, espérant que PUFF les mènerait aux terroristes. Remo n'avait qu'à continuer dans son coin à se prendre pour un génie. « Il paraît que les cotisations sont déductibles des impôts. » Non, mais ! Et en plus, il se trouvait drôle ce petit con ! Lorsque lui, Smith, aurait résolu le problème du terrorisme international grâce aux moyens énormes dont disposait CURE, alors peut-être Monsieur Remo Williams réaliserait enfin qu'il n'était pas si indispensable que ça ! Et s'il ne s'en rendait pas compte tout seul, eh bien il faudrait le lui faire comprendre d'une manière plus énergique ! Smith enfonça la mine de son stylo-bille dans son bloc-notes, ponctuant sa colère contre Remo, CURE, et le Président, mais surtout contre Remo.

*

* *

L'objet de son énervement franchissait au même moment la porte du luxueux appartement dont CURE était propriétaire, dans le quartier chic de la ville. Chiun suivait.

— Ça y est ? demanda Chiun.

— Ça y est quoi ? rétorqua Remo.

— Nous partons visiter Brooklyn ?

— Non, j'ai un tuyau sur la fille Hacker.

— Ah, c'est ça ! lâcha Chiun. Devons-nous vraiment poursuivre ?

— Oui, Chiun, nous le devons. Mais je vous promets, croix de bois, croix de fer, que lorsqu'on aura réglé cette histoire, nous irons visiter la maison de Barbara Streisand à Brooklyn.

— Sa demeure ancestrale, rectifia Chiun.

— Sa demeure ancestrale, répéta Remo.

— Ton serment risque de ne pas valoir grand-chose, remarqua Chiun.

— Pourquoi donc ?

— Tu ne seras peut-être plus là pour l'exécuter, alors qu'advient-il de ta promesse ? Qui me mènera à Brooklyn ? Je ne vois pas le docteur Smith m'y conduisant.

— Chiun, pour vous j'essaierai de survivre.

— On ne peut qu'espérer, fit Chiun en refermant la porte derrière lui.

*

* *

Le *Bard* était un bar-restaurant bruyant dans une petite rue près d'une artère principale. L'endroit était plein de monde et de fumée. Chiun toussa douloureusement. Remo l'ignora et se dirigea vers une table du fond d'où il pouvait surveiller la porte d'entrée et la rue. Chiun s'assit sur le banc en bois dur, face à Remo.

— Il est évident que tu ne te préoccupes guère de mes poumons fragiles en m'entraînant dans un endroit pareil. Tu pourrais au moins ouvrir une fenêtre pour moi.

— Mais l'air conditionné marche, protesta Remo.

— Oui, et il injecte dans l'air de petites quantités de fréon et de gaz ammoniacé qui dérobent au cerveau sa volonté de résister. Même l'air de la rue de New York est meilleur que celui-ci.

Remo examina les fenêtres.

— Désolé, mais ces fenêtres ne s'ouvrent pas.

— Je vois, dit Chiun, je dois donc me résigner.

À son tour il se tourna vers les fenêtres et examina les petits carreaux de verre encadrés de plomb, il hocha la tête.

— Je vois, répéta-t-il.

Bien que Remo comprît ce qui allait alors se produire, il ne put réagir suffisamment vite pour l'empêcher : Chiun, un index aussi dur que l'acier, pointé en avant, découpait un carreau d'un centimètre carré. Le bout de verre tomba dans la rue avec un petit bruit allègre. Chiun, content de lui, glissa sur le banc, approcha son visage du trou, inspira goulûment, puis se tourna vers Remo :

— J'ai trouvé un moyen de l'ouvrir.

— J'ai vu. Félicitations !

— Ce n'est rien, fit modestement Chiun en levant une main.

Une jolie serveuse brune en mini-jupe avançait vers leur table. Elle

semblait plus intéressée par eux que par leur éventuelle commande : qui étaient-ils, que faisaient-ils ?

— Nous sommes Dupond et Dupont sur une enquête, dit Remo.

— Ouais, lâcha-t-elle en mâchant son chewing-gum, et moi je suis Shirley Mac Laine.

Chiun se tourna, fronçant les sourcils :

— Non, vous n'êtes pas Shirley Mac Laine. Je l'ai vue dans la boîte magique, et vous n'avez ni ses bonnes manières ni sa simplicité.

— Attention à ce que vous dites ! riposta la serveuse.

— Il voulait dire que vous avez probablement une personnalité beaucoup plus complexe que celle de Shirley Mac Laine, et que vous ne perdez pas de temps en simagrées de politesse, mais qu'au contraire vous étalez tout dans une symphonie de vérité et d'honnêteté.

— C'est vrai ?

— Oui, dit Remo. On l'a d'ailleurs remarqué dès qu'on est entrés. Il sourit à la fille et lui demanda : Qu'est-ce que vous avez comme jus à la cuisine ?

— Vous êtes fanas de produits naturels ?

Chiun prit un air désespéré.

— Ouais, dit Remo, c'est un truc extra. Il paraît qu'en mélangeant tous les jus on arrive même à voir dans le noir.

— Ça alors ! s'exclama la fille.

— Mais sans glace, précisa Remo.

— D'accord.

Quand elle fut partie, Remo gronda Chiun.

— Écoutez, je vous ai dit que nous irions à Brooklyn quand tout sera fini, en attendant il faudrait être un peu plus aimable.

— J'essaierai d'être à la hauteur des critères culturels élevés de ton pays et de ne pas tout étaler dans une symphonie de vérité et d'honnêteté !

Remo ne faisait déjà plus attention à son compagnon. Son intérêt était capté par un groupe de quatre jeunes qui venaient juste d'entrer. Longeant le bar, ils traversèrent la salle du restaurant et disparurent par une porte qui devait conduire à la cour. Les trois premiers étaient indescritibles, style poseurs de bombes qu'on croise partout dans le Village, mais la quatrième personne, quoique semblable aux trois autres, offrait l'intérêt d'être Joan Hacker. Elle portait un jean serré,

un mince chandail blanc, un grand chapeau mou rouge et un sac de cuir en bandoulière. Elle avait l'air convaincu et avançait d'un pas déterminé. Chiun se retourna et suivit le regard de Remo.

— C'est donc elle ?

— Oui.

Chiun l'observa à nouveau puis lâcha :

— Méfie-toi d'elle.

La fille, à son tour, disparut ; Remo regarda Chiun et lui demanda :

— Pourquoi ? Ce n'est qu'une bonne femme.

— Tous les vaisseaux vides se ressemblent, mais certains transportent du lait, d'autres du poison.

— Merci, soupira Remo, maintenant je comprends tout.

— Pas de quoi, rétorqua Chiun, je suis content d'avoir pu t'être d'un secours quelconque, de toute façon, fais attention.

Remo attendit que la serveuse apporte leurs boissons pour lui demander où se trouvaient les toilettes, qui ne pouvaient être que par où avait disparu Joan Hacker. Il s'y dirigea. Ayant franchi la porte du restaurant-bar, il longea un couloir et emprunta des escaliers qui menaient au premier étage. Il s'arrêta sur l'avant-dernière marche pour suivre ce qui se déroulait dans la pièce. La tâche lui fut facilitée par le fait que les nouveaux génies de la Révolution ne s'étaient même pas donné la peine de refermer la porte.

Ils étaient une douzaine, huit hommes et quatre femmes assis par terre, et Joan Hacker qui discourait debout. Ils la fixaient tous comme si elle était Moïse ramenant les Tables de la Loi. Elle était portée par son auditoire, rayonnante de tant d'attention, alors qu'à Patton personne ne l'écoutait.

— Maintenant vous connaissez le plan. Aucun écart ne sera toléré. Tous les détails ont été mis au point aux plus hauts échelons du mouvement révolutionnaire. Si nous exécutons chacun le rôle qui nous est imparti, notre projet réussira. Lorsqu'on écrira l'histoire de la venue au pouvoir du tiers monde, vos noms y figureront comme les premiers artisans de cette grande révolution.

Remo n'en croyait pas ses oreilles ! Quant à Joan Hacker, elle perdit un peu de son assurance au cours du discours de clôture, et Remo comprit qu'elle répétait un texte appris par cœur.

— J'ai une question à poser, lança une jeune femme maigrichonne, aux dents de lapin, et qui flottait dans un chandail trop large.

— Les questions sont autorisées dans notre nouvelle organisation,

fit Joan.

— Pourquoi Teterboro et non pas La Guardia ou Kennedy ?^{3}

— Parce que nous marchons avant de courir, parce que nous devons prouver notre potentiel. Parce que c'est ce qui a été décidé, répondit Joan.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, hurla Joan livide, un point c'est tout ! Les questions sont anti-productives. Ou vous êtes ou vous n'êtes pas. Ou vous le faites ou vous ne le faites pas. Nos chefs n'aiment pas les questions, et je n'y répondrai plus dorénavant, car ce qui est juste est juste, que vous le compreniez ou non.

— Elle a raison, les questions sont antiproductives, remarqua un des hommes, indiquant ainsi qu'il préférerait sauter Joan plutôt que Dents-de-lapin.

— Ouais, c'est antiproductif ! cria une autre voix.

— À bas l'antiproduktivité ! lança un autre participant.

Joan Hacker resplendit.

— Maintenant que nous sommes *tous* d'accord, reprit-elle en soulignant le « tous », prouvons notre ferveur révolutionnaire en accomplissant ce qui doit être accompli dans la lutte incessante contre le fascisme.

Tous approuvèrent de la tête et se levèrent. Remo recula légèrement pour ne pas être découvert.

Les treize personnes dans la pièce se groupèrent et se mirent à parler tous en même temps. Remo décida de redescendre après s'être au préalable assuré qu'il n'y avait pas d'autre issue possible.

En rentrant dans la salle du restaurant, il saisit le regard de Chiun dans une glace. Ce dernier colla immédiatement sa bouche contre l'orifice qu'il avait pratiqué dans la fenêtre. Il aspirait goulûment l'air de la rue lorsque Remo le rejoignit.

Sachant que Chiun pouvait très bien vivre un an enfermé dans un tonneau de cornichons sans respirer une seule fois, il lui lança :

— Savez-vous ce que vous êtes en train d'aspirer ? De la pâte de pizza, des praires crues et du baklava.

— Du baklava ?

— Oui, continua Remo, du baklava ! On moule d'abord des amandes et des dattes que l'on mélange ensuite à un genre de pâte, on ajoute du miel puis des kilos de sucre et...

— Arrête, ça suffit. Je préfère courir le risque de respirer l'air enfumé de la salle.

Remo leva les yeux et vit les premiers participants qui s'en allaient. Il se redressa, prêt à bondir à la vue de Joan Hacker. Elle sortit la dernière. Trois secondes plus tard, Remo l'intercepta dans l'encadrement de la porte.

— Je vous arrête, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle pivota, suffoquée, le reconnut et sourit.

— Ah, c'est vous, que faites-vous ici ?

— Je suis en mission spéciale, mandaté par la bibliothèque de Patton Collège.

— J'ai fait du beau travail, n'est-ce pas ? gloussa-t-elle.

— Oui, et si vous ne venez pas boire un verre avec moi, je vais vous ramener là-bas.

— D'accord, fit-elle sur le ton du leader révolutionnaire. Mais uniquement parce que je le veux bien, et que je suis censée vous dire quelque chose qui m'échappe actuellement.

Il la ramena à sa table et la présenta à Chiun qui lui décerna un sourire alangui.

— Excusez-moi si je ne me lève pas, mais je n'en ai plus la force, expliqua-t-il. Ai-je été suffisamment bien élevé, Remo ?

Joan lui dédia un gracieux signe de tête, se demandant un instant ce que Remo pouvait bien faire avec un représentant du Tiers monde, et si celui-ci était chinois ou vietnamien. Puis elle chassa ces interrogations qu'elle estimait indignes d'un leader révolutionnaire.

— Qu'est-ce que vous buvez ? demanda Joan.

— Un Singapore Sling, répondit Remo, c'est le dernier truc à la mode, vous en voulez un ?

— Oui, mais seulement si ce n'est pas trop sucré, car j'ai un de ces mal de dents !

Remo appela la serveuse, lui commanda une nouvelle tournée pour lui et Chiun, puis ajouta :

— Un Singapore Sling pour M^{me} Chiang, mais pas trop sucré.

— Toujours aussi sûr de vous, hein ? lança Joan Hacker.

— Pas plus que nécessaire. Avez-vous choisi vos prochaines cibles ?

— Mes cibles ?

— Oui, les cibles, les points que vous allez faire sauter. N'est-ce pas

pour ça que vous avez laissé tomber les études, pour venir ici et faire sauter des ponts, paralyser New York, le couper du reste du monde, et diriger par la suite la révolution du Tiers monde ?

— Si nous n'avions pas eu des rapports plus qu'intéressants, répliqua-t-elle, j'aurais pu penser que vous vous foutiez de ma gueule, mais ce n'est pas une mauvaise idée.

— Je vous la donne, fit Remo grand seigneur, pour en faire ce que vous voudrez et je ne vous demande même pas de droits d'auteur, à une condition.

— Laquelle ?

— Faudra pas toucher au pont de Brooklyn.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'un ton soupçonneux, déjà persuadée que s'il y avait un pont à faire sauter dans la région de New York c'était bien celui-là.

— Parce qu'Hart Crane a écrit un très beau poème dessus et qu'il existe des gens qui ont des raisons importantes de se rendre à Brooklyn.

— En effet, confirma Chiun, s'étant un instant détourné de son trou d'air.

— D'accord, consentit Joan, le pont est à vous.

En elle-même, elle se promet que le premier pont à détruire serait bien le Brooklyn Bridge, malgré les échanges plus qu'intéressants qu'elle avait eus avec Remo.

— Pourrai-je y installer un péage ? demanda Remo pendant que la serveuse déposait les consommations sur la table.

— Il n'y aura plus de péage dans notre nouveau monde, rectifia Joan, les ponts appartiendront à tout le monde.

— Dans ce cas c'est une bonne raison pour s'en débarrasser. Cul sec ! lança-t-il en levant son verre et Joan avala le sien d'un trait.

— Berk, qu'est-ce que c'est sucré !

— Attendez je vais arranger ça, dit Remo, vous allez voir.

Il fit signe à la serveuse et demanda qu'on remplisse son verre et celui de Joan en précisant :

— Moins sucré cette fois.

Dans la pièce du haut, Joan avait parlé de Teterboro, l'aéroport du New Jersey. Remo voulait savoir ce qui devait s'y passer. Quand elle eut avalé la moitié de son verre, il la brancha sur le sujet.

— Pour les ponts, ce n'était au fond qu'une plaisanterie, si j'étais à

votre place, je travaillerais plus sérieusement le secteur des transports. Réfléchissons. Paralyser l'aérodrome Kennedy ou faire sauter celui de Newark, ça foutrait un sacré bordel.

Joan Hacker gloussa.

— C'est un jeu d'enfant.

— Un jeu d'enfant ? s'étonna Remo, pas du tout, c'est un coup difficile et dangereux et qui ferait sûrement progresser la cause de la Révolution. Je trouve cette idée brillante.

Elle renversa son verre jusqu'à ce que la dernière goutte d'alcool glisse dans son gosier. Remo commanda immédiatement un autre.

— Vous ne serez jamais un vrai révolu... tionnaire. Il vous manque la dialectique, hic !

— Ah, et qu'avez-vous comme meilleure idée ?

— S'emparer par exemple d'une tour de contrôle pour que tous les avions se tamponnent. Ah, ah, ah, hic. Pas mal hein ? Plus facile. Un grand merdier. Génial, non ?

Remo secoua la tête en signe d'admiration.

— Fantastique, accorda-t-il. Je suis bien obligé de le reconnaître. Vous arrivez la nuit, vous prenez la tour et c'est le chaos. Surtout de nuit.

Elle avala une gorgée généreuse de son troisième Singapore Sling.

— De nuit, beuh ! À midi c'est bien mieux. Hic ! La lumière du jour rend la terreur encore moins supportable.

Chiun dressa l'oreille à ces dernières paroles, il se tourna vers elle :

— C'est exact, mon enfant, c'est écrit.

— T'as raison, mon vieux, pour être écrit c'est écrit, confia Joan Hacker au Maître de Sinanju.

Puis après une autre gorgée, elle ajouta :

— Je le sais parce que, moi aussi, j'ai mes sources dans le Tiers monde hic ! Vous savez...

Elle avala un autre coup, puis reprit en s'adressant à Remo :

— Eh oui, maintenant, hic ! je me souviens de ce que je devais vous dire.

Sur ce, elle vida son verre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je m'en souviens très bien, hic !... « Maintenant les animaux morts ».

Chiun se tourna lentement vers eux.

— Je sais, répondit Remo, qui m'envoie le message ?

Joan pencha la tête sur le côté, puis agita son index comme pour gronder un enfant.

— Je vous le dirai pas, je vous le dirai pas.

Puis la prêtresse révolutionnaire s'effondra sur la table, inconsciente.

Chiun l'observait en secouant la tête.

— Voici à nouveau ces animaux morts, Chiun. Allez-vous m'expliquer de quoi il s'agit ?

— Ça ne servirait à rien, répondit Chiun, puis, regardant à nouveau Joan, il ajouta : elle est trop jeune pour mourir.

— Tout être est trop jeune pour mourir.

— Oui, dit Chiun, c'est vrai, même toi.

CHAPITRE XIV

Après avoir parcouru deux pâtés de maisons en sortant du *Bard*, Remo constata qu'on les avait pris en filature. Ils avaient laissé Joan Hacker profondément endormie sur la table à la suite des trois Singapore Sling ingurgités en un quart d'heure.

Remo fit signe à Chiun de s'arrêter pour contempler une devanture de chinoiserie.

— Pourquoi suis-je contraint de simuler un intérêt pour ces cochonneries chinoises ? demanda Chiun.

— Taisez-vous, on nous suit.

— Oh, Seigneur, mais qui donc ? se moqua Chiun. Dois-je m'enfuir ? Dois-je appeler la police ?

— C'est ce type en costume bleu là-bas. Ne regardez pas maintenant.

— Oh, la la ! Remo, ce que tu es sensationnel ! Non seulement tu le démasques, mais en plus tu me recommandes de ne pas lui montrer que nous l'avons découvert. Quelle chance j'ai de pouvoir t'accompagner dans la vie !

Chiun se lança dans une série de phrases en coréen ponctuées par instants d'expressions telles que « comme il est merveilleux ! », « quelle chance j'ai ! »

Remo finit par comprendre.

— Vous l'aviez déjà remarqué ? fit-il piteusement.

— Le Maître ne peut mentir, répondit Chiun, depuis que nous avons quitté ta fumerie, j'ai absorbé ses vibrations ainsi que celles de l'autre homme qui nous attend un peu plus loin, nous précédant toujours d'un demi-pâté de maisons.

— Où est-il ?

— Ne regarde pas maintenant, plaisanta Chiun, oh vraiment quelle chance j'ai d'être avec toi ! Comme tu es merveilleux ! Comme tu es grand !...

— Ça suffit, Chiun ! Laissez tomber. Tout le monde peut se tromper, interrompit Remo.

Chiun reprit d'un ton sérieux :

— Pas celui qui doit affronter les animaux morts. Pour lui, la moindre erreur sera fatale. Mais tu as encore de la chance, car ces hommes ne sont pas les agents de la légende. Tu n'as rien à craindre d'eux.

Remo et Chiun reprirent leur marche vers leur appartement, toujours suivis et précédés. Remo en profita pour expliquer à Chiun ce que les terroristes avaient décidé pour le lendemain. Teterboro, quoique petit aéroport privé du New Jersey, était l'un des plus actifs du monde. Les avions y décollaient et y atterrissaient toutes les trente ou quarante secondes. S'emparer de la tour de contrôle pour donner des ordres contradictoires pourrait déclencher des accidents en chaîne qui coûteraient cher en vies humaines. Quant aux avions déroutés, qui décideraient de tenter leur chance à La Guardia ou Kennedy, ils auraient peu de chances de se poser entre deux vols réguliers.

— Peu importe la cause que défendent les terroristes, pourquoi faut-il qu'ils finissent tous par tuer des innocents ? demanda Remo.

— Ça n'est guère important, répliqua Chiun en haussant les épaules.

— Mais demain ils risquent d'en tuer des centaines, s'énerva Remo.

— Non, insista Chiun, il existe un vieux proverbe coréen qui dit : « Lorsque deux chiens attaquent, l'un aboie, mais l'autre mord. » Pourquoi passes-tu ta vie à te préoccuper des chiens qui aboient ?

— Ah oui ! Eh bien il existe aussi un vieux proverbe américain, rétorqua Remo.

— Je suis sûr que tu vas me le dire.

— Bien sûr, fit Remo, mais il ne put continuer, car il ne s'en souvenait pas.

Ils marchaient en silence lorsque Remo s'exclama :

— Que dites-vous de : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse. » ?

— Je préfère : « Qui trop embrasse, mal étreint. »

— Et de : « Qui veut voyager loin ménage sa monture. » ?

— Je préfère : « Prudence est mère de sûreté. »

— Et que diriez-vous de riz pour dîner ? lança Remo, se retenant pour ne pas étrangler Chiun.

— Le riz c'est bon, accorda suavement Chiun, mais je préférerais du canard.

Lorsqu'ils arrivèrent devant leur immeuble, Remo expédia Chiun vers leur appartement en lui recommandant fortement de ne tuer personne. Remo repartit lentement pour être sûr de ne pas semer sa

filature. Il tourna au coin de la rue et entra dans un bar sombre. Il s'installa à côté du distributeur de cigarettes qui dégageait un peu de lumière dans la salle mal éclairée. Quelques instants plus tard, le type en costume bleu poussait la porte du bar.

L'homme plissa les yeux pour accoutumer sa vue à l'obscurité. Remo en profita pour lui enfoncer les doigts de la main droite dans l'avant-bras gauche. « Plutôt mou tout ça », remarqua Remo pour lui-même.

— Bouge pas, ordonna-t-il, qui es-tu ?

L'homme leva un visage d'une innocente candeur sous son chapeau. Avec un soudain creux à l'estomac, Remo comprit d'où venait le bonhomme.

— Je m'appelle Maher. Je travaille pour IRS⁽⁴⁾. Si vous me lâchiez le bras, je pourrais vous montrer mes papiers.

— Ça va, fit Remo, pourquoi me suivez-vous ? questionna-t-il en lui pinçant à nouveau le bras pour garantir la véracité de la réponse.

L'homme grimaça.

— Je ne sais pas. C'est un ordre du bureau, pour savoir où vous alliez. Quand je pense que je ne suis qu'un analyste.

— Et votre partenaire dehors, qui est-ce ?

— Kirk, il travaille dans le même bureau que moi.

— C'est bon, soupira Remo, vous n'avez qu'à rentrer chez vous. Faites un rapport comme quoi on est rentrés se coucher à l'appartement. On ne sortira pas cette nuit, je vous le promets.

— Ça me va, répliqua Maher. Ce soir c'est le jour des spaghetti aux saucisses de Carolyn.

— Si vous ajoutez quoi que ce soit, je vous descends, siffla Remo, la saveur du plat lui revenant brusquement en mémoire.

Maher pivota et sortit. Remo attendit quelques minutes puis le suivit et l'aperçut au loin, avec son compagnon, qui s'éloignait.

« Quel emmerdeur, ce Smith ! Ces deux hommes sont évidemment des agents de CURE. Encore deux imbéciles qui remplissent des rapports sans vraiment savoir pourquoi », maugréa-t-il.

Décidément Smith ne s'arrangeait pas. Il était de plus en plus impatient et commettait des bourdes les unes après les autres.

Une fois rentré dans l'appartement, Remo se précipita sur le téléphone. Il composa l'indicatif 800, qui aboutissait directement sur le bureau de Smith, prêt à lui dire ce qu'il pensait de lui. L'appareil sonna à plusieurs reprises en vain. Pour la première fois, on ne

décrocha pas.

*

* *

Le lendemain matin, Chiun refusa d'accompagner Remo à Teterboro. Il était cinglant.

— Je refuse de dépenser mes maigres ressources énergétiques sur des chiens qui aboient.

— Dans ce cas, gaspillez vos forces en regardant Julia Child à la télévision. Essayez au moins d'apprendre à cuisiner quelque chose de mangeable, ordonna Remo battant rapidement en retraite.

Conduisant sa voiture de location, Remo pensa à Chiun et à son refus de prendre au sérieux l'affaire de Teterboro. Les vies en jeu et le risque d'une nouvelle victoire terroriste ne semblaient pas l'émouvoir. Or Teterboro était important, malgré les proverbes stupides derrière lesquels se réfugiait Chiun. Décidément le Maître de-Sinanju ne comprenait rien à rien. Remo ne croyait pas tellement que ce pacte antiterrorisme serait la panacée que Smith semblait y voir. Mais Remo n'était pas là pour juger, seulement pour surveiller l'application des décisions gouvernementales. Il gara sa voiture dans un parking le long de la grille qui bordait les hangars, puis pénétra sur le terrain. Pas un garde pour lui demander qui il était ou ce qu'il faisait là. Il avançait vers la tour de contrôle lorsqu'il remarqua un camion de la Croix-Rouge garé à proximité à une trentaine de mètres de l'accès à la tour. Ce ne pouvait être qu'un poste de surveillance, pensa-t-il. Mais ami ou ennemi ? Remo craignit d'avoir deviné la réponse. Il se cacha dans un hangar, puis en rejaillit pour se précipiter dans celui d'à côté. Progressant ainsi de hangar en hangar, il arriva derrière le camion de la Croix-Rouge. Tapi dans l'ombre, il l'examina attentivement. Les fenêtres teintées ne permettaient pas de voir à l'intérieur du véhicule. Il ne vit donc personne. Il déambula alors d'un air tranquille et frappa à l'une des portes.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui répondit la voix acide qu'il avait appris à détester.

— Je viens d'arriver, hurla Remo, et je voudrais une brochure sur les centres d'intérêt dans le coin.

— Allez voir la chambre de commerce, rétorqua sèchement la voix étouffée du docteur Smith.

— Pas question. C'est bien un centre d'accueil ici, n'est-ce pas ? Alors, sortez de là et venez me souhaiter la bienvenue.

Remo se remit à tambouriner violemment contre la porte qui

finallement s'entrouvrit laissant voir les petits yeux perçants de Smith qui, reconnaissant Remo, s'écarquillèrent.

— C'est vous ! s'exclama Smith.

— Qui vouliez-vous que ce soit, rétorqua Remo, un martien ?

— Entrez, invita Smith du bout des lèvres et arrêtez tout ce ramdam.

Remo partageait le sentiment d'exaspération de Smith, en montant dans le camion. Il y découvrit trois autres types, style FBI, qui scrutaient assidûment les environs. Ils ne se donnèrent même pas la peine de lui jeter un regard. Smith l'entraîna vers le fond et lui demanda :

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

— En voiture.

— Non. Je veux dire comment étiez-vous au courant ?

— Ah ! Par les gens de PUFF. Ils sont dans le coup, vous savez ?

— Bien sûr que je sais, s'énerva Smith.

— Si je vous gêne tant que ça, je peux m'en aller.

— Non. Puisque vous êtes ici, vous n'avez qu'à rester et regarder. Peut-être apprendrez-vous comment opèrent les vrais professionnels.

— Et vous, comment avez-vous appris le projet ?

— Par une petite chose maigre aux dents de lapin. Elle était bien trop contente de tout raconter, car elle trouvait l'idée grotesque. Au fait, où est Chiun ?

— Dans l'appartement, à New York. Je crois qu'il est en train de travailler sur toute une nouvelle série de proverbes pour la semaine prochaine.

— Des proverbes ? s'étonna vaguement Smith, l'attention fixée sur des papiers posés devant lui.

— Oui, vous savez du genre « quand deux chiens attaquent, l'un aboie, mais l'autre mord ».

— Des chiens ? reprit Smith, ne faisant nullement attention à Remo, énérvé de ne pouvoir se concentrer entièrement sur la liste de chiffres qu'il avait devant les yeux.

— Oui, des chiens. Vous savez les ingrats qui mordent la main de ceux qui les nourrissent, qui salissent les trottoirs, les porteurs de la rage... des chiens quoi !

— Oui, euh, c'est ça, euh... oui... des chiens.

À l'avant du camion, un des hommes hurla :

— Monsieur Jones, les voilà !

Smith se précipita, Remo secoua la tête, « Jones » ! pensa-t-il, vraiment très original !

— Combien sont-ils ? demanda Smith.

— Six, répondit l'homme, le visage écrasé contre la vitre, cinq hommes et une fille.

— Je voudrais voir la fille, dit Remo en s'approchant d'eux.

— Ça ne m'étonne pas de vous, grogna Smith.

Remo jeta un coup d'œil et vit les six révolutionnaires au genre hippy. Il reconnut la fille pour l'avoir vue la veille, mais ce n'était pas Joan Hacker. Il fut déçu, car le moment était venu de lui arracher la vérité.

Les trois hommes du FBI prirent leur place à côté des portes, Smith continuait à surveiller le groupe par la fenêtre.

— Soyez prêts, siffla-t-il. Quand je vous donnerai le signal, vous ouvrirez les portes et vous les arrêterez.

Remo n'en croyait pas ses oreilles, quelle bêtise ! Les agents auraient dû être à l'intérieur de la tour pour en couper l'accès. Qu'arriverait-il maintenant si l'un des terroristes réussissait à s'échapper et pénétrer dans la tour ?

— Vous y êtes ? lança Smith, go !

Les trois agents firent voler les portes et sautèrent sur l'asphalte en criant :

— Fédéral Bureau of Investigation, arrêtez !

Les six jeunes stoppèrent, surpris. Cinq d'entre eux levèrent les mains à contrecœur, mais le sixième démarra à toute allure et franchit la porte d'entrée de la tour. En un bond, Remo était à ses trousses. Le jeune homme avait commencé à gravir l'escalier, il tenait un revolver et fit feu en direction de Remo qui évita le coup et ceintura le gamin, l'empêchant de tirer une seconde fois.

— Terminé, Fidel, la guerre est finie.

Il l'attrapa par le cou et le traîna vers la sortie. Au moment de franchir la porte vers le soleil, le jeune homme éclata de rire. Il riait tellement qu'il en pleurait.

— Qu'est-ce qu'il y a de si marrant ? demanda Remo, fais-moi rire.

— Vous pensez avoir attrapé quelqu'un, hoqueta le gamin, mais la Révolution continuera. Vous n'avez que le chien qui aboie, maintenant

un autre chien va mordre.

Soudain Remo comprit ce qu'avait voulu dire Chiun. Remo et Smith perdaient leur temps sur des chiens sans intérêt alors que quelque part il y en avait un autre qui, lui, allait mordre vraiment.

— Smitty ! cria Remo. Vite !

Smith eut l'air désolé que Remo oublie sa couverture de Jones, et encore plus vexé lorsqu'il fut empoigné par le bras et traîné à l'arrière du camion, loin des oreilles indiscrètes du FBI.

— Vite. Y a-t-il autre chose de prévu aujourd'hui ? Quelque chose ayant un rapport avec le pacte antiterrorisme ?

Smith hésitait, et Remo s'énerva.

— Dépêchez-vous, mon vieux, sinon on va avoir un désastre sur les bras.

— Les trois colonels qui travaillent sur le projet doivent se réunir aujourd'hui à New York, lâcha finalement Smith. Ils doivent mettre les dernières touches pour la présentation à l'ONU demain.

— Où se retrouvent-ils ?

— À l'hôtel *Caribou*.

— Quand ?

Smith jeta un œil à sa montre.

— D'ici peu, dans la chambre 2412.

— Y a-t-il un téléphone ici ? demanda Remo.

— Oui, mais...

Remo se précipita à l'avant, saisit l'appareil et appela son appartement. Le téléphone sonna et sonna et sonna. S'il vous plaît Chiun, soyez de bonne humeur, ne cassez pas le combiné en deux parce qu'on ose vous déranger au milieu de « Lorsque tournent les planètes ». Chiun, je vous en prie, répondez !

Finalement la sonnerie s'interrompit. Remo, agonisant, dut attendre une éternité que Chiun place l'appareil contre son oreille, et un siècle avant d'entendre la voix railleuse du Maître de Sinanju, dont il imaginait très bien le regard moqueur, demander :

— Alors, où est le chien qui mord ?

CHAPITRE XV

Après avoir demandé à Chiun de protéger la vie des trois hommes qui se réunissaient dans la chambre 2412 de l'hôtel *Caribou*, non loin de leur appartement, Remo sauta dans sa voiture. Il fonça comme un fou, espérant rejoindre Chiun à temps. Trop tard. Quand il freina brutalement devant l'entrée de l'hôtel, des cars de police encerclaient déjà le pâté de maisons.

Remo se glissa parmi les inspecteurs et les policiers.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Je sais pas, répondit un flic. Trois morts, paraît-il.

Chiun était donc arrivé trop tard. Tout ça, parce que Remo n'avait pas voulu comprendre le proverbe des chiens et que, sûr de lui, il avait absolument tenu à se rendre à l'aéroport de Teterboro. Résultat, les trois colonels étaient morts, et le pacte antiterrorisme renvoyé aux calendes grecques.

« Que je suis bête », s'accusa Remo tout en se frayant un passage vers les escaliers ! Il monta quand même au vingt-quatrième étage vérifier si, par hasard, on ne pouvait pas recoller les morceaux.

*

* *

« J'ai été très, très intelligent », se disait le vieil homme en rentrant tranquillement chez lui. L'attentat avait été bien monté, mais son auteur aurait dû savoir que le Maître de Sinanju ne se laissait pas berner aussi facilement. « On doit penser que je me fais vieux, que mes facultés baissent. » Profonde erreur !

Toute sa vie, son être n'avait tendu qu'à la réalisation parfaite de son art, jusqu'au jour où, comme tous les Maîtres de Sinanju avant lui, Chiun avait fait de l'application concrète de ses talents une fin en soi. À son tour, il subvenait aux besoins des gens de son village, c'était simple. La vie est toujours simple pour ceux qui ne cherchent pas à en tirer plus que ce qui s'y trouve.

Mais il serait si doux de pouvoir se retirer un jour. S'asseoir au bord de l'eau, au milieu des enfants, regarder les pêcheurs de Sinanju réparer leurs filets, recevoir les hommages dus à un Maître qui est allé dans le monde, au-delà de l'Océan et qui en est revenu, vainqueur de toutes les batailles.

Pour qu'il puisse enfin savourer sa récompense, il faudrait qu'un Maître le remplace. Bien sûr, c'était Remo, qui, d'ailleurs, ne pouvait être un vrai Blanc. Chiun était persuadé que quelque part parmi ses ancêtres il y avait un Coréen du même sang que lui, un membre de la Maison de Sinanju.

Dès sa première entrevue, Chiun avait su que Remo était de sa race. L'Américain le fixait le long du canon de son arme, puis tira sans hésitation, sans remords. Cela remontait à dix ans. Depuis, Remo avait rapidement progressé au point d'être presque arrivé à la perfection. Chiun pensa avec fierté au génie de son élève, à son habileté, à sa maîtrise qui lui permettaient d'obtenir des résultats que, seul au monde jusqu'alors, Chiun avait atteints.

Seul Chiun... et un autre. Oui, un autre. Remo était maintenant confronté à un grand danger. Ça lui ressemblait de refuser les histoires de typhons, d'animaux morts et de chien qui mord. Mais il y a plus de vérité dans les légendes que dans l'histoire, car elles ne racontent pas uniquement le passé, mais le présent et le futur.

Remo avait beau rire à sa vile manière d'Américain, il faudrait bien le protéger, qu'il le veuille ou non, de la menace mortelle des animaux morts. Chiun le devait aux hommes, femmes et enfants de Sinanju qui comptaient sur lui, non seulement pour survivre, mais également pour désigner le prochain Maître. Or celui-là même qui un jour deviendrait Maître de Sinanju était en grand danger. L'épisode de l'hôtel *Caribou* n'avait fait que confirmer les déductions de Chiun, car n'importe qui aurait pensé que les assassins viendraient du dehors. Même Remo serait tombé dans le piège. Mais Chiun avait vite compris que les trois hommes envoyés pour tuer les trois colonels de la chambre 2412 étaient obligatoirement les gardes du corps chargés de leur protection.

Enfin, c'était maintenant chose réglée. Le Maître de Sinanju s'était occupé d'eux. Il avait ensuite installé les trois colonels dans une autre pièce où ils pouvaient paisiblement terminer l'élaboration de leur pacte antiterrorisme.

Chiun reconnaissait que le plan était astucieux et bien monté. L'étau se resserrait dangereusement autour de Remo. Mieux vaudrait qu'il abandonne la mission. C'est pour cette raison que Chiun refusait de lui expliquer la signification des légendes et de lui nommer son véritable adversaire ; car il savait qu'au lieu de se retirer sagement, Remo foncerait, poussé par l'orgueil. Il fallait donc qu'il demeure dans l'ignorance.

En pénétrant chez lui, le vieil Oriental sourit en pensant à l'expression du colonel chinois. Il était clair que l'officier connaissait la légende et qu'enfin il y croyait. Car il avait l'expression d'un homme

qui voit le typhon frapper.

Le typhon Chiun prit la décision de protéger son élève des animaux morts, même au prix de sa propre vie, même s'il devait briser un serment ancestral selon lequel *le Maître de Sinanju ne lève jamais la main sur un homme de son village.*

CHAPITRE XVI

— Alors, Chiun, racontez-moi. Comment avez-vous fait ?

Chiun se retourna pour suivre des yeux Remo qui arpentait nerveusement la moquette du salon.

— Fait quoi ?

— Les trois colonels. Comment avez-vous fait pour savoir que les gardes étaient les tueurs ?

Chiun haussa les épaules sous son lourd kimono de brocart bleu.

— On sait ce que l'on sait.

— Prenons le problème différemment. Comment saviez-vous que l'attaque de Teterboro était un leurre ?

Remo se tut et observa Chiun sur le point de parler puis l'en empêcha en poursuivant d'une voix nasillarde et chantante pour imiter son maître :

— Je sais, « on sait ou on ne sait pas ». Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, petit père ?

— Je l'ai fait. Je t'ai prévenu du chien qui aboie et de celui qui mord. Si, après ça, tu choisis de suivre une horde de chiens qui hurlent à la mort à la pleine lune, c'est ton problème.

— Cessez de me parler par énigmes. Je dois savoir ce que signifient ces choses.

— Tout est une énigme pour celui qui ne veut pas réfléchir, répliqua Chiun en se tournant vers la fenêtre, les mains sur la poitrine, le regard perdu dans le ciel pollué de New York.

Remo laissa échapper un profond soupir et voulut continuer ses questions lorsqu'on frappa à la porte.

— Et quoi encore ? D'abord le gros, puis le maigre, ensuite les animaux morts, se répondit-il en imitant Chiun. C'est probablement les animaux morts. Entrez, c'est ouvert, rugit-il.

La porte s'ouvrit, découvrant le docteur Harold Smith qui dit d'un air écoeuré :

— Je vois que vous respectez scrupuleusement les consignes de sécurité.

Remo avait suffisamment vu Smith en cette journée pour toute sa

vie.

— Pourquoi vous faites-vous du souci ? lâcha-t-il irrité. Maintenant je sais que vous nous faites filer, qu'est-ce qu'on risque ? Nous dormons tranquille, puisque CURE veille sur nous.

— C'était une erreur, expliqua Smith. Mes agents devaient surveiller tous les clients du *Bard*. Deux d'entre eux vous ont filés.

— Et ces deux-là ont bien failli se faire tuer, répliqua Remo. Allez-vous m'expliquer pourquoi, dans cette histoire, vous mettez tout d'un coup votre gros nez de patricien sur le terrain ? Depuis quand avons-nous besoin d'être chaperonnés ?

— Je pourrais à mon tour vous demander depuis quand vous vous sentez autorisé à me donner des conseils.

— Depuis que vous tournez en rond comme un poulet à qui on vient de couper la tête. Pourquoi n'avez-vous rien dit au sujet de la réunion des trois colonels aujourd'hui ? On a failli prendre une sacrée gamelle. Retournez donc à Folcroft compter les trombones ! Chiun et moi, nous nous occuperons de la conférence à l'ONU demain.

— Comment ? Vous ne savez même pas la forme que prendra la prochaine attaque !

— Voilà comment : j'irai chercher Joan Hacker cet après-midi et je vais la presser comme un citron jusqu'à ce qu'elle lâche tout ce qu'elle sait. C'est ce que j'aurais dû faire dès le début. Ensuite on terminera cette affaire une bonne fois pour toutes.

— Certainement pas ! explosa Smith. Vous allez faire exactement ce que je vais vous dire et surtout, je répète, surtout vous tenir tranquille. Vous risquez d'acculer les terroristes à une action imprévisible que nous ne pourrions contrôler.

— Vous, en revanche, vous tenez la situation parfaitement en main, je présume ? ironisa Remo. Comment ? Avec vos ordinateurs à la con ?

— Exactement, monsieur, je sais tout, je pense que, dès ce soir, ces mêmes ordinateurs à la con posséderont suffisamment d'informations pour garantir la sécurité de la conférence de demain. Nous interrogeons actuellement tous ceux qui étaient présents à la réunion au *Bard*. Tous les renseignements que nous obtiendrons avec les noms, dates, familles et amis seront décantés par l'ordinateur.

Chiun, qui jusqu'à présent ne s'était pas mêlé à la discussion, regardait Smith, en secouant tristement la tête :

— Vous ne pouvez faire entrer un typhon dans votre ordinateur.

— Ah oui, fit Smith, justement parlons-en de toutes ces conneries.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de typhon ? Et les animaux morts ? J'en ai ras le bol d'en entendre parler.

— Ce sont des légendes, docteur Smith, ce qui veut dire que ce sont des vérités, expliqua Chiun patiemment.

— Dans ce cas, que signifient-elles ?

— Elles annoncent que deux typhons risquent encore de se rencontrer. Elles préviennent que le danger aura lieu dans un endroit d'animaux morts.

— Des typhons ! Quels typhons ? aboya Smith.

— Pas la peine de me regarder, s'énerva à son tour Remo. Il ne veut pas m'en dire plus.

Chiun leur tourna le dos, indiquant ainsi que sa contribution personnelle était terminée. Smith devint écarlate de fureur.

— Remo, je vous décharge de cette affaire ! Dorénavant c'est moi, et moi seul, qui m'en occupe.

— Comme vous voudrez, répliqua tranquillement Remo.

Il se laissa aller confortablement dans le canapé, retira ses chaussures de tennis et se mit à feuilleter un magazine. Au bout d'un moment il dit d'un ton détaché, sans lever la tête :

— Soyez aussi efficace demain pour la conférence que vous l'avez été pour les colonels aujourd'hui.

Fou de rage, Smith partit en claquant violemment la porte derrière lui.

— Pauvre Smith, dit Remo tout haut. Il est complètement cinglé. À force de s'occuper du prix des trombones et des crayons, de surveiller mes dépenses, il s'est amolli le cerveau.

— Non, corrigea Chiun, il est sur le bord, mais je vois des signes annonciateurs qu'il sera bientôt rétabli.

— Comment pouvez-vous voir ça ?

— Ça n'a pas d'importance, je le vois, c'est tout. Bientôt il reprendra son comportement normal, comme si toute cette période n'avait jamais existé.

— Vivement que ça arrive. Il est déjà suffisamment insupportable en temps normal.

— En attendant, il t'a relevé de tes fonctions. Ne pourrions-nous pas en profiter pour quitter cet endroit, pour un lieu où l'on respire plus facilement ? Comme Brooklyn par exemple ?

— Vous ne pensez pas réellement que je laisserai tomber cette

affaire ?

— Non, soupira Chiun. Je ne le croyais pas vraiment. Souvent la loyauté prime le bon sens.

Un jour, cette loyauté aurait été vouée à qui de droit, à la Maison de Sinanju, qui avait fait de cet élève blanc un adepte digne de ses traditions. Un jour, Sinanju aurait eu un nouveau Maître... si sa loyauté mal placée ne l'avait pas tué avant...

CHAPITRE XVII

La serveuse du *Bard* se souvenait très bien de Remo.

Non, la fille qui s'était écroulée à leur table n'était pas revenue, mais Remo n'avait qu'à lui laisser son numéro de téléphone personnel, et si jamais la gamine repassait, eh bien, elle se ferait un plaisir de le prévenir.

En sortant du *Bard*, Remo passa un coup de fil à Millicent Van Dervanders au campus de Patton Collège. Elle aussi se souvenait parfaitement de lui.

— Revenez-vous faire un tour à Patton ? lui demanda-t-elle.

— Pourquoi ? Votre chambre est-elle à nouveau sens dessus dessous ?

— Non, mais nous pourrions justement y créer un petit bordel vous et moi.

Elle lui apprit par la suite que la salope n'était pas revenue, mais qu'elle avait téléphoné, non pas pour s'excuser, mais pour demander un numéro de téléphone dans son calepin qu'elle avait oublié.

— Ah ! de qui ?

— Attendez une seconde, je vais rechercher. C'est son dentiste, elle a perdu une couronne.

Millicent espérait que le dentiste lui souderait la bouche.

— Voilà, j'y suis : c'est le docteur Max Kronkeits.

Elle communiqua à Remo l'adresse et le numéro de téléphone.

L'infirmière du docteur Kronkeits avait quarante-deux ans, une sérieuse tendance à l'embonpoint et aimait rentrer chez elle à l'heure. Elle s'apprêtait justement à partir lorsque Remo se pointa. Il lui fit très vite comprendre que malgré la mode actuelle, lui, personnellement, préférait les femmes solides et non de petites choses vaporeuses qui risquent de s'effondrer dès qu'on les touche, parce que, n'est-ce pas ? La femme a été créée pour les caresses... Bizarrement il arriva à lui faire sentir tout ça par son regard, sans prononcer une parole.

Quand finalement il parla, ce fut pour lui demander si M^{lle} Joan Hacker avait appelé. L'infirmière l'informa qu'elle avait, en effet, pris rendez-vous pour aujourd'hui même avec le docteur Kronkeits qui devait lui sceller une couronne.

Remo expliqua que, travaillant pour le FBI, il était important que Joan Hacker ne soit pas mise au courant de sa visite. Une fois l'affaire classée, il repasserait lui raconter de quoi il en retournait, et comment cela avait pu être dénoué grâce à sa grande coopération. Mais, pour l'instant, évidemment, le plus grand secret était de rigueur.

C'est ainsi que Remo attendit Joan Hacker devant l'immeuble du docteur Kronkeits. Il la vit arriver à son rendez-vous. Elle en ressortit une heure plus tard. Remo la prit en filature sur le trottoir d'en face. Elle portait un blue-jean serré, une chemise flottante et marchait en souriant de toutes ses dents. Remo se dit que c'était une réaction courante pour quelqu'un qui s'éloigne de chez son dentiste. Elle longea Central Park West sur trois pâtés de maisons, puis bifurqua dans la 85^e rue. Elle sautillait gaiement, balançant son sac à bandoulière en cuir rouge, puis disparut à mi-rue dans une *coffee shop*.

Lorsque Remo la suivit à l'intérieur, Joan Hacker était installée à une table en formica rouge et jetait des regards nerveux par-dessus son épaule vers une porte au fond de la salle. Elle ne remarqua même pas Remo quand il s'assit en face d'elle.

— Me revoilà, lança-t-il, et cette fois-ci je veux des réponses précises.

— Ah ! C'est vous, fit-elle, pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ? J'ai des choses à faire.

— Je n'ai aucune intention de vous les laisser faire.

Elle se figea, puis, le fixant méchamment, lâcha :

— Vous n'êtes qu'un réactionnaire minable. Ne vous imaginez pas que vous pourrez arrêter notre glorieuse Révolution.

— Si votre glorieuse Révolution passe par le viol et le meurtre d'enfants, j'essayerai.

— On ne peut pas faire d'omelette sans casser d'œufs.

— Surtout lorsqu'on a un esprit brouillé au départ. Maintenant je veux savoir ce qu'il va se passer demain.

— Demain ? s'esclaffa-t-elle. Nous éliminerons tous les délégués à la conférence antiterrorisme.

Cette perspective paraissait la réjouir.

— N'est-ce pas merveilleux ? ajouta-t-elle.

— Savez-vous ce que vous êtes ?

— Et vous ? Vous êtes un dinosaure, gloussa-t-elle, un dinosaure enlisé dans le passé, qui essaye d'arrêter la marche du monde.

Une voix les interrompit :

— Vous pouvez venir maintenant.

Remo leva les yeux et découvrit un jeune Portoricain vêtu de l'uniforme des Gauchos, une bande de rue similaire aux Black Panthers, mais qui avait peu à peu disparu lorsque les chaînes de télévision cessèrent de s'intéresser à ses activités. Coiffé d'un béret marron il portait une chemise constellée d'emblèmes et d'insignes militaires, un pantalon marron rentré dans des bottes de para. Le jeune homme devait avoir environ vingt ans. Il fit signe à Joan de le suivre.

Elle se leva, et fixa Remo une dernière fois.

— Un dinosaure, siffla-t-elle agressivement ; comme ces animaux qui n'arrivaient pas à s'adapter aux changements, vous aussi vous mourrez.

— Je vous attends. Nous n'avons pas fini de parler, répliqua Remo.

Elle lui tourna majestueusement le dos et entra dans la pièce du fond. Remo, quant à lui, se leva et alla s'asseoir au bar où il commanda un café.

Les maigres chances qu'il avait de pouvoir suivre ce qui se disait derrière la porte furent anéanties lorsqu'un client glissa une pièce de monnaie dans le juke-box qui se mit à beugler un air de jazz connu. On aurait cru que cent mecs soufflaient dans la même trompette.

*

* *

Derrière la porte Joan Hacker inspectait les vingt-cinq visages café-au-lait des Portoricains tournés vers elle. Impressionnée, elle déglutit difficilement, puis leur expliqua ce qu'elle attendait d'eux.

— Pourquoi nous ? demanda l'un des jeunes qui semblait avoir plus d'insignes et de décorations que les autres.

— Parce qu'on nous a dit que vous étiez durs et intelligents.

— Pour des durs, on est des durs, confirma-t-il avec un grand sourire, nous sommes des vrais hommes, des hommes de la rue. En plus nous sommes malins. Vous avez bien fait, pour ce boulot, de ne pas faire appel à des Négritos.

Elle approuva de la tête tout en pensant qu'ils ne devraient pas avoir d'attitudes racistes. Après tout, ils faisaient tous partie du tiers monde. Si elle avait eu le temps, elle le leur aurait fait comprendre. Un autre jour !

— Avez-vous l'argent ? reprit le chef.

— La moitié maintenant, le reste après.

— Et pour ça, tout ce que nous devons faire, c'est manifester demain devant l'ONU ?

— Oui, dit-elle, et pas de violence.

— Autant d'argent juste pour déambuler dans la rue avec des banderoles ? fit-il, tâtant le terrain.

— Il y aura encore plus d'argent si les manifestants sont très nombreux.

Puis Joan Hacker se souvint de Remo qui attendait dans le café.

— Autre chose, ajouta-t-elle.

— Quoi ? demanda le leader.

*

* *

Lorsqu'à nouveau la porte s'ouvrit, Remo pivota, s'attendant à voir sortir Joan Hacker, mais c'était le même gamin de tout à l'heure qui lui fit signe de venir :

— La fille veut te voir.

Remo descendit de son tabouret et le suivit. Une fois dans la pièce, il vit que Joan Hacker était partie. Sur la droite, une porte débouchait sur une ruelle. Dix gamins barraient cette sortie. Remo sentit une main entre ses omoplates le pousser en avant. Il se laissa faire et se trouva propulsé au milieu de la pièce. Douze adolescents se placèrent derrière lui.

— Où est la fille ? demanda Remo, essayant de ne pas paraître agressif. Vous m'avez dit qu'elle voulait me voir.

— Quand nous en aurons terminé avec toi, lança le jeune chef, plus personne ne voudra te voir.

Puis, parcourant des yeux ses hommes, il lança :

— Qui le veut ?

Des cris fusèrent de partout.

— Carlo, il est à toi, dit le chef au plus costaud de la bande.

Ce dernier s'avança avec un large sourire, sortit un couteau noir à cran d'arrêt de sa poche revolver. Avec un petit geste précis, il fit jaillir une longue lame qui scintilla dans la lumière. D'une main habituée, il tenait le couteau devant lui et se mit à faire des mouvements d'avant en arrière.

— *El Jefe*, tu le veux en grands ou petits morceaux ? demanda-t-il.

Le chef éclata de rire, bientôt imité par les autres.

— En petites bouchées, ricana-t-il.

— Une seconde, interrompit Remo, et moi, vous ne me donnez pas de couteau ?

— Non.

— Je pensais que vous étiez pour le combat loyal.

— Tu veux un couteau ? fit le jeune chef. On va t'en donner un.

Il claqua des doigts.

— Juan, ton couteau, ordonna-t-il.

Un tout jeune garçon, qui ne pouvait avoir plus de seize ans, lui tendit l'arme demandée. *El Jefe* l'ouvrit et en glissa la longue lame dans une fente de la porte. Il la brisa net, puis se tournant vers Remo lui envoya le manche.

— Tiens, *gringo*, voilà ton couteau.

Remo l'attrapa au vol.

— Merci. Ça ira très bien.

Il glissa le manche dans son poing droit.

— Vas-y Carlo, fais lui la peau à ce *maricon*.

Carlo bondit en avant comme un escrimeur. Remo ne broncha pas. Ils étaient à trois mètres l'un de l'autre. Carlo agitait son couteau d'avant en arrière au rythme lent et hypnotique du cobra qui se balance au son de la flûte.

Soudain il plongeait, visant Remo au plexus solaire, Remo l'esquiva sur le côté, et Carlo tournoya sur lui-même. La main de Remo jaillit et, d'une chiquenaude, arracha le lobe de l'oreille droite de son adversaire.

— Leçon numéro un, dit Remo, ne pas plonger.

Toute l'assemblée retint son souffle, Carlo sentit le sang couler le long de son cou. Il devint fou furieux, sauta sur Remo, son couteau déchirant l'air. Mais Remo était déjà derrière lui et, au moment où Carlo pivota pour lui faire face, il lui enfonça son pouce gauche dans la pommette. Un bruit sourd d'os fracturé retentit dans la pièce.

— Leçon numéro deux, dit Remo, ne jamais lâcher sa cible des yeux.

Carlo était maintenant ivre de colère et de peur. Hurlant, il leva son couteau au-dessus de sa tête et fonda sur Remo décidé à le massacrer. Remo ne bougea pas, mais juste quand Carlo allait l'atteindre, il bondit. Sa main munie du couteau sans lame s'abattit sur la tête de Carlo, lui fendant le crâne. Le manche traversa l'os et se

ficha au milieu du cerveau. Carlo chancela et s'écroula.

— Leçon numéro trois, dit Remo, faut pas plaisanter avec moi, je suis *El Exigente*, et vous ne m'impressionnez pas.

Il avança vers la porte, les dix Portoricains qui en bloquaient l'accès s'écartèrent. Au passage, Remo saisit *El Jefe* à la gorge et le traîna avec lui. Arrivé dans la ruelle, *El Jefe* avait décidé de tout dire à Remo. La fille était de toute évidence une idiote, elle avait proposé aux Gauchos deux mille dollars pour une simple manifestation demain devant l'ONU. Mais si le *Senor* ne voulait pas qu'ils y aillent, ils n'iraient pas, car pour eux le maintien de l'ordre était bien plus important que l'argent.

— Allez-y, ordonna Remo en serrant une dernière fois la gorge d'*El Jefe* en souvenir.

Remo le planta là et s'en alla. Pas la peine de courir après Joan, elle avait eu le temps de filer. Il avait quand même appris qu'une attaque contre les délégués était prévue pour demain. Chiun et lui seraient là pour l'empêcher.

CHAPITRE XVIII

Les rues étaient déjà très animées lorsque le soleil se leva sur l'East River. Le siège des Nations unies se découpait, froid et impressionnant, au-dessus de la foule tel un immense paquet de cigarettes. Les manifestants étaient jeunes, beaucoup de Noirs et de Portoricains, mais surtout des Blancs. Tous arboraient, l'air indifférent, des panneaux du style :

« VOUS NE POUVEZ METTRE LA LIBERTÉ HORS LA LOI »

« NOUS LUTTERONS POUR SAUVEGARDER NOS LIBERTÉS »

Remo reconnut un des jeunes Gauchos qui agitait une pancarte portant le sigle de PUFF.

La conférence sur l'antiterrorisme devait commencer à onze heures. Les quelques spectateurs qui prendraient place dans la galerie étaient déjà séparés du reste de la foule par un cordon de police. Les manifestants, impassibles, défilaient en cercle devant le bâtiment où d'autres hommes tentaient de sauvegarder la paix dans un monde déséquilibré. Ces mêmes hommes qui aujourd'hui allaient mettre le banditisme international hors la loi.

Écœuré, Remo se détourna de son téléviseur lorsque les manifestants, sachant qu'ils étaient filmés, se mirent à chanter :

Ça ira, ça ira, ça ira,

La guerre des peuples ne s'arrêtera pas.

Chiun sourit.

— Quelque chose semble te déranger ?

— On dirait parfois qu'on passe notre temps à défendre notre pays contre...

— Ton pays, corrigea Chiun.

— Mon pays, contre des petits connards. Puisque les hommes politiques n'osent pas créer de nouvelles prisons, ils devraient construire un gigantesque asile, on résoudrait ainsi pas mal de nos problèmes !

— Ça ne ferait au contraire que les susciter, rétorqua Chiun. Je me souviens qu'une fois, il y a très longtemps...

— Non, Chiun, ça suffit, interrompit Remo exaspéré, j'en ai jusque-

là des typhons, du gros et du maigre, des animaux morts, des chiens qui aboient et des autres qui mordent.

— Comme tu voudras, accorda gentiment Chiun reportant son attention sur la télévision. Je suppose que nous allons devoir sortir aujourd'hui au milieu de tous ces fous.

— Oui, répondit Remo, d'ailleurs il ne faut pas trop tarder, car nous risquons un attentat contre les délégués.

— Je constate que ta mise à l'écart par le docteur Smith ne te gêne pas outre mesure.

— Chiun, nous savons tous les deux que je suis là-dedans à vie, que Smith le veuille ou non.

— Étrange loyauté que celle où l'on désobéit à son employeur.

— Mon véritable employeur, c'est les États-Unis, répliqua Remo, pas le docteur Harold W. Smith.

Chiun haussa les épaules.

— Je devais dormir lorsqu'à eu lieu le référendum national qui t'a apporté les suffrages de deux cents millions d'individus.

— Ce ne fut pas nécessaire.

— Ces deux cents millions de personnes ne savent même pas que tu existes. Tandis que Smith lui, en revanche, le sait. Il te verse ton salaire, tu lui rends des comptes, par conséquent il est ton employeur.

— Vous avez raison, Chiun ; quand on en aura terminé avec cette histoire, nous déposerons une plainte au *National Labor Relations Board*(5).

Sur ce, Remo fit un bond et se retrouva sur une main, pieds au mur. La tête à l'envers, il lança à Chiun :

— Il faut qu'on fasse nos assouplissements.

— Je me contenterai de te regarder et de faire des commentaires.

Mais Chiun demeura silencieux pendant toute l'heure de gymnastique de Remo qui s'exerça consciencieusement.

— Il est temps de partir. Ce qui m'ennuie le plus c'est que Smith sera certainement sur place, faisant la gueule, rôdant avec au moins six cents types. Il faudra faire attention de ne pas démolir un de ses hommes.

— Très facile, répliqua Chiun, tu n'as qu'à éviter les individus vêtus d'un trench-coat avec un couteau entre les dents !

Le Maître de Sinanju, trouvant qu'il avait de l'esprit, se sourit à lui-même en se dirigeant avec Remo vers la porte. Il observa la démarche

glissante et souple de son élève, et redevint soucieux, pas pour lui, mais pour ce jeune Américain.

Il fallait que le futur Maître de Sinanju prenne conscience de la force qui cherchait à l'abattre. Or, justement, il était loin de tout ça. Si Chiun le mettait en garde, l'orgueil de Remo le pousserait à foncer tête baissée dans la gueule du loup. Il n'y avait donc rien d'autre à faire qu'attendre que Remo comprenne de lui-même.

— Tu ne te demandes jamais qui est derrière tout ce terrorisme ?

— Je n'ai pas besoin de me poser la question, répliqua Remo, je sais.

— Ah ?

— Enfantin ! C'est le chien qui aboie, mais qui mord parfois, qui préfère bouffer du gros plutôt que du maigre, et qui attend PUFF, le dragon magique chez les animaux morts.

— Espérons que ce n'est pas toi qu'il attend, car ce n'est pas en protégeant aujourd'hui les délégués que nous résoudrons le problème. Il faudra éliminer celui qui est responsable de cette nouvelle vague de terrorisme.

— On s'en occupera après.

Chiun secoua tristement la tête et franchit le seuil de l'appartement.

— Ça ne peut jamais être après, ça doit toujours être maintenant.

Remo s'apprêtait à répondre lorsque le téléphone sonna. Chiun l'attendit près de la porte. Remo décrocha. Une voix de fille haletait dans l'appareil.

— Remo, venez vite, cette affaire dégénère.

— Joan ! cria Remo, Où êtes vous ?

— Chez les animaux morts. Au Mu...

La communication fut coupée.

Suffoqué, Remo fixa un instant le combiné qu'il tenait toujours à la main. Puis il raccrocha lentement. L'heure du face-à-face qu'il désirait tant venait de sonner. Mais où ? Et comment ? Il se tourna vers Chiun qui, voyant l'air perplexe de Remo, dit gentiment :

— Tu trouveras, c'est prévu ainsi.

Remo se contenta de refermer la porte derrière eux.

*

* *

À l'autre bout de la ville, Joan Hacker raccrochait le téléphone avec un grand sourire de satisfaction.

— Était-ce bien ? demanda-t-elle.

— Vous avez été magnifique, ma petite fleur révolutionnaire, répondit un homme plutôt petit aux traits asiatiques.

La voix était calme et placide.

— Vous croyez qu'il m'a crue ?

— Non, ma chère. Vous ne l'avez bien sûr pas trompé, mais cela est sans importance. Il viendra.

*

* *

Remo et Chiun entreprirent leur marche vers l'ONU. Remo essayait de reconstituer sa brève conversation avec Joan. Deux fois il tamponna des passants. Chiun n'était pas content. Ils ralentirent en passant devant un square où jouaient des enfants. Remo s'arrêta un instant pour regarder deux jumeaux, une fille et un garçon, qui s'apprêtaient à glisser du haut du plus gros et plus grand des animaux préhistoriques, un énorme brontosauve en fibre de verre. Le dos de l'animal constituait un parfait toboggan. Remo sourit. Ce toboggan lui rappelait quelque chose. Il lui parut familier. Tout d'un coup il réalisa pourquoi. Joan Hacker lui avait téléphoné de chez des animaux morts. Pour la première fois, il saisit vraiment qui était derrière ce terrorisme. Il avait trouvé, ça ne pouvait être que ça. Il s'arrêta et posa sa main sur l'épaule de Chiun.

— Chiun, fit-il, j'ai compris.

— Et tu vas y aller maintenant ?

Remo fit un signe affirmatif de la tête.

— Vous, vous devez aller protéger les délégués de l'ONU.

— Comme tu voudras. Mais fais attention. N'oublie pas que le tien est le chien qui mord, alors que le mien n'est que celui qui aboie.

Remo serra l'épaule de Chiun qui détourna les yeux devant cette rare démonstration d'affection.

— Ne craignez rien, petit père, je ramènerai la victoire entre mes dents.

Chiun leva son regard vers celui de Remo.

— La dernière fois que vous vous êtes rencontrés, je t'ai dit qu'il avait cinq ans d'avance sur toi. Aujourd'hui vous êtes à égalité.

— Seulement ?

— Ça peut être suffisant, car il a des craintes que tu n’as pas. Vas-y maintenant.

Remo pivota, s’éloigna rapidement de Chiun et disparut rapidement dans la foule matinale. Chiun le regarda partir et fit une prière silencieuse. Remo avait encore tellement de choses à apprendre... et pourtant, il ne pouvait dorloter le prochain Maître de Sinanju.

Arrivé au coin de la rue, Remo chercha un taxi, mais tous ceux qui passaient étaient pris. Il risquait d’attendre très longtemps à cette heure d’affluence. Il s’approcha donc de la chaussée et saisit la poignée d’un taxi qui avait ralenti pour éviter un passant. Tirant la porte, il se glissa sur le siège arrière, à côté d’une ravissante jeune femme portant un carton à chapeaux. Elle était très belle, placide et sereine, mais hurla néanmoins :

— Ça va pas non ?

— Ravi d’avoir fait votre connaissance. Si, si, ça va, merci, fit Remo, urbain, en ouvrant la porte du côté de l’égérie qu’il poussa sans ménagement dans la rue.

Il referma la porte et lança au conducteur :

— Le musée d’histoire naturelle et dépêchez-vous !

Derrière son volant, P. Worthington Rosenbaum se mit à protester, mais s’arrêta après avoir croisé le regard de Remo dans son rétroviseur.

Remo s’installa confortablement et pensa au musée. Il se souvenait l’avoir visité dans sa jeunesse avec son orphelinat. Il revoyait la bâtisse avec ses nombreuses salles d’exposition, pleines de cages de verre renfermant les différentes formes de vie préhistorique dans leur habitat naturel, celle des dinosaures, celle des brontosaures. Les tyrannosaures aux longues dents de plus de trente centimètres l’avaient à l’époque beaucoup impressionné.

Joan Hacker, en le traitant hier de dinosaure, lui avait tendu une perche, mais il avait été bien trop bête pour la saisir. Quant au coup de fil de ce matin, ce n’était évidemment qu’un coup monté.

Eh bien, cette fois-ci il mordait à l’hameçon. L’homme qui tirait les ficelles voulait Remo. Mais il ne pouvait être certain d’avoir réussi. La surprise pourrait favoriser Remo.

CHAPITRE XIX

Chiun trouvait que quelque chose clochait sérieusement dans cette affaire. Sans donner l'impression d'avancer, il fendit rapidement la foule qui manifestait sur le parvis de l'ONU.

Il y avait eu trop de publicité autour d'une éventuelle attaque contre les délégués de la conférence antiterrorisme. Trop de gens savaient. Vu son état actuel, le fait que Smith soit au courant pouvait signifier que la moitié de la population américaine était dans le coup. Remo savait, Chiun savait, sans oublier cette pauvre fille perdue.

Ce n'était pas une façon d'agir. Un des enseignements de Sinanju recommandait qu'une attaque soit silencieuse, sans pitié et inattendue. Or celle-ci violait toutes les règles, surtout celle de la surprise. Si l'on souhaitait vraiment éliminer les délégués, on n'attendrait pas qu'ils soient tous enfermés dans un immeuble protégé par des centaines de policiers et des tas de mesures de sécurité. Mieux valait les liquider séparément, au lit, dans un avion, dans un taxi ou au restaurant. Les Américains ont d'ailleurs un proverbe qui illustre bien ce principe, quoique Chiun le crût plutôt coréen : « Ne pas mettre tous les œufs dans le même panier. »

Peut-être se trompait-il ? Peut-être avait-il surestimé l'adversaire ? Il y songea tout en avançant. Non, il ne l'avait pas surestimé. N'était-il pas, lui aussi, un initié aux secrets de Sinanju ? Il ne pouvait donc commettre des bêtises aussi grossières. Alors pourquoi semblait-il y avoir eu tant de maladresses jusqu'à présent ?

Chiun se promit d'y réfléchir, mais, arrivant devant l'entrée de l'ONU, il reporta son attention sur les gardes aux différents postes de contrôle. Il franchit les barrages avec une telle vitesse que les hommes, chargés de veiller à ce que personne n'entre sans un filtrage méticuleux, ne le virent même pas passer. Les hommes de Smith étaient faciles à repérer, Remo et Chiun avaient plaisanté à ce sujet, et ils n'étaient pas tombés loin de la vérité. Tous portaient l'immuable trench et le même chapeau mou dans lequel ils avaient glissé un laissez-passer de presse. Ils agitaient des caméras et des appareils photo dans tous les sens sans jamais se donner la peine de prendre le moindre cliché. Chiun reconnut Smith dans le même accoutrement que ses hommes en haut des marches. L'Oriental poussa un soupir. Après tout, ça lui permettrait d'éviter les agents de CURE.

Voyons, d'où viendrait l'attaque ?

Jusqu'à présent le jeu n'avait guère été franc. L'attaque d'aujourd'hui ne serait donc pas frontale. Les assassins seraient certainement déguisés.

Chiun scruta les gens qui l'entouraient. Seraient-ils déguisés en journalistes ? Non, personne ne faisait confiance aux gens de la presse dans les situations tendues, et les policiers passaient leur temps à vérifier leurs laissez-passer. Alors en policiers ? Non plus. Il y avait trop de vrais policiers qui pourraient démasquer les faux. En prêtres ? Que feraient-ils ici aujourd'hui ? Leur seule présence serait louche.

Ses yeux formant deux petites fentes, Chiun cherchait toujours dans la foule. Mais qui donc pouvait franchir sans encombre les différents contrôles ?

Bien sûr ! C'était évident !

Il venait de repérer un groupe d'officiers de l'armée qui entrait résolument dans l'édifice, traversant sans difficulté les cordons de police. Chiun savait maintenant que les assassins porteraient l'uniforme militaire. Pas mal, pensa Chiun, c'est une solution convenable. Mais cela n'expliquait pas pourquoi l'attaque devait avoir lieu ici. C'était une si grande erreur de conception que l'adversaire aurait dû l'éviter.

*

* *

Devant le grand escalier en pierre qui conduisait à l'entrée du musée d'histoire naturelle, une pancarte indiquait qu'aujourd'hui était jour de fermeture.

Remo fit demi-tour et emprunta un petit escalier sur le côté, menant à l'entresol. Cette porte était également fermée et, avec un seul coup du gras de sa main, il fit sauter la serrure, après quoi la porte n'opposa plus de résistance.

Assis dans son taxi, P. Worthington Rosenbaum se demandait s'il devait ou non appeler la police, puis il se souvint des cinquante dollars de pourboire que lui avait glissés son passager, et décida que ce qui se passait au musée n'était absolument pas son affaire.

L'atmosphère qui régnait à l'intérieur du bâtiment était fraîche et sombre.

Remo avança sur le sol de marbre poli en direction du grand hall d'accueil au premier. Il savait que des escaliers montaient de chaque côté, à droite et à gauche de la salle.

Dans un petit bureau, un jeune homme barbu chuchota tout bas dans un téléphone :

— Le voilà.

Il hocha la tête lorsqu'une voix lui répondit :

— Bien. Suivez-le jusqu'au dernier étage puis achevez-le.

— Mais s'il ne va pas au dernier étage ?

— Il ira. Et quand vous en aurez terminé, appelez-moi.

Remo gravissait déjà les escaliers. Il avait l'intention de commencer par le dernier étage. Cela donnait moins de chances à sa proie de s'échapper. Chiun lui avait appris ça. Arrivé en haut, il emprunta un couloir qui conduisait à la salle des dinosaures. Remo s'y arrêta un instant. Il revit le brontosauve tel qu'il s'en souvenait depuis sa visite avec l'orphelinat. Il traversa la salle. Il était bien chez les animaux morts.

Soudain, il perçut un bruit derrière lui. Il pivota au moment même où le jeune barbu pénétrait à son tour dans la salle. Tout de noir vêtu, il arborait un gi, costume de karaté qui, en blanc, est une tenue traditionnelle de combat, mais, en noir, de la pure affectation.

— Mais c'est Zorro ! s'écria Remo gaiement.

L'homme à la barbe ne perdit pas de temps. Avec un cri rauque, il bondit sur Remo, une jambe repliée sous lui, prêt à décocher un coup de pied foudroyant, la main droite levée bien haut, tel un maillet. Son bond, haut et long, fut digne de Noreev, mais la conclusion était plutôt du style de Buster Keaton. Avant d'avoir pu envoyer son pied ou son poing, sa gorge rencontra la main de Remo. Le tranchant durci s'enfonça profondément, écrasant la pomme d'Adam. Os et cartilages se transformèrent en purée, et l'homme fut arrêté dans son élan comme une tomate mûre s'écrasant contre un mur. Il s'écroula lourdement sur le sol, sans un gémissement, sans un râle.

Le cas de Zorro était réglé.

Le téléphone n'ayant pas sonné au bout de trois cents secondes, le petit homme jaune sourit.

— Il a écrasé notre première ligne de défense, dit-il à Joan Hacker.

— Que voulez-vous dire ?

— Notre homme en noir est mort, expliqua l'Oriental.

— Mais c'est horrible ! s'exclama Joan. Comment pouvez-vous être aussi indifférent ?

— Voilà qui est parler comme une vraie révolutionnaire. Nous capturons des avions et descendons les otages. Parfait. Nous tirons sur des athlètes qui ne s'y attendent pas. Très bien. Nous envoyons à la mort un vieux boucher innocent. Pourquoi pas ? Bientôt nous

éliminerons une ribambelle de diplomates. Normal. Mais nous devons pleurer le sort d'un raté dont la technique de karaté était, disons le, innommable !

— Oui, mais ces autres personnes étaient... juste des... ennemis... des agents réactionnaires de l'impérialisme de Wall Street. Alors que l'homme en haut... eh bien... c'était un des nôtres.

— Non, ma chère, répliqua le petit homme jaune, ils sont tous pareils. C'étaient tous des hommes, peu importe l'étiquette que vous leur collez. Seuls les imbéciles et les sans-pitié les classifient comme étant des agents de ceci ou cela, et uniquement pour pouvoir par la suite se justifier de ne pas les traiter comme des individus à part entière. Il est bien plus équitable et noble de tuer quelqu'un, sachant qu'il s'agit d'un homme, plutôt que de penser lui arracher une étiquette. Cela confère une signification à la mort de la victime, tout en enrichissant l'acte de tuer.

— Ce que vous dites est contraire à notre idéologie, bégaya Joan.

— En effet. Car dans ce monde il n'y a pas d'idéologie, seulement la puissance, et la puissance émane de la vie.

Sur ce, l'Oriental se leva et se pencha sur le petit bureau qui le séparait de Joan. Sans savoir pourquoi, elle se blottit dans son fauteuil, apeurée.

— Je vais partager un secret avec vous, reprit-il. Toutes ces préparations, tous ces meurtres n'ont été entrepris que dans un seul but. Pas pour la glorification de quelque idée révolutionnaire ridicule, ou pour installer au pouvoir des pauvres illettrés dont la tendance à suivre des schémas idéologiques est la preuve même de leur incapacité à gouverner. Tout ce qu'ensemble nous avons fait n'avait qu'un but : la destruction de deux hommes.

— De deux hommes ? Vous parlez de Remo et du vieux... du vieil Oriental ?

— Oui. Remo qui pourrait s'approprier les secrets de la Maison de Sinanju, et Chiun, le vieil Oriental, comme vous l'appellez, le Maître actuel de Sinanju dont l'existence se dressera toujours entre moi et mes ambitions.

— Ce n'est absolument pas révolutionnaire, s'indigna Joan Hacker.

Soudain, toute cette histoire ne lui plaisait plus du tout. Elle n'y voyait plus rien de noble, ni de grandiose, comme par exemple libérer un avion ou plastiquer une ambassade. Ça ressemblait à du vulgaire meurtre.

— Celui qui gagne peut se coller l'étiquette qu'il souhaite, expliqua

le petit homme jaune, ses yeux noisette brillant d'excitation. Ça suffit pour maintenant. Il va bientôt arriver.

*

* *

Le troisième étage était vide ainsi que le second. Remo essaya de se remettre en mémoire le musée tel qu'il l'avait visité dans sa jeunesse. Il s'arrêta net au milieu des derniers escaliers. En bas se tenait un grand Noir imposant, vêtu d'un boubou. Il regarda Remo, lui sourit, et commença à gravir les marches. Remo recula, remontant jusqu'à un palier à mi-étage entre le second et le premier.

Nous y voici, pensa-t-il. Un autre Noir arrivait du second étage.

— Salut, les mecs, lança Remo, je suis venu me joindre au tiers monde.

— *Ave atque vale*, répondit l'un des hommes.

— Ça signifie salut et surtout adieu, expliqua le second Noir.

Remo s'adossa contre le mur en marbre. En quelques instants les deux hommes furent devant lui. Sans prévenir, ils lui envoyèrent leurs gros poings dans la figure. Remo ne broncha pas, puis fléchit les jambes au moment de l'impact. Plutôt que de frapper le mur, les deux Noirs reculèrent, mais Remo s'était déjà faufilé entre eux et se retrouvait dans leur dos. Il fit un bond et contre-attaqua avec ses deux coudes, les frappant derrière la tête avec une force inouïe. Les deux hommes furent propulsés en avant et percutèrent le mur. Remo perçut nettement deux craquements. Le premier, lorsque ses coudes fracassèrent les crânes, le second, lorsque les visages s'écrabouillèrent contre la paroi en marbre. Il s'éloigna alors qu'ils s'affalaient à terre et descendit les escaliers quatre à quatre.

Arrivé en bas des marches, il entendit un bruit : clap clap clap. Un applaudissement léger et délicat. Il regarda sur sa gauche. Rien. Il tourna alors sur sa droite, suivant le bruit, et s'arrêta devant une double porte, ouverte sur une large salle. Au bas d'un escalier qui menait à une galerie surplombant la salle, Remo découvrit Joan Hacker et... Remo sourit, il ne s'était pas trompé... c'était bien Nuihc. C'est lui qui applaudissait. Leurs regards s'accrochèrent.

— Je savais que c'était toi, fit Remo.

— Chiun ne te l'a pas dit ? demanda Nuihc.

— Non, répliqua Remo en secouant la tête. Il a la fâcheuse idée que ton nom ne doit jamais être prononcé en dehors d'un service funéraire, sûrement parce que tu es une insulte à son enseignement et à sa Maison.

— Pauvre vieux Chiun, dit Nuihc. En d'autres temps et en d'autres circonstances, le frère de mon père aurait été quelqu'un de très intéressant à fréquenter. Mais maintenant il est... il faut bien le dire... à côté de ses pompes, pour utiliser une de vos expressions.

Remo secoua la tête.

— J'ai comme l'impression que les cimetières sont pleins de gens qui, eux aussi, pensaient que Chiun était fini.

— Oui. Mais aucun de ces hommes ne s'appelait Nuihc, aucun n'était du même sang que Chiun, aucun ne venait de la Maison de Sinanju, et aucun...

— N'était un traître à son héritage, ni n'était tombé si bas, au point de charger des pauvres minables de tuer et violer à sa place. Pourquoi, Nuihc ? Pourquoi ce terrorisme ?

Joan Hacker suivait attentivement la conversation. Ses yeux allaient de l'un à l'autre comme pour un match de tennis. Elle regardait maintenant Nuihc qui éclatait de rire. Il s'appuya contre le mur pour mieux s'abandonner à son hilarité.

— Tu n'as toujours rien compris, pauvre homme blanc ! lança Nuihc.

— Compris quoi ? demanda Remo, qui pour la première fois se sentit mal à l'aise.

— Tout ça n'a rien à voir avec le terrorisme. Chiun ne t'a donc pas parlé du chien qui aboie et du chien qui mord ?

— Et alors ?

— Le terrorisme n'est que le chien qui aboie. Le chien qui mord est dirigé contre toi et ton vieil ami. Tout a été soigneusement mis au point. Les terroristes qui détournèrent l'avion et demandèrent d'aller à Los Angeles, c'était pour que je sois sûr que ton gouvernement vous mette sur l'affaire. Quant à l'attaque contre la tour de contrôle et les trois colonels, c'était uniquement pour vous attirer encore plus au centre de la cible.

— Désigner une cible est une chose, la toucher en est une autre, remarqua Remo.

— Mais c'est justement là, la beauté de la chose. C'est toi qui frapperas pour moi. Tu as probablement expédié ce pauvre Chiun aux Nations unies avec l'ordre de protéger la vie des diplomates dont l'existence est bien sans intérêt. Chiun fera ce que les Maîtres ont appris. Il pénétrera chez l'ennemi, et c'est trop tard qu'il réalisera que la cible était lui et non les diplomates.

Sans consulter la montre qu'il portait au poignet, Nuihc conclut :

— Il est 10 h 42. Nous pouvons le suivre à la télévision si tu veux...

Sur ce, il fit un signe à Joan Hacker qui alluma un petit téléviseur à batterie posé sur le rebord du balcon en marbre. La salle fut immédiatement envahie par le bruit des manifestants qui continuaient à tourner en cercle devant l'ONU, encadrés maintenant par un cordon de policiers.

Remo reconnut la silhouette de Smith derrière les policiers, mais il ne vit pas Chiun. La voix du commentateur disait :

« Les représentants des différents pays sont maintenant tous arrivés. La conférence ne va pas tarder à commencer. L'humeur des manifestants semble de plus en plus hargneuse et des renforts du service d'ordre sont attendus. Je vais maintenant passer l'antenne à mon confrère qui se trouve dans la grande salle de réunion. »

L'image disparut un instant laissant la place à la grande salle de conférences de l'ONU. Elle était pratiquement vide, seuls les sièges de la galerie réservés aux spectateurs étaient occupés. Quelques diplomates de second rang étaient déjà installés à leurs places, et de jeunes aides s'activaient, apportant des dossiers qu'ils déposaient sur différents bureaux.

Un second commentateur prit le relais :

« Nous sommes maintenant dans la salle principale de l'ONU où d'ici peu aura lieu la conférence internationale sur le terrorisme. L'impression générale qui se dégage ici parmi les différents diplomates est que, malgré l'animosité croissante de la foule à l'extérieur, un grand pas sera franchi aujourd'hui dans la lutte... »

Il fut interrompu par une série de coups de feu.

« Nous ne savons pas exactement ce qu'il se passe, ni d'où proviennent ces bruits de fusillade. En attendant d'avoir des précisions, je vais passer l'antenne à mon collègue à l'extérieur. »

Nuihc éclata de rire et fit signe à Joan Hacker d'éteindre le téléviseur.

— Au revoir, cher oncle Chiun, dit-il, hoquetant de rire. Puis, se tournant vers Remo :) Tu as maintenant devant toi le nouveau Maître de Sinanju.

Remo le fixait sans rien dire.

— Ne comprends-tu pas ? reprit Nuihc. Es-tu aveugle ? Tout était en place pour cet instant précis. L'élaboration de cette nouvelle force terroriste était le seul moyen de garantir que toi et Chiun seriez envoyés à mes troussees. C'est pour cela que j'ai fait monter à bord de l'avion une mitrailleuse malgré les systèmes de détection

ultramodernes. Au fait, as-tu compris comment j'y suis arrivé ?

— Un enfant aurait compris, lâcha Remo sombrement, son esprit empli de confusion à la pensée de la mort possible de Chiun.

— Oui, mais personne n'a deviné. Simple pourtant. Les détecteurs de métal sont là justement pour repérer les objets métalliques dissimulés. Nous avons donc fait monter la mitrailleuse à bord, grâce à un objet en métal évident, que les gens sont psychologiquement habitués à ne pas vérifier.

Remo réfléchit un moment.

— La chaise roulante, dit-il enfin.

— Évidemment, répondit Nuihc. Nous avons renforcé les structures métalliques avec les pièces de la mitrailleuse. Comme personne n'aime voir un infirme, personne n'examine une chaise roulante de près. Adroit, n'est-ce pas ?

— Un simple jeu de société, rétorqua Remo, vous devriez voir ce que Garcimore arrive à faire avec un jeu de cartes !

— Tu rabaisses mes talents. Et que penses-tu de l'entraînement ? Chiun, t'a-t-il expliqué que la compétence peut être acquise immédiatement si le sujet est réceptif. Il peut très vite apprendre à résoudre un certain nombre de problèmes. Malheureusement, cet éclair de savoir cesse du moment qu'il se trouve confronté à quelque chose d'imprévu.

— Chiun m'a en effet raconté l'assaut de la montagne.

— Bien sûr, continua Nuihc, les paysans reçurent la compétence instantanée, mais leur incapacité à imaginer l'intérieur du palais causa leur mort. Ensuite, je vous ai envoyé des avertissements. D'abord le gros, puis le maigre et ensuite les animaux morts. C'était pour que Chiun sache qui était son véritable adversaire.

— Mais pourquoi ? demanda Remo.

— Pour qu'il se préoccupe plus de toi et moins de lui. Ce vieil homme possède un fort instinct de survie. Il fallait donc le désarmer en fragmentant sa concentration.

— Ensuite, tu t'es servi de Joan pour me donner les indices qui m'ont conduit jusqu'ici. N'est-ce pas ?

— Oui. C'était d'ailleurs la partie la plus risquée, car je savais que Chiun ne te parlerait pas de moi. Il avait peur que ton orgueil te pousse à m'affronter. Je devais donc faire en sorte que tu penses m'avoir découvert tout seul. Il ne fallait pas être trop direct, ce qui t'aurait rendu méfiant, ni trop subtil, tu n'aurais pas compris. Ne prends pas cela pour une atteinte personnelle, ce n'est dû qu'à votre

façon de penser occidentale. Tout a finalement bien marché, tu es venu ici, laissant Chiun seul aller au-devant de sa mort. Maintenant tu dois donc décider.

— Décider quoi ?

— Vas-tu te joindre à moi ? Tu as l'expérience de travailler avec un Maître de Sinanju. Pourquoi ne pas continuer avec le nouveau Maître ? Ensemble nous posséderons le monde.

— Et qui t'a élu Maître de Sinanju ? demanda froidement Remo.

Nuihc demeura perplexe un court instant. Puis il sourit et répliqua :

— Il n'y en a pas d'autre.

— Tu fais erreur, rétorqua Remo, si Chiun est mort – ce dont je doute –, je revendique le siège de la Maison de Sinanju. Je suis le nouveau Maître.

— Tu t'égares, ricana Nuihc. Tu n'es qu'un Blanc, et je ne suis pas comme ces crétins que tu as croisés dans l'escalier.

— Non, c'est exact. Ce n'étaient que de pauvres simples d'esprit tout comme cette enfant muette. Mais toi, tu es en effet bien autre chose ! Tu es un chien enragé !

— Il me semble que tout est dit. Mais n'as-tu pas peur au fond de toi-même à cause de la raclée que je t'ai infligée la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ? Je t'avais dit alors que dans dix ans tu serais magnifique, or cela ne fait pas dix ans.

— Ordure, tu as commis une erreur, répliqua Remo, il n'a jamais été question de dix ans, Chiun m'a appris ce qui vraiment nous séparerait.

Remo lui montra l'espace d'un quart de centimètre entre son pouce et son index.

— Pas plus que ça. Au départ, Chiun pensait cinq ans, puis il a reconnu s'être trompé. J'ai fait des progrès plus rapides qu'il ne l'escomptait. Il m'a assuré que maintenant j'étais meilleur que toi. Toute ta vie, Chiun a été meilleur que toi, et maintenant que tu dis t'en être débarrassé, c'est moi qui suis meilleur que toi. C'est fini, Nuihc, car je ne suis pas lié par un serment, je peux tuer quelqu'un du village.

L'expression de Nuihc changea, révélant une grande tension intérieure. Remo attendit, ne sachant pas si Chiun était mort ou vivant. Si l'horrible projet de Nuihc avait réussi, il dédiait ce moment à la mémoire du Maître. Il chercha dans les recoins de sa mémoire des mots qu'il avait entendu prononcer par Chiun et murmura doucement une incantation !

— Je suis créé Shiva, l'implacable, la mort, le destructeur des mondes. Le tigre mortel de la nuit formé par le Maître de Sinanju. Qui est ce cochon qui ose me défier ?

Nuihc lâcha un cri perçant de chat sauvage et bondit sur Remo.

CHAPITRE XX

Oui, décidément quelque chose n'allait pas. Le plan d'attaque était très mauvais. C'est Nuihc qui l'avait mis sur pied, mais ne l'avait pas conçu de manière à être efficace. Chiun était perplexe. Il se mélangea néanmoins aux militaires qui, l'allure martiale, franchissaient l'entrée de l'ONU, sans qu'aucun garde songe à les inquiéter.

L'idée de les déguiser en officiers de l'armée était excellente. Seul un homme averti pouvait voir que derrière ces uniformes décorés se cachaient des assassins. Sur certains visages une bande de peau plus claire, trahissait une barbe récemment rasée. Sans compter que parmi ces soi-disant douze officiers supérieurs le pourcentage d'hommes au teint basané était anormalement élevé. Or, ces détails flagrants pour un homme d'expérience troublaient Chiun. Nuihc aurait dû se douter que le Maître de Sinanju et son élève seraient présents à l'ONU aujourd'hui et que ces détails leur sauteraient aux yeux. Ce n'était d'ailleurs pas le genre de Nuihc de commettre des erreurs aussi grossières. Alors était-ce vraiment des erreurs ou cela cachait-il autre chose ? Chiun secoua légèrement la tête. Il devait en plus penser à Remo. Cet enfant n'était pas toujours raisonnable. Il est allé risquer sa vie alors qu'il n'avait qu'à abandonner la mission. Non pas que le danger soit si grand, car Nuihc savait qu'en faisant le moindre mal à Remo, la vengeance de Chiun serait terrifiante et implacable. Le Maître de Sinanju le poursuivrait à travers le monde. Alors, pourquoi avoir utilisé des procédés aussi maladroits et infantiles ? Pourquoi ce coup de téléphone afin d'attirer Remo ? Peut-être avait-il autre chose en tête ? Il y avait beaucoup de choses que Chiun ne comprenait pas.

Toujours dissimulé parmi les officiers, Chiun frôla le docteur Smith qui faisait les cent pas, laissant errer un regard lugubre sur la foule. Pauvre docteur Smith, Chiun espérait sincèrement qu'il retrouve rapidement ses esprits avant qu'il ne soit trop tard.

Chiun zigzaguait entre les militaires, tantôt visible, tantôt invisible pour que personne ne puisse avoir de lui une image continue. Comme un fantôme.

Un grand type aux cheveux blonds ouvrait la marche. La quarantaine, décoré des insignes de général de brigade sur un uniforme en gabardine beige clair avec, comme chacun de ses hommes, une mallette à la main. Quand il se tourna vers eux, son regard croisa celui de Chiun. Sans manifester la moindre réaction, il

pénétra dans une pièce sur sa droite. Tous le suivirent, Chiun franchissant le seuil en dernier.

Pourquoi le général n'était-il pas étonné de découvrir Chiun au milieu de son escorte ? On aurait dit au contraire qu'il s'y attendait !

Un des officiers verrouilla la porte, puis tous se mirent à agir très vite. Ils retirèrent leur uniforme. En dessous ils portaient une chemise bleue, prirent de leur mallette une djellaba en soie qu'ils enfilèrent, et un burnous dont ils rabattirent la capuche sur leur tête. Pour finir, ils sortirent leurs armes.

Pendant tout ce temps Chiun les observait. Personne ne parla. Des pistolets ? Mais pourquoi ? Pourquoi pas plutôt des explosifs ? Ou du gaz ? Pourquoi, si près du but, prendre des risques ? Les pistolets, c'était bon pour une seule cible, mais pas pour une quantité de diplomates dispersés dans une énorme salle.

Alors Chiun comprit.

Les diplomates n'étaient pas visés. Il n'y avait bien qu'une seule cible, et c'était lui. Chiun, leur cible, se trouvait pris au piège avec douze hommes armés dans une pièce fermée. Ce qui laissait Remo à la merci de Nuihc. Nuihc n'hésiterait plus à le tuer sachant que ses hommes auraient liquidé Chiun.

La colère monta en lui et jaillit en un énorme rugissement. Le Maître de Sinanju n'aimait pas du tout ça. Pour s'être rendu coupable d'arrogance, Nuihc souffrirait plus longtemps que nécessaire avant que Chiun lui fasse justice.

Son regard croisa à nouveau celui du faux général. L'homme portait maintenant un cafetan brodé d'un croissant de lune. Son 45 automatique pointé sur Chiun, il avança avec un sourire. Il se toucha le front, puis la poitrine dans le traditionnel geste de salutation arabe. Son erreur fut d'approcher Chiun.

Le Maître de Sinanju saisit la main au vol et envoya le grand gaillard blond voler par-dessus son épaule. Il retomba derrière Chiun sur un groupe de ses compagnons. En un éclair Chiun était au milieu d'eux.

— Vous osez ! cria-t-il.

Ses mains, ses bras et ses pieds semèrent la destruction parmi les hommes. Des coups fusèrent. Deux. Trois. Suivis d'une véritable fusillade. Mais Chiun, se démenant au milieu d'eux, ne pouvait être touché. Il saisissait les burnous, faisait tourner leurs propriétaires comme des toupies se percutant les unes aux autres. Puis il les assomma comme des quilles de bowling.

— Vous osez ! hurla-t-il de nouveau.

Les douze hommes furent les premiers à payer le prix de la grande colère de Chiun. Son courroux s'adressait d'abord à Nuihc, puis à lui-même, car il s'était fait berner en laissant Remo partir ; peut-être à la rencontre de la mort. Il avait oublié que, dans une lutte à forces égales, celui qui a pris l'initiative est assuré de la victoire.

Il y eut encore quelques coups de feu épars, puis une dernière salve désespérée, et enfin le calme revint. Le combat cessa faute de combattants. Aussitôt la porte de la pièce s'ouvrit, cédant le passage à une kyrielle de gardes. Chiun tourna le dos à l'hécatombe et sortit calmement. Peut-être était-il encore temps ? Nuihc, convaincu de la mort de Chiun, s'amuserait probablement quelques instants avec Remo. Peut-être même le garderait-il plusieurs heures vivant pour mieux le faire souffrir et pour mieux savourer sa victoire ?

Dans le hall une silhouette familière se rua sur Chiun :

— J'ai compris. Les officiers. Que s'est-il passé ?

— Ils ne tueront plus personne, docteur Smith.

— Les diplomates, sont-ils en sécurité ?

— Les diplomates n'ont jamais été en danger. Les assassins sont venus pour moi et ils m'ont trouvé. Dites-moi vite où on peut trouver des dinosaures ?

— Des dinosaures ?

— Oui, ces reptiles qui ont à jamais quitté les verts pâturages.

Smith cherchait, Chiun s'impatiente.

— Vite ! À moins que vous ne vouliez avoir une autre mort sur la conscience.

— Les seuls dinosaures que j'ai vus se trouvaient au musée d'histoire naturelle.

— Est-ce loin d'ici ?

— Non.

— Merci, Remo sera content d'apprendre que vous avez récupéré.

Chiun fila. Il traversa la foule immense qui assiégeait les abords de l'ONU, attirée par la nouvelle de la fusillade qui s'était répandue comme un feu de brousse. Un peu plus loin, un taxi libre était arrêté au feu rouge. Chiun ouvrit la portière avant et monta. Le conducteur tourna un regard étonné vers ce passager inattendu. Chiun l'empala des yeux, puis jetant un œil sur la notice affichée devant lui, dit :

— P. Worthington Rosenbaum, vous allez me conduire au musée

d'histoire naturelle. Vous roulez sur les trottoirs si nécessaire. Je veux y être le plus rapidement possible. Vous ne me répondrez même pas si vous souhaitez rester en vie. Si vous m'obéissez en toute chose vous serez récompensé. Allez !

P. Worthington Rosenbaum décida sur-le-champ d'abandonner le métier de taxi. Il fallait d'abord déposer ce cinglé au musée, ensuite il ouvrirait une mercerie avec sa sœur. Il appuya donc à fond sur l'accélérateur. Chiun s'installa confortablement.

La légende dit que lorsqu'un typhon passe, l'autre demeure silencieux. Puisque Chiun était bien vivant, Nuihc, s'il se transformait en un typhon rugissant aurait l'occasion de connaître l'accomplissement de la prophétie. Car il est bien dit qu'un des deux typhons doit expirer auprès des animaux morts.

CHAPITRE XXI

La conversation était franchement bizarre. Joan Hacker était persuadée que c'était passionnant, mais la cocaïne l'empêchait de se concentrer. Elle se sentait bien. Un peu rêveuse. C'était fantastique d'être une héroïne révolutionnaire ! Mais quel dommage qu'elle n'arrive pas à suivre ! Il y avait certaines choses qu'elle ne saisissait pas du tout. Nuihc – bizarre quand même qu'il ne lui ait jamais dit son nom – avait bien dit que Remo et le vieux Chinetoque étaient les vraies cibles. Mais il devait plaisanter. Car la vraie cible c'était évidemment l'odieux système capitaliste, exploiteur des masses. Ça, elle en était persuadée. Quant à Nuihc, elle était sûre de lui. Il était tout aussi dévoué qu'elle à la cause des peuples opprimés. Pas de doute là-dessus.

Remo était arrivé en disant que c'était lui le Maître de Sinanju. Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? Puis ils avaient parlé du vieux Chinetoque comme s'il était mort.

Pourquoi avaient-ils voulu regarder la télévision ? Elle ne comprenait vraiment pas.

Elle aussi aimerait bien suivre l'exécution de ces cochons de diplomates à l'ONU. Après tout, leur conversation n'était pas si palpitante que ça. Typhons, chiens qui aboient, mitrailleuses dans des chaises roulantes ! Tout ça était sans intérêt. Tout ce qui comptait c'était l'avènement du Tiers monde.

Au début, elle avait été tout à fait d'accord pour s'éclipser une fois la Révolution menée à bien, mais maintenant elle se demandait si elle n'était pas justement de la trempe des leaders dont ils auraient besoin par la suite. Après tout, que pouvaient connaître de pauvres sauvages ignorants et démunis, aux graves problèmes de gouvernement ?

Du coin des yeux, elle vit Nuihc sauter sur Remo alors qu'elle rallumait la télévision. Soudain elle réalisa qu'il s'agissait d'une lutte à mort. « Chic alors », pensa-t-elle. Elle était la reine Guenièvre. Oui, c'est ça, elle était la femme du roi Arthur. Nuihc était formidable. Avec lenteur, presque comme au ralenti, il expédia un puissant coup de poing qui atteignit Remo en pleine poitrine, et le fit tournoyer sur lui-même. Remo était plus grand et plus costaud, mais peut-être moins efficace. Il décocha un coup de poing à son tour, mais rata et, emporté par son élan, il frôla Nuihc et percuta la balustrade du balcon qui surplombait la grande salle.

Nuihc joignit ses mains au-dessus de la tête comme un champion de boxe et se rua sur Remo qui, à moitié couché sur la rampe, eut le temps de rouler de côté. Les poings de Nuihc frappèrent la balustrade avec le bruit sec d'une balle. Le marbre se brisa et des éclats s'éparpillèrent sur le sol.

Remo était maintenant debout sur la rampe. D'un bond, Nuihc le rejoignit. Ils avançaient, reculaient, s'envoyaient des coups qui manquaient chaque fois leur cible. Remo exécuta une attaque éblouissante avec un coup de pied. Raté encore. Il perdit l'équilibre et plongea vers le sol, un dizaine de mètres plus bas. Dans sa chute, il réussit à saisir un des câbles qui soutenaient une énorme baleine en fibre de verre. Après une pirouette en l'air, il atterrit sur le dos de la baleine. Nuihc plongea à son tour vers le câble et, pivotant de la même façon, il se posa doucement sur le cétacé, à un mètre cinquante de Remo. Ils reprirent leur lutte sans merci sur le dos de l'énorme mammifère.

Étrange, ils s'affrontaient depuis une éternité, mais Joan se souvenait d'avoir vu qu'un seul coup atteindre son but. Peut-être ne savaient-ils pas se battre après tout...

Elle baissa le son de la télévision pour mieux suivre le combat.

— Allez-y, battez-vous à mort. Mon cœur au vainqueur ! cria-t-elle.

Brusquement, Remo saisit les deux poignets de Nuihc d'une main et serra très fort. Nuihc s'arracha en arrière puis se rua en avant. Son corps virevolta, et ses pieds s'élevèrent au-dessus de la tête de Remo.

Merveilleux ! Ils se battaient pour elle ! Elle voulait leur envoyer un mouchoir pour les encourager afin qu'ensuite le gagnant le ramasse et l'épingle sur son cœur. Mais elle n'avait pas de mouchoir, juste un kleenex. Un kleenex mouillé, même ! Elle le lança quand même.

Les mains libérées, Nuihc atterrit derrière Remo, lui tournant le dos. Rétablissant soigneusement son équilibre, il s'apprêtait à se retourner quand le kleenex tomba sur son épaule. Joan était aux anges. La surprise du papier humide détruisit l'équilibre du Coréen qui entama immédiatement une longue glissade vers la queue de la baleine. Avant qu'il ait eu une chance de se relever, Remo l'assomma avec son coude. Ensuite il le saisit par le col et le porta comme une valise jusqu'à la tête de la baleine.

Le vainqueur ! Le champion a combattu pour Guenièvre et il a gagné ! Dommage. Elle aurait préféré que Nuihc soit son sauveur. Bof, après tout, Remo et elle s'accordaient très bien sexuellement.

— Chérie ! appela Remo, s'il te plaît, mets la télévision plus fort.

CHAPITRE XXII

Remo se servit de la propre ceinture en cuir de Nuihc pour lui attacher les poignets derrière le dos. Il l'accrocha ensuite par les mains à la mâchoire de la baleine, provoquant une traction douloureuse sur les bras.

Puis Remo se laissa glisser, atterrissant doucement sur le sol et monta immédiatement, au pas de course, les escaliers vers le balcon pour rejoindre Joan Hacker, occupée à se coincer un peu de cocaïne sous la lèvre inférieure.

— Vous en voulez ? demanda-t-elle gaiement.

— Non merci. Personnellement je préfère le riz.

— Ah ! Ça doit pas être mal, mais je n'ai jamais prisé. De toute façon vous avez gagné, mon corps est à vous.

— Enfournez votre corps dans votre bouche et taisez-vous. Je veux entendre la télévision.

Sur des images des abords de l'ONU, le commentateur disait : « Nous sommes toujours en pleine confusion. La foule à l'extérieur est difficilement maintenue par les forces de l'ordre. En ce qui concerne la fusillade, nous avons été informés qu'aucun diplomate n'a été touché. Nous répétons, il n'y a aucune victime parmi le corps diplomatique. En revanche, il semblerait qu'un groupe d'officiers, dont l'identité reste à déterminer, a été gravement atteint. Nous attendons des renseignements complémentaires. »

Remo grogna. Beaucoup de peut-être, rien de précis, des détails par la suite. Il avait envie de hurler « Chiun est-il vivant ? »

Un gémissement se fit entendre du côté de la baleine. Remo tourna la tête et croisa le regard du petit Oriental. Nuihc pendait lamentablement comme une carcasse à un crochet de boucher. Ses yeux hurlaient la haine qu'il portait à Remo.

— Si j'ai perdu, c'est à cause d'elle, siffla-t-il.

— Ce n'est là qu'une hypothèse tout à fait personnelle, répliqua Remo. Maintenant, parlons de faits précis. Je ne sais toujours pas si Chiun est mort ou non. S'il l'est, je reviens t'arracher la peau par petits lambeaux. Il ne te reste qu'à souhaiter que tes hommes aient échoué.

Remo pivota sur ses talons.

— Vous ne pouvez pas partir, hurla Joan Hacker. Vous m'avez gagnée. Vous devez prendre mon corps.

— Ça ne m'intéresse pas de vous posséder physiquement puisque je sais que votre âme appartiendra toujours au Tiers monde, rétorqua Remo.

— Non, Remo, fit-elle, plus maintenant. J'en ai marre du tiers monde. Je veux rentrer à la maison. Emmenez-moi !

Tout à coup, en pleine crise dépressive due à la cocaïne, elle était redevenue une toute petite fille. Remo en fut bouleversé.

— Je dois d'abord découvrir quelque chose et ensuite je vous promets de vous ramener chez vous.

Il sortit de la grande salle. En descendant les quelques marches qui menaient au hall d'accueil, il perçut la voix de Nuihc qui s'adressait gentiment à la fille. Il tentait une négociation.

Remo fractura la double porte d'entrée et emprunta le grand escalier en pierre qui conduisait à la rue. Il fut assailli par des hurlements de sirènes. Regardant dans la direction du bruit, il distingua au loin un taxi jaune qui fonçait vers lui, se faufilant entre les voitures, montant sur les trottoirs, brûlant les feux rouges. Un peu plus loin derrière, une ribambelle de voitures de flics essayait apparemment de l'arrêter.

Le taxi pila à sa hauteur. Emporté par son élan il monta sur le trottoir. La porte avant du côté passager s'ouvrit, et Chiun apparut.

— Filez, P. Worthington Rosenbaum, dit-il au conducteur.

Le taxi redémarra et fonça à la même allure que précédemment. Quelques secondes plus tard, les voitures de police passèrent à fond de train.

Chiun leva les yeux et vit Remo en haut des marches ; il s'arrêta et lui sourit. Puis, ramassant les plis de son kimono, il monta le rejoindre comme si de rien n'était.

— Vous aviez l'air plutôt pressé d'arriver, petit père, remarqua Remo.

Chiun le fixa gentiment.

— Tu as certainement dû oublier qu'aujourd'hui est un jour important.

— Important ?

— Aujourd'hui est le jour de notre visite à Brooklyn.

— Ah ! fit Remo claquant des doigts. Pas étonnant alors que vous soyez si pressé !

— Évidemment ! riposta Chiun. Que pourrait-il y avoir d'autre de suffisamment important pour que je me dépêche ainsi ?

— En effet, acquiesça Remo, mais avant de partir j'aimerais vous montrer quelque chose. J'ai un cadeau pour vous.

Sur ce, ils entrèrent dans le musée, traversèrent le hall d'accueil, gravirent l'escalier vers la grande salle où était exposée l'énorme baleine.

Remo la désigna d'un large geste théâtral tout en reculant pour que Chiun puisse mieux voir.

— Voici.

— Voici quoi ?

Inquiet, Remo leva la tête. Il ne restait plus que la ceinture qui pendait, inutile, de la gueule du mammifère marin. Nuihc avait disparu. Remo se précipita, monta les marches vers la galerie qui entourait la salle. Arrivé en haut il découvrit Joan Hacker effondrée par terre. Il s'approcha. Son visage était profondément tailladé et le sang coulait abondamment d'une blessure à la tempe.

— C'est Nuihc qui m'a fait ça, gémit-elle. Quand vous êtes parti, il m'a dit qu'il m'aimait, qu'il avait besoin de moi pour sa Révolution. Je suis alors montée le détacher, et il m'a frappée.

Remo examina sa blessure et comprit que si Nuihc avait voulu il aurait pu la tuer sur le coup, mais il avait décidé de la faire mourir lentement. Pourquoi ?

— Vous a-t-il laissé un message pour moi ? demanda Remo.

— Oui, il a dit qu'il reviendrait et que la prochaine fois vous aurez moins de chance. Remo ! gémit-elle.

— Oui, Clair-de-Lune.

— Pourquoi m'a-t-il frappée ? Il ne me voulait pas avec lui dans le nouveau monde ?

Ne voulant pas la blesser davantage, Remo lui glissa tendrement à l'oreille :

— Il savait que je vous aimais. Il l'avait vu dans mes yeux. Alors il n'a pas voulu vous perdre. Il n'a pas voulu que vous veniez avec moi, que vous passiez de mon côté.

— Aurait-on voulu de moi de votre côté ?

— Nous aurions été ravis de vous avoir avec nous.

Joan Hacker eut un sourire heureux découvrant sa nouvelle couronne. Puis son regard devint flou et s'immobilisa. Elle donnait

l'impression d'être heureuse et satisfaite enfin.

Il la reposa doucement au sol et leva les yeux vers Chiun.

— Allons-nous le poursuivre ? demanda-t-il.

— Non. Il est déjà loin. Nous n'avons qu'à attendre. Quand nous le souhaiterons, c'est lui qui saura nous retrouver.

— Et ce sera moi qui m'en chargerai, Chiun.

— Les petits jeux de deux amateurs ne m'intéressent vraiment pas ! Je tiens à te garder vivant suffisamment longtemps pour que tu me conduises à Brooklyn visiter le sanctuaire de Barbara Streisand.

— D'accord, Chiun. Ça suffit. Nous irons aujourd'hui, je te le promets.

Mais il lui restait encore quelques petites choses à faire.

*

* *

De retour à l'appartement, pendant que Remo se changeait, Smith arriva.

— Le pacte antiterrorisme vient d'être adopté à l'unanimité, lança Smith à Remo qui sortait de sa chambre.

— Fantastique ! s'exclama Remo sarcastique. Ça ne servira à rien. Un bout de papier que les gouvernements déchireront ou ignoreront chaque fois que cela leur conviendra.

— Je suis sûr que le Président serait très intéressé de connaître votre avis sur la question... surtout venant d'un individu possédant une telle expérience en politique extérieure, répliqua Smith dédaigneusement.

Remo comprit alors qu'il était redevenu lui-même.

— Puisque vous avez failli nous faire tuer en vous mêlant...

— Me mêlant ?

— Exactement, en vous mêlant de ce qui ne vous regardait pas.

— Vous êtes bien le seul fonctionnaire au monde qui pense qu'un ordre de son supérieur est une immixtion :

— Comme vous voudrez. Mais à cause de votre comportement, Chiun et moi allons flamber un mois de salaire.

— Ah ? Et pourrais-je savoir où vous allez ?

— Nous partons pour Brooklyn.

— Impossible d'y dépenser un mois de salaire !

— Ah, vous croyez ? lança Remo.

*

* *

Les informations de l'après-midi commencèrent lorsque Remo achevait de s'habiller. Le présentateur parla avec animation de la signature du pacte antiterrorisme, qui, d'après lui, transformait les terroristes internationaux en animaux traqués.

« Les nations du monde entier confirment, par la signature de cet accord, que les peuples civilisés ont dorénavant l'intention de se protéger contre les chiens enragés, peu importe l'idéologie politique derrière laquelle ils se dissimulent. »

*

* *

À l'autre bout du continent, M^{me} Kathy Miller suivait le même journal télévisé. Sa terrible expérience d'il y a dix jours lui repassa devant les yeux, mais cela lui sembla déjà de l'histoire ancienne. Elle se souvint du viol, du meurtre de son bébé, mais, étrangement, ces événements pénibles s'effaçaient devant le souvenir de cet homme gentil et bon qui, assis à côté d'elle, lui avait expliqué que la vie était une chose merveilleuse, en laquelle il fallait croire.

Mme Kathy Miller en était maintenant persuadée. Elle se leva, éteignit la télévision et pénétra dans sa chambre où dormait son mari, décidée à s'unir à lui en un amour profond, pour créer en elle une nouvelle vie.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 15-11-1978.
6934-5 – N° d'Éditeur 10473, 4e trimestre 1978.

- {1} Voir l'implacable N° 1. *Implacablement vôtre.*
- {2} *PUFF the magic dragon...*
- {3} Aéroports des environs de New York.
- {4} Internal Revenue Services. Le fisc.
- {5} Les Prud'hommes.